

Tout abandonner pour Christ

LE CHEMIN
VERS LE LIEU
TRÈS SAINT

Frederick
B. Meyer

Éditions Bible et Foi
Collection "Les Anciens Sentiers"

Le Chemin vers le lieu Très-Saint

« The Way Into the Holiest »

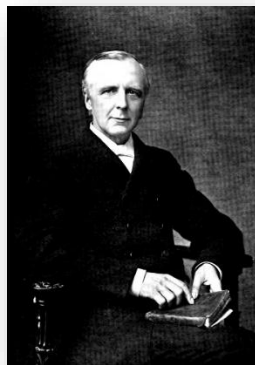
« Expositions de l'épître aux hébreux »

Par Frederick B. Meyer (1847-1929)

Pasteur chrétien baptiste

Enseignant – Écrivain

Ami de Dwight L. Moody



« Quand on traite le péché avec légèreté, on en vient inévitablement à diminuer aussi la valeur du sacrifice du Calvaire. La nécessité d'une véritable propitiation nous semble alors moins pressante, et la crainte du jugement qui accompagne les fautes commises volontairement s'émeuse peu à peu ! »

F. B. Meyer



Éditions Bible et Foi
www.bible-foi.com
Bibliothèque Chrétienne en ligne

Chères amies, chers amis,

Afin que ces messages portent en vous tout leur fruit divin et ne restent pas seulement des paroles intellectuelles, nous vous invitons instamment à les aborder dans un esprit de prière continuelle. Comme le déclare l'Écriture : « *Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Éternel* » (Ésaïe 55.8). Les pensées de Dieu transcendent infiniment les nôtres ; elles ne s'ouvrent qu'au cœur qui cherche le Seigneur avec humilité et résolution.

Suivons donc l'exhortation de tant de serviteurs fidèles du passé : T. Austin Sparks qui insistait sur la nécessité d'une compréhension spirituelle véritable de Christ, Watchman Nee qui appelait à une révélation des Écritures par l'Esprit, Andrew Murray qui liait intimement la Parole et la prière pour une communion vivante avec Dieu, ou encore Frederick B. Meyer qui soulignait la dépendance absolue au Saint-Esprit pour discerner les profondeurs de la vérité. Lisez et relisez ces lignes, **mais surtout priez-les**. Christ, la Lumière de Dieu, vous ouvrira les yeux du cœur (Éphésiens 1.18), et insistez auprès de Lui pour qu'Il vous révèle ce dont votre esprit a véritablement besoin à travers cette lecture.

« Seigneur, je refuse de me contenter d'une simple connaissance intellectuelle de Ta croix et de la vie victorieuse en Toi. Je Te demande que Ton Saint-Esprit me fasse entrer dans toutes les révélations de Ta personne ! »

Que le Seigneur vous accorde, à chacun, cette faim spirituelle profonde et cette illumination divine qui transforment la lecture de Sa Parole, et de ces textes inspirés, en une rencontre vivante, personnelle et transformative avec Lui-même.

Votre frère en Christ,

Frédéric

© **Adaptation française : Éditions Bible et Foi – 2026**

Nous espérons que ce livre vous enrichira et vous rapprochera du Seigneur. Nous vous invitons à le télécharger, à le lire et à le partager largement, gratuitement et dans son intégralité.

Pour toute reproduction sur un site ou un blog, un simple lien vers www.bible-foi.com serait très apprécié.

Merci de tout cœur pour votre intérêt et votre bienveillance.

- Découvrir d'autres livres Pdf de la collection : « [Les Anciens-Sentiers](#) ».
- Laisser un témoignage dans notre Livre d'or : « [Livre d'or](#) ».
- Découvrir nos livres papiers : « [La collection](#) ».

Que le Seigneur vous bénisse abondamment dans votre lecture et votre marche avec Lui.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.....	5
PREFACE.....	7
1. La parole de Dieu.....	8
2. La dignité du Christ.....	14
3. La gloire du travail de Christ.....	18
4. La dérive.....	23
5. « Qu'est-ce que l'Homme ? ».....	29
6. « Rendu parfait par les souffrances ».....	35
7. La mort de la mort.....	40
8. L'aide miséricordieuse et fidèle de Christ.....	45
9. Un avertissement contre l'incrédulité.....	50
10. L'Évangile du repos.....	58
11. La parole de Dieu et son tranchant.....	64
12. Une aide opportune et nécessaire.....	70
13. Gethsémané.....	75
14. Impossible de renouveler pour la repentance.....	82
15. L'ancre de l'âme.....	86

16. Le sacerdoce de christ.	91
17. La grandeur superlative de christ.	96
18. Le vrai tabernacle.	102
19. Les deux alliances.	107
20. Les réalités célestes elles-mêmes.	112
21. Enseigner par contraste.	117
22. Le sang de Christ.	122
23. « Une fois ».	126
24. Une ancienne coutume hébraïque.	132
25. Reculer.	138
26. La foi et ses exploits.	144
27. Se dépouiller pour la course.	149
28. Châtiment.	156
29. La vie idéale.	162
30. Sinaï et Sion.	168
31. Les choses qui ne peuvent être ébranlées.	173
32. Dieu est un feu dévorant.	179
33. Le sauveur immuable.	185
34. Le cœur affermi.	192
35. La prière de clôture.	198

PREFACE

Cette épître ne porte aucun nom d'auteur, ni désignation d'église. Mais elle n'en a besoin ni de l'un ni de l'autre. Dans chaque phrase, nous pouvons détecter la paternité du Saint-Esprit : et sentir qu'elle porte un message non pas pour une époque, mais pour toutes ; **non pas pour une communauté, mais pour l'Église universelle.**

Nous ne discutons donc pas de questions qui sont amplement traitées dans chaque commentaire ; mais nous nous attachons immédiatement à tirer ces grandes leçons spirituelles qui sont insérées dans ces paroles sublimes.

Et il n'y a probablement pas de meilleure façon de défendre l'autorité du Pentateuque qu'en montrant qu'il était à la base de l'enseignement de l'Église primitive ; et que le Livre du Lévitique, en particulier, était le terreau de la théologie du Nouveau Testament.

Il y a deux fortes tendances qui circulent autour de nous, à l'époque actuelle : l'une, de minimiser l'aspect substitutif de la mort de Christ ; l'autre, d'exagérer l'importance du simple vie chrétienne extérieur. À chacune de ces tendances, l'étude de cette grande Épître apporte un correctif. On nous enseigne que la mort de notre Seigneur était un Sacrifice. On nous enseigne aussi que nous sommes passés du domaine des ombres à celui des réalités.

Ces chapitres sont tout à fait inadéquats pour le traitement d'un thème si vaste ; mais tels qu'ils sont, ils sont envoyés, dans la dépendance de la bénédiction Divine, dans l'espoir fervent qu'ils puissent servir à rendre plus clair et plus simple, à ceux qui voudraient trouver et entrer sur le Chemin vers le Lieu Très-Saint.

F. B. Meyer

1. LA PAROLE DE DIEU.

« *Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, par lequel il a aussi créé le monde* » (Hébreux 1.1-2).

« *Dieu !* » Quel mot pourrait plus convenablement se tenir en tête de la première ligne du premier paragraphe de cette noble épître ! Chaque structure doit reposer sur lui comme fondation ; chaque arbre doit jaillir de lui comme racine ; chaque dessein et entreprise doit prendre son origine en lui comme source. « *Au commencement, Dieu* » (Genèse 1.1), est une devise digne d'être inscrite au commencement de chaque traité, qu'il s'agisse du volume pondéreux ou du tract éphémère.

Et avec ce nom, nous commençons notre tentative de rassembler quelques-unes des leçons ardentes, qui furent d'abord adressées aux Hébreux persécutés et vacillants de l'âge primitif, mais qui ont toujours été très hautement prisées par les Gentils croyants à travers l'Église universelle. Le festin fut originellement préparé pour les enfants de la race d'Abraham ; mais qui contestera notre droit aux miettes ?

Dans notre effort pour réunir ces leçons, « *sois toi-même, ô Dieu, l'Alpha et l'Oméga, le Premier et le Dernier !* » Dans le texte grec, le terme « Dieu » est précédé de deux mots qui expriment la diversité et la richesse de sa révélation à l'humanité. Tout le verset présente un grand intérêt : il expose l'origine et l'autorité de la Parole de Dieu, et met en lumière cette grande loi qui se manifeste dans tant d'aspects de l'œuvre divine, justement nommée la loi de la variété dans l'unité.

Cette loi se manifeste dans la nature, le plus ancien des livres de Dieu. Aucun esprit attentif ne peut contempler le monde sans être saisi par l'infinie diversité qui se déploie de toutes parts. « *Toute chair n'est pas la même chair... Il y a aussi des corps célestes et des corps terrestres ; mais autre est l'éclat des corps célestes, autre celui des corps terrestres... Même une étoile diffère en éclat d'une autre étoile* » (1 Corinthiens 15.39-42).

Nulle part vous ne trouverez deux visages identiques dans une foule, deux feuilles semblables dans une forêt, ni deux fleurs parfaitement pareilles dans les bois du printemps. On dirait que les moules où se façonnent les œuvres de la nature sont brisés, et rejetés dès qu'ils ont servi une fois.

Et c'est précisément cette profusion de formes qui ouvre un champ d'étude et de délectation sans limites, bannissant toute crainte de monotonie ou de lassitude pour l'âme.

Et pourtant, au milieu de toute cette variété naturelle, il existe une unité merveilleuse. Chaque partie de l'univers s'imbrique par des liens subtils et délicats avec toutes les autres parties. Vous ne pouvez perturber l'équilibre nulle part sans envoyer une onde de perturbation à travers tout le système. Tout comme dans quelque majestueuse cathédrale gothique, la même idée se répète sous des formes plus audacieuses ou plus légères, ainsi les mêmes grandes pensées se retrouvent dans l'arbre et la fleur, dans la molécule et la planète, dans la diatomée et l'homme. Et tout cela parce que, si vous pénétrez jusqu'au cœur de la nature, vous rencontrez Dieu. *« C'est de lui, par lui, et pour lui que sont toutes choses » (Romains 11.36).*

« Il y a diversité d'opérations ; mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous » (1 Corinthiens 12.6). L'unité qui imprègne le temple de la nature résulte du fait qu'il est issu d'un seul Esprit, et ayant été réalisé par une seule main, l'Esprit est la main de Dieu.

Cette loi opère également à travers les Écritures. Il y a là une aussi grande variété que dans la nature. Elles furent écrites à différentes ères, certaines aux jours des « pères » ; d'autres à « la fin de ces jours » pour nous. Dans les chapitres d'ouverture, sous la direction de l'Esprit de Dieu, Moïse a incorporé des fragments de tradition sacrée, qui passaient de bouche en bouche dans les tentes des patriarches ; et ses derniers chapitres furent écrits quand la ville sainte, Jérusalem, avait déjà été frappée, jusqu'au sol, par la main endurcie de Titus.

Ils furent écrits dans différents pays : ceux-ci dans les déserts d'Arabie ; ceux-là à l'ombre des pyramides ; et d'autres au milieu des flots de vie qui déferlaient à travers les plus grandes cités de Grèce et de Rome.

Dans certains écrits, on distingue la simplicité de la vie pastorale de Palestine ; dans d'autres, la splendeur de l'empire de Nebucadnetsar. Ici résonne le murmure de la mer Égée aux eaux bleues, et là, dans plus d'un passage, le cliquetis des chaînes dans une cellule de prison romaine. Ils furent écrits par des hommes appartenant à divers rangs, occupations et modes de pensée... bergers et pêcheurs, guerriers et rois. Le psalmiste, le prophète et le prêtre ; certains employant l'hébreu religieux majestueux, d'autres le patois chaldéen, d'autres encore le grec raffiné.

Il y a toute variété de style, depuis la lettre amicale ou le proverbe sentencieux, jusqu'à l'histoire nationale ou le traité soigneusement préparé, dans lequel la pensée et l'expression rougeoient comme dans des feux. Mais tous contribuant leur part à la symétrie et à la beauté de l'ensemble.

Et pourtant, à travers toute l'Écriture, se déploie une unité incontestable. Qu'est-ce donc qui aurait pu conduire l'humanité à reconnaître, dans ces soixante-six courts traités, un lien si étroit qu'il faille les rassembler sous une même reliure ? Il existe en eux quelque chose d'unique : ils ont toujours tenu ensemble, et toujours chuté ensemble. En détacher un, c'était les désunir tous.

Croire à l'un, c'était être conduit à croire aux autres. Leurs mains sont si étroitement liées que là où l'un s'avance, tous doivent le suivre. Et malgré les efforts des esprits les plus sages et les plus brillants, nul n'a jamais réussi à composer un seul écrit possédant cette qualité indéfinissable qui confère à la Bible son unité mystérieuse. En être dépourvu suffit à disqualifier tout ouvrage prétendant se joindre à elle ou réclamer la vénération particulière de l'humanité.

Le monde est plein de livres religieux ; mais l'homme qui a nourri sa vie religieuse de la Bible saura dire en un instant la différence entre eux et les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament. De même que l'œil reconnaît aussitôt l'absence de vie dans une fleur artificielle, et que la langue discerne immédiatement la présence ou le manque d'une saveur particulière, ainsi le cœur humain, ce sens moral intérieur, perçoit avec promptitude ce qui manque à tous les autres livres religieux : cette saveur propre aux Écritures, qui les imprègne depuis la Genèse, livre des commencements, jusqu'aux visions apocalyptiques annonçant la venue prochaine du Roi.

Et dans la possession de cet attribut mystérieux, l'Ancien et le Nouveau Testament ne font qu'un.

Vous ne pouvez pas dire qu'il y en a plus dans les paragraphes ardents de l'apôtre Paul que dans les splendides prophéties et appels du grand prophète « évangélique », Ésaïe. On la trouve assurément dans les Évangiles, mais elle n'est pas moins présente dans le récit de l'Exode.

Partout, un silence volontaire est gardé sur les sujets qui ne feraient que satisfaire la curiosité ; sujets sur lesquels d'autres prétendues révélations se sont répandues avec abondance. Partout, aucune tentative n'est faite pour instruire l'homme en matière de science ou de nature ; toute l'attention se porte sur les droits de Dieu sur l'humanité. Partout encore, le fil cramoisi du sacrifice apparaît nettement, reliant les livres les uns aux autres comme des perles enfilées sur une même corde.

Et partout demeure cette qualité subtile, mystérieuse, ineffable, que l'on nomme Inspiration : un terme éclairé par les paroles majestueuses de ce verset inaugural : « *Dieu, ayant parlé autrefois aux pères, nous a parlé à la fin de ces jours* » (Hébreux 1.1).

L'Écriture est la parole de Dieu à l'homme. C'est ce qui lui donne son unité. « *Dieu, Dieu, l'Éternel, parle, et convoque la terre* » (Psaume 50.1). Les secrétaires peuvent différer ; mais l'esprit qui inspire est le même. Les instruments peuvent varier ; mais dans chaque cas, le même thème est joué par la même main maîtresse. Nous devrions lire la Bible comme ceux qui écoutent la parole même de Dieu. On peut bien l'appeler « la Parole de Dieu ».

Mais l'Écriture est la parole de Dieu dans l'homme. Le trésor céleste est dans des vases de terre. « *Il a parlé aux pères par les prophètes... Il nous a parlé par son Fils* ». Il est frappant d'étudier la vie de Jésus et d'entendre ses affirmations répétées concernant la source de ses paroles extraordinaires. Il s'était tellement dépouillé de lui-même qu'il ne tirait rien de son propre fonds ; il vivait du Père, tout comme nous sommes appelés à vivre de lui. Il déclara clairement que les paroles qu'il prononçait ne venaient pas de lui, mais que ses paroles comme ses œuvres procédaient du Père qui demeurait en lui. Par ces lèvres d'argile, c'était le Dieu éternel qui parlait. Aussi pouvait-on, à juste titre, le nommer « la Parole de Dieu ». Et ici les paroles des prophètes dans l'Ancien Testament sont élevées au niveau des paroles de Jésus dans le Nouveau.

Sans marquer la moindre distinction, l'auteur affirme, sous l'enseignement de l'Esprit, que Celui qui parlait dans l'un parlait également dans les autres. Honorons donc l'Ancien Testament avec la même révérence que le Nouveau. C'était la Bible de notre Sauveur : la nourriture qu'il chérissait et dont il se nourrissait. Il consentait volontiers à se priver de toute autre forme d'aliment, pourvu qu'il pût se nourrir de celle-ci. Elle fut son recours suprême dans le combat contre le diable, comme dans la conclusion de ses entretiens, de ses arguments et de ses exhortations auprès des hommes. Et voici la raison : la voix de Dieu parlait par les prophètes, dont le nom même évoque l'élan jaillissant d'un geyser surgissant de sa source cachée.

Puisque Dieu parlait à travers des hommes, il apparaît clairement qu'il les a laissés exprimer ses pensées dans le langage et selon les méthodes qui leur étaient les plus familiers. Ils décrivaient la nature telle qu'ils avaient l'habitude de la percevoir. Ils employaient, selon leur tempérament, la forme d'expression, poétique ou en prose, qui leur était la plus naturelle. Ils faisaient allusion aux événements de leur époque de manière à être aisément compris de leurs contemporains.

Mais, bien qu'ils aient ainsi été libres d'exprimer les pensées divines à leur manière propre, il demeure absolument certain que l'Esprit de Dieu veillait attentivement sur leurs paroles, afin que leurs mots transmettent fidèlement ses messages aux hommes.

Dans de nombreuses parties de la Bible, il y a une dictée absolue, mot pour mot. Dans d'autres, il y a une superintendance divine qui protège de l'erreur et guide dans la sélection et l'arrangement des matériaux : comme lorsque Daniel cite des documents historiques ; et que Moïse incorpore les histoires sacrées que sa mère lui avait enseignées au bord du Nil. En tout cela se manifeste la pleine inspiration de l'Esprit de Dieu, par qui toute l'Écriture a été donnée. Des hommes saints ont parlé sous l'impulsion du Saint-Esprit, « sondant quel, ou quelle sorte de temps, l'Esprit de Christ qui était en eux indiquait » (2 Timothée 3.16 ; 2 Pierre 1.20-21 ; 1 Pierre 1.11).

Nous n'avons nul besoin de nier que d'autres hommes aient été illuminés ; mais la distance qui sépare l'illumination de l'inspiration est aussi grande que celle qui sépare l'orient de l'occident.

Nous ne prétendons pas davantage que Dieu n'ait jamais parlé par d'autres hommes, ni même par ceux-ci à d'autres moments ; mais nous affirmons que c'est uniquement dans la Bible que Dieu a donné la révélation suprême de sa volonté, ainsi que la règle souveraine de notre foi et de notre conduite. Le cœur de l'homme en témoigne.

Nous savons qu'il y a dans ces paroles un ton qui ne s'entend dans aucune autre voix. Les cordes supérieures de cet instrument lui donnent un timbre qu'aucun autre ne peut égaler.

La révélation contenue dans l'Ancien Testament fut donnée par fragments, ou par portions. Tel est le sens du terme traduit dans l'Ancienne Version par « diverses fois », et dans la Version Révisée par « diverses portions ». Il ne renvoie pas aux époques successives sur lesquelles la révélation s'est étendue, mais aux multiples « portions » dont elle se compose.

Aucun prophète n'était en mesure d'exprimer toute la vérité : chacun ne reçut qu'une ou deux syllabes des vastes phrases du discours divin. Au mieux, la vision de Dieu que les prophètes saisirent et transmirent aux hommes, bien qu'authentique, demeurait partielle et limitée.

Mais en Jésus, rien ne subsiste de cette révélation fragmentaire : « En lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité » (Colossiens 2.9). Il a fait connaître le Père. Quiconque l'a vu a vu Dieu ; et écouter Ses paroles, c'est recevoir la révélation entière de l'infini.

La révélation antérieure revêtait de nombreuses formes. Le tremblement de terre, le feu, la tempête et le murmure doux et léger, chacun avait son ministère. Symbole et parabole, vision et métaphore, type et préfiguration historique, tous à leur tour servaient le dessein divin ; comme le rayon qui se décompose en de nombreuses teintes prismatiques.

Mais en Jésus brille constamment le pur rayon de sa gloire, une méthode de révélation uniforme et invariable.

Oh le Livre incomparable et glorieux, la Parole de Dieu aux hommes, à nous ; révélant non seulement Dieu, mais nous-mêmes ; expliquant des états d'âme pour lesquels nous n'avions aucune clé ; nous touchant comme aucun autre livre ne le peut, et dans des moments où toutes les autres voix deviennent faibles et silencieuses ; racontant des faits que nous n'avons pas été capables de découvrir, mais que nous reconnaissons instantanément comme vérité ; le pain de l'âme ; la clé de la vie ; dévoilant plus de profondeurs à mesure que nous montons plus haut dans l'expérience chrétienne : nous t'avons éprouvé trop longtemps pour douter que tu es ce que Jésus a dit que tu étais, le don indispensable et précieux de Dieu.

2. LA DIGNITÉ DU CHRIST.

« Qui, étant le reflet de sa gloire et l'empreinte de sa personne, et soutenant toutes choses par sa parole puissante, a fait la purification des péchés et s'est assis à la droite de la majesté divine dans les lieux très hauts, devenu d'autant supérieur aux anges qu'il a hérité d'un nom plus excellent que le leur » (Hébreux 1.3-4).

« Fils ! » « Il nous a parlé par son Fils » (v. 2). Dieu a beaucoup de fils, mais un seul Fils. Quant au matin de sa résurrection, notre Seigneur rencontra les femmes effrayées, il dit : *« Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20.17).* Mais, telles qu'il prononça ces paroles, elles signifiaient infiniment plus à son sujet qu'elles ne pourraient jamais signifier au sujet de l'homme, si saint soit-il. Aucune aile de créature ne suffira jamais à nous porter par-delà l'abîme qui sépare toute vie créée de toute vie incréée. Mais nous pouvons révérencieusement accepter le fait, si souvent souligné, que Jésus est *« le Fils unique, qui est dans le sein du Père » (Jean 1.18).* Il est Fils dans un sens tout à fait unique.

Ce terme, tel qu'utilisé par notre Seigneur, et tel que compris par les Juifs, signifiait non seulement une relation divine, mais une égalité divine. C'est pourquoi, à une occasion, les Juifs cherchèrent à le tuer, parce qu'il a dit que Dieu était son Père, se faisant égal à Dieu (Jean 5.18). Et lui, loin de corriger cette opinion, comme il aurait dû le faire immédiatement si elle avait été erronée, a continué à la confirmer en établissant la vérité. L'impression que Jésus de Nazareth laissait à tous ceux qui l'approchaient était celle d'une profonde humilité. Pourtant, sur un point, il ne pouvait abaisser d'un seul iota ses affirmations, sous peine d'être infidèle à la conscience qu'il avait de lui-même et à la voix répétée de Dieu. C'est ainsi qu'il mourut, pour avoir déclaré au milieu de l'indignation feinte de ses juges, qu'il était le Christ, le Fils de Dieu : *« Il n'a point regardé comme une proie à arracher d'être égal avec Dieu » (Philippiens 2.6).*

C'était son droit. Sa dignité est encore davantage développée dans les paroles qui suivent. Il est le rayon de la gloire divine, car c'est ainsi que pourrait être traduit le mot rendu par effulgence. Nous n'avons jamais vu le soleil, mais seulement son rayon qui a voyagé de loin et qui a quitté sa surface quelques minutes auparavant. Mais le rayon est de la même constitution que l'astre dont il provient. Si vous en démêlez la texture, vous apprendrez quelque chose de la nature même du soleil ; ils vivent dans une unité perpétuelle et glorieuse.

Et tandis que nous considérons l'intimité de cette union, nous nous rappelons ces paroles familières qui nous disent que, bien que nul homme n'ait jamais vu Dieu, il a cependant été révélé dans la Parole faite chair. Nous entendons notre Maître dire à nouveau les paroles anciennes, profondes et mystérieuses paroles : « *Moi et mon Père sommes un. Nous viendrons et ferons notre demeure* » (Jean 14.23).

Et nous pouvons sympathiser avec l'hymne du soir de l'Église primitive, chanté autour des rives du Bosphore : « *Salut ! Lumière réjouissante, de sa pure gloire répandue, qui est le Père immortel, Céleste, Béni !* »

Il est aussi l'empreinte même de la nature divine. L'image évoquée est celle du sceau imprimant sa marque sur la cire fondue : de même que l'empreinte reproduit exactement, quoique sur une autre matière, la forme du cachet, ainsi Christ est la reproduction parfaite du Père dans notre humanité. C'est pourquoi il a pu dire : « *Celui qui m'a vu a vu le Père* » (Jean 14.9). La vie de Jésus est la vie de Dieu, traduite dans les catégories de notre existence humaine, afin que nous puissions saisir, autant qu'il est possible, l'être même et la nature de Dieu, en les contemplant reflétés dans le caractère et la vie de Jésus.

Ces deux images se complètent mutuellement. À partir de la première, on pourrait soutenir que, de même que le rayon n'est qu'une partie du soleil, ainsi Christ ne serait qu'une partie de Dieu ; mais cette erreur est rectifiée par la seconde, car une empreinte doit être coextensive avec le sceau qui la produit. À partir de la seconde, on pourrait affirmer que, de même que l'empreinte peut être faite sur une matière très inférieure, ainsi la nature de Christ aurait été un support indigne de la gloire divine ; mais cette erreur est corrigée par la première, car un rayon est de la même substance que le soleil.

Coextensif avec Dieu, de même nature que Dieu : tel est Jésus-Christ.

Il est donc, par conséquent, supérieur aux anges (v. 4). Si grande que fût l'estime dans laquelle les croyants hébreux avaient coutume de tenir ces esprits lumineux et bienheureux, ils ne devaient pas, ne fût-ce qu'un instant, être mis en comparaison avec Celui dont les majestueuses prérogatives forment le thème de ces paroles enflammées.

Il les surpasse par la gloire de la Nature divine. Reportez-vous au Psaume 2, l'un des plus magnifiques drames miniatures de toute la littérature. Probablement composé à l'occasion d'un épisode marquant du règne de David, il déploie une ardeur et une sublimité d'expression qu'aucun monarque terrestre ne pourrait jamais épuiser. Nous ne sommes donc pas surpris de voir l'Église primitive l'appliquer au Christ : « *C'est toi qui as dit par le Saint-Esprit, par la bouche de notre père, ton serviteur David : Pourquoi ce tumulte parmi les nations, et ces vaines pensées parmi les peuples ?* » (Actes 4.25).

En le lisant, nous entendons d'abord le rugissement de la foule et la décision calme du trône. Puis notre attention se concentre sur Celui qui s'avance, portant l'autographe divin du décret qui le déclare Fils. Rien de semblable n'a jamais été dit à un ange, aussi élevé soit-il en caractère ou dévoué dans son service. Il est donc tout à fait approprié que les fils de lumière sans péché l'adorent. Lorsque nous entendons l'ordre donné : « *Que tous les anges de Dieu l'adorent* » (v. 6), nous sommes encore plus impressionnés par l'immense distance entre leur nature et la sienne.

L'adorons-nous suffisamment ?

Durant sa vie terrestre, il fut constamment accueilli par des gestes explicites d'hommage, qu'il ne repoussa jamais ; contrairement à Pierre dans la maison de Corneille. Le réflexe presque instinctif du petit groupe dont il fut séparé sur le mont des Oliviers au moment de son ascension, fut de l'adorer (Luc 24.52). Et à peine avait-il regagné sa demeure céleste qu'un flot d'adoration jaillit de l'Église, un flot qui n'a cessé, au fil des siècles, de s'élargir et de s'approfondir. Les Épîtres, et plus encore le livre de l'Apocalypse, débordent d'expressions d'adoration adressées au Christ. Les cris d'agonie des martyrs ont dû familiariser l'esprit païen avec l'hommage que les chrétiens rendaient à leur Seigneur.

Quant au culte qui lui était offert dans les catacombes ou dans leurs assemblées secrètes, au milieu des tanières et des cavernes, le paganisme ne pouvait nécessairement rien en connaître. Mais le comportement et les exclamations des serviteurs de Jésus, traduits devant les tribunaux païens et exposés aux morts les plus atroces, étaient des affaires de notoriété publique.

Il y a quelques années, sous les ruines du palais du Palatin, fut découverte une esquisse grossière, tracée selon toute probabilité par la main d'un esclave païen au deuxième siècle. Une figure humaine, avec une tête d'âne, est représentée comme fixée à la croix ; tandis qu'une autre figure, en tunique, se tient d'un côté, faisant un geste qui était l'expression païenne habituelle d'adoration. Sous cette caricature se trouvait l'inscription, grossièrement écrite, « Alexamenos adore son Dieu ». Mais quel témoignage du culte rendu en ces premiers jours à notre Sauveur, au milieu des moqueries, des railleries et de la persécution !

Les hymnes qui nous sont parvenus résonnent du même esprit. « Pline » écrit pour dire à l'Empereur que les chrétiens d'Asie Mineure avaient coutume de se réunir pour chanter des louanges au Christ comme Dieu.

À chaque lever du jour, le croyant de ces temps primitifs répétait en privé le « Gloria in Excelsis », comme son hymne de supplication et de louange : « *Toi seul es saint ; toi seul es le Seigneur ; toi seul, ô Christ, avec le Saint-Esprit, es très-haut dans la gloire de Dieu le Père !* » **L'Église primitive n'admirait pas simplement le Christ, elle l'adorait.**

N'est-ce pas là une grande lacune de nos dévotions privées ? Nous sommes si portés à ramener nos pensées vers nous-mêmes, et à remercier pour ce que nous avons reçu. Trop rarement oublions-nous nos petits besoins et nos inquiétudes dérisoires, pour laisser couler notre mince ruisseau de prière, jusqu'à ce qu'il se perde dans le vaste océan de louange, qui ne cesse de retentir en musique autour de la personne de Jésus. La louange est l'un des plus nobles actes dont nous soyons capables ; et c'est ce qui, ici-bas, se rapproche le plus du service du ciel.

Là-bas, ils ne demandent rien, car ils ont tout et abondent ; mais à travers les cycles de gloire, les habitants de ces mondes lumineux les remplissent de louange. Et pourquoi les tâches terrestres ne seraient-elles pas accomplies sur la même musique ?

Nous sommes les prêtres de la création ; il nous revient de recueillir et d'exprimer les sentiments qui demeurent muets en elle, mais qui attendent que nous les offrions sur l'autel de Dieu.

Qu'une partie de notre dévotion privée et publique soit toujours consacrée à la louange de Jésus ; quand nous éclaterons en quelque hymne, ou psaume, ou cantique spirituel, chantant et louant Christ avec les anges et les archanges et toutes les armées des rachetés.

Sur ce front autrefois entouré d'épines, déposons nos lauriers. Dans cette oreille jadis accoutumée aux menaces et au mépris, répandons la plénitude de notre adoration. Ainsi recevrons-nous, et ferons naître chez d'autres, des pensées renouvelées sur la dignité suprême du Seigneur Jésus : « *Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire et l'honneur et la puissance* » (*Apocalypse 4.11*).

3. LA GLOIRE DU TRAVAIL DE CHRIST.

« *Il a hérité d'un nom plus excellent* » (Hébreux 1.4). En dehors de l'Écriture, nous aurions été disposés à déduire l'existence d'autres ordres d'êtres intelligents et spirituels, en plus de l'homme.

De même que l'ordre de la création s'élève jusqu'à l'homme, depuis les formes de vie les plus humbles à travers une multitude de degrés d'existence, de même la série doit assurément se prolonger au-delà de l'homme, à travers rang après rang d'êtres spirituels, jusqu'aux marches mêmes du trône éternel. L'Esprit divin doit être aussi fécond en formes spirituelles qu'il l'a été en formes naturelles de vie.

Nous ne sommes pas abandonnés aux conjectures. De toutes les parties de l'Écriture affleurent des témoignages affirmant l'existence des anges. Ils se réjouissent lorsque le monde fut créé, et l'on nous les montre introduisant par leurs chants la nouvelle création que nous attendons avec ardeur. Ils montaient la garde à l'entrée du paradis perdu ; et à chacune des douze portes de la Nouvelle Jérusalem se tient un ange (Apocalypse 21.12). Ils foulèrent les plaines de Mamré et entonnèrent leurs chants sur les collines de Bethléhem. L'un prépara le repas d'Élie sur les sables du désert ; un autre délivra Pierre de sa prison ; un troisième resplendit au cœur de la tempête pour se tenir près du hamac où dormait l'apôtre Paul (Actes 27.23-24).

Mais, dans l'esprit de l'Hébreu pieux, la plus grande œuvre jamais accomplie par les anges était liée au don de la Loi. Les enfants d'Israël reçurent cette Loi « *comme elle fut ordonnée par des anges* » (Actes 7.53). Il devenait donc indispensable, pour montrer la supériorité de l'Évangile sur la Loi, de commencer par établir la supériorité de Celui par qui l'Évangile fut donné sur tous les ordres d'esprits lumineux et bienheureux, qui, dans leurs rangs resplendissants et leurs vingt mille chars, allaient et venaient lors du don du Décalogue, depuis le sommet du Sinäï (Psaume 68.17). Il n'est pas difficile de prouver la supériorité du Seigneur sur les anges. Elle est double : en Nature et en Fonction.

Dans la nature.

« *Il a hérité d'un nom plus excellent que le leur* » (v. 4). Au verset 7 du Psaume 104.4, où ils sont distinctement désignés comme messagers et ministres, ils sont comparés aux vents et aux flammes ; vents, pour leur rapidité et leur invisibilité, flammes, à cause de leur amour ardent.

Mais quel gouffre immense entre leur nature, qui peut ainsi être comparée aux éléments de la création, et la nature de cet Être glorieux qu'il leur est ordonné d'adorer, et qui est invoqué par le titre sublime de Fils ! (Hébreux 1.6 ; Psaumes 97.7).

En fonction.

Au verset 14, ils sont décrits comme des esprits au service : « *envoyés pour exercer un ministère en faveur de ceux qui doivent hériter du salut* ». Cette liturgie de service est un fait littéral. Quand on lutte contre des difficultés écrasantes ; quand on marche sur la montagne sombre et sauvage ; passer seul, quand nous sommes en péril ou dans un besoin urgent ; nous sommes entourés de formes invisibles, comme celles qui accompagnaient le chemin de Jésus, le servant dans le désert, le fortifiant dans le jardin, planant autour de sa croix, veillant sur sa tombe et l'accompagnant jusqu'à sa demeure.

Elles suivent le rythme des trains les plus rapides dans lesquels nous voyageons. Elles traversent sans souillure l'air le plus trouble. Elles aplanissent les difficultés les plus lourdes. Elles garnissent de lumière les sépulcres les plus sombres. Elles nous portent dans leurs mains, de peur que nous ne heurtions notre pied contre une pierre. Mainte échappée d'un péril imminent ; mainte assistance inattendue ; mainte pensée brillante et sainte murmurée à l'oreille, nous ne savons d'où ni comment, est due à ces esprits brillants et aimants. « *Que le bon Seigneur me pardonne !* », dit l'évêque Hall, « *car, parmi mes autres offenses, je me suis trop laissé aller à oublier la présence de ses saints anges !* » Mais, si précieux que soit leur ministère, il ne peut être évoqué dans le même souffle que celui du Christ, tel qu'il nous est présenté dans ce chapitre.

Il est l'organe de la création : « *Par qui aussi il a fait les mondes* » (v. 1). Faire ce qui est visible à partir de rien, c'est la création : c'est une œuvre divine ; et la création est attribuée à Christ : « *Par lui ont été créées toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre* » (Colossiens 1.16 - Jean 1.3). Non seulement l'univers matériel a été fait par lui, mais chacun des grands âges de l'histoire du monde a été institué par Jésus-Christ.

Lorsque le génie aspire à l'immortalité, il grave le nom de l'artiste sur la pierre ou sur la toile ; de même l'Inspiration, « *tremplant sa plume dans la vérité indélébile, inscrit le nom de Jésus sur tout ce que nous voyons. Le soleil et les étoiles, la fleur et l'arbre, le rocher et la montagne, les eaux changeantes et la terre ferme ; et aussi sur ce que nous ne voyons pas encore, et ne verrons qu'une fois la mort levé le voile. Les anges et les esprits, la cité et les cieux du monde éternel !* »

Cette pensée ressort clairement dans la sublime citation faite au verset suivant. Ce poème inspiré est évidemment adressé à Dieu : « *Toi, dont les années durent éternellement ! Tu as anciennement fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains* » (*Psaume 102.25*). Mais ici, sans la moindre excuse, ou allusion à une adaptation des paroles à un usage inférieur, il est appliqué directement à Christ. Remarquez la certitude de cet homme inspiré que Jésus est Dieu ! Comme il est sûr de la Déité de son Seigneur ! Et quel splendide hommage à son immutabilité !

Remarquez comme l'Épître résonne de l'immutabilité de Jésus, dans son amour humain (13.8), dans son sacerdoce (7.24), et ici dans sa nature divine (v. 10-12). Nous vivons dans un monde de changement. La terre n'est pas la même aujourd'hui qu'elle l'était il y a des siècles, ou qu'elle le sera dans des siècles. Le soleil irradie sa chaleur. La lune ne brûle et ne brille plus comme autrefois ; elle n'est qu'une immense braise opaque, reflétant la lumière du soleil depuis son disque. Des étoiles se sont éteintes, et s'éteindront. L'univers vieillit, comme des vêtements qui, à force d'être portés perpétuellement, deviennent élimés.

Mais l'usure du vêtement n'est pas une preuve de la force déclinante ou de l'énergie faiblissante de celui qui le porte. Non, quand les vêtements s'usent le plus vite, c'est généralement le temps de la plus robuste jeunesse ou virilité. Vous emballez et mettez de côté vos vêtements quand ils ont servi leur but ; mais vous êtes le même dans le nouveau costume que dans l'ancien. **La création est le vêtement de Christ.**

Il s'enveloppe dans ses amples plis. Sa décomposition ne l'affecte pas. Et, quand il l'aura entièrement mise de côté, et l'aura remplacée par les nouveaux cieux et la nouvelle terre, il sera le même pour toujours.

Avec quel intérêt renouvelé ne pouvons-nous pas, désormais, revenir au récit antique qui rapporte comment Dieu créa les cieux et la terre. Ces syllabes sublimes : « *Que la lumière soit !* » (*Genèse 1.3*). furent prononcées par la même voix, qui, sur la croix, trembla dans l'angoisse de la mort. Rivières grondantes, mers tumultueuses, forêts frémissantes, fleurs éclatantes, oiseaux chantants, bêtes innombrables, étoiles scintillant comme des diamants sur le velum de la nuit : tout venait d'être créé, tout vibrait de la vie même de Dieu, tout était très bon. Mais surtout, et de manière glorieuse, tout était l'œuvre de ces mains qui furent un jour clouées, impuissantes, sur la croix. Croix qui, elle aussi, ainsi que le fer qui la perça, procédait de sa volonté créatrice.

Il est le Dieu de la Providence. « *Soutenant toutes choses par la parole de sa puissance* » (v. 3). Il est le pilier qui soutient la création. Christ, et non le destin. Christ, et non la nature. Christ, et non une loi abstraite et impersonnelle.

La loi n'est que la méthode invariable de son action : « *en lui nous avons la vie, le mouvement, et l'être* » (Actes 17.28). « *Par lui toutes choses subsistent* » (Colossiens 1.17). Il est toujours à l'œuvre, répétant à l'échelle de la création les actes de sa vie terrestre. Et s'il ne les accomplissait pas, ils resteraient à jamais inaccomplis. À sa parole, l'eau de pluie et la rosée deviennent jus de raisin ; de petites poignées de grain remplissent les granges d'automne. Les tempêtes s'apaisent dans le calme ; les poissons sont conduits à travers les sentiers de la mer ; des ruisseaux sont envoyés parmi les montagnes ; et les étoiles sont maintenues dans leurs courses, de sorte que pas une seule ne défaille.

Tout pouvoir lui a été donné dans le ciel et sur la terre. Pourquoi, alors, es-tu si triste ? Ton meilleur Ami est le Seigneur de la Providence. Ton Frère est Premier Ministre de l'univers, et détient les clés de l'intendance divine. Va à lui avec les sacs vides de ton besoin ; il ne se contentera pas de les remplir, mais il les remplira gratuitement, sans argent et sans prix ; comme Joseph le fit dans l'ancienne histoire des jours des Pharaons.

Il est le Sauveur des pécheurs : « *Il a purifié nos péchés* » (1 Jean 1.9). Nous aurons de nombreuses occasions de méditer sur ce fait glorieux. Jésus est Sauveur, Rédempteur et Souverain Sacrificateur.

C'est là son titre le plus glorieux ; dans cette œuvre, aucun ange ni esprit créé ne peut rivaliser avec lui. Dans l'œuvre du salut, il est seul. Aucun ange ne pourrait expier le péché, plaider notre cause, ou nous émanciper de l'esclavage du mal.

Mais remarquez la finalité de cet acte : « *Il a fait la purification des péchés* » (voir le grec). C'est achevé, à jamais complet ; accompli irrévocablement et définitivement. Si seulement nous sommes un avec lui par une foi vivante, nos péchés qui étaient nombreux, sont effacés. Comme une inscription d'une ardoise, comme une tache d'une robe, comme un nuage de l'azur du ciel. Disparus comme une pierre dans l'abîme sans fond ! Disparus pour ne jamais nous confronter ici ou dans l'au-delà ! « *Qui est celui qui condamne ? C'est Christ qui est mort, bien plus, qui est ressuscité, qui est même à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous* » (Romains 8.34).

Il est aussi Roi. Et sur quoi repose son royaume ? Quelle est la base de cette Royauté dont nous chantons constamment, dans les nobles paroles de l'Église primitive ? « *Tu es le Roi de Gloire, ô Christ !* » C'est une double base. Il est Roi de droit par sa nature divine. « *Ton trône, ô Dieu, est pour toujours et à jamais* ». Bien pourrait le Psaume 45 être intitulé le poème des lis, comme pour désigner ses beautés pures et choisies et incomparables.

Il célébrait le mariage de Salomon : mais, à la manière de ces chanteurs inspirés, ses auteurs passèrent bientôt du terrestre au céleste ; du type transitoire du royaume terrestre aux réalités éternelles et impérissables de la royauté divine de Christ.

Il est aussi Roi comme récompense de son obéissance jusqu'à la mort. « *Il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, même la mort de la croix : c'est pourquoi Dieu l'a aussi souverainement élevé* » (Philippiens 2.8-9). Satan lui a offert la souveraineté en échange d'un seul acte d'hommage, et Christ a refusé, et est descendu de la montagne vers la pauvreté, la honte et la mort.

Mais à travers ces choses, il a gagné pour lui-même un Royaume qui est encore dans son commencement, mais qui est destiné à subsister quand tous les royaumes de ce monde se seront écroulés en poussière.

Lorsque Christ sortit de la croix et du tombeau, où il avait expié nos péchés, il semblait que des paroles lui étaient adressées : celles que David avait saisies des siècles auparavant : « *L'Éternel a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis ton marchepied* » (Psaume 110.1). C'est ainsi que l'apôtre Pierre, dans l'élan inspiré de la Pentecôte, interpréta ces paroles (Actes 2.34). Et, en conséquence, il nous est rapporté : « *Il fut élevé dans le ciel et s'assit à la droite de Dieu* » (Marc 16.19). « *Il s'est assis à la droite de la Majesté dans les lieux très hauts* » (v. 3).

« *Il s'est assis* ». L'amour règne. L'Agneau est au milieu du Trône. Contemplez sa majesté, et adorez-le avec les anges et les archanges, et toute la foule des rachetés. **Prosternez-vous à ses pieds, lui consacrant tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez.** Prenez aussi réconfort en vous souvenant qu'il ne se serait pas assis pour se reposer de son œuvre de rédemption et de purification des péchés si celle-ci n'avait été si parfaitement accomplie, qu'il ne restait plus rien à ajouter.

Tout est accompli, et tout est très bon. Il a cessé son œuvre parce qu'elle est achevée ; c'est pour cela qu'il est entré dans son repos. Et ce mot : « *jusqu'à ce que* » est chargé d'espérance. Dieu le prononce pour nous encourager à attendre le moment où il aura renversé toute domination, toute autorité et toute puissance, et où la mort elle-même, le dernier ennemi, sera détruite (1 Corinthiens 15.24-26).

4. LA DÉRIVE.

« *C'est pourquoi nous devons d'autant plus nous attacher aux choses que nous avons entendues, de peur que nous ne soyons emportés loin d'elles* » (Hébreux 2.1).

Le salut est un grand mot ; et c'est l'un des mots-clés de cette Épître. Héritiers du salut (1.14) ; un si grand salut (2.3) ; Chef du salut (2.10) ; salut éternel (5.9) ; choses qui accompagnent le salut (6.9) ; salut parfait (7.25) ; et son apparition une seconde fois sans péché pour le salut (9.28).

Parfois, il s'agit du salut quant à la peine du péché. Le passé est alors évoqué pour désigner cet acte ultime et béni par lequel, par la foi dans le sang de Jésus, nous sommes à jamais placés hors d'atteinte de la crainte du jugement et du châtement ; de sorte que nous nous tenons du côté abrité de la tempête, celle-ci s'étant entièrement déchaînée sur la tête de notre Substitut et Représentant au Calvaire, et ne pouvant donc jamais nous atteindre : « *Car c'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi* » (Éphésiens 2.8).

Parfois, il est question du salut quant à la puissance du péché. Le temps présent sert alors à désigner ce long et patient processus par lequel nous sommes délivrés du mal qui s'est si profondément insinué en nous. « *Pour nous qui sommes en train d'être sauvés, la parole de la croix est puissance de Dieu* » (1 Corinthiens 1.18).

Parfois, c'est le salut de tous les maux, physiques ou autres, qui est en vue. Le temps futur est alors convoqué, peignant ses splendides fresques sur les brumes épaisses qui obscurcissent notre horizon, et nous parlant de résurrection à l'image de notre Sauveur, ainsi que de notre présentation dans sa demeure, sans défaut, dans une joie surabondante : « *Nous savons que, lorsqu'il apparaîtra, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est* » (1 Jean 3.2). « *Maintenant, notre salut est plus près que lorsque nous avons cru ; la nuit est avancée, le jour approche* » (Romains 13.11-12).

Dans le passage ci-dessus, le mot « salut » embrasse l'ensemble du processus, depuis son commencement jusqu'à son achèvement, bien qu'il soit peut-être teinté plus particulièrement de la première idée évoquée plus haut. Et si l'on poursuit l'image suggérée par la traduction du premier verset de ce chapitre dans la Version Révisée, on peut comparer le salut à un vaste port, devant lequel nous risquons de dériver par une négligence coupable :

« *C'est pourquoi nous devons d'autant plus nous attacher aux choses que nous avons entendues, de peur que nous ne soyons emportés loin d'elles* » (Hébreux 2.1). « *Comment échapperons-nous, si nous négligeons un si grand salut ?* » (Hébreux 2.3).

Considérez le plan de salut de Dieu comme un grand port.

Après une nuit déchaînée, nous gagnons l'abri du port, dont les bras puissants reçoivent les vagues furieuses qui s'y brisent avec un fracas de tonnerre et en nuages d'embruns. Au dehors, la mer se soulève et tourbillonne. Les nuages déchirés courent à travers le ciel. Les vents hurlent comme les furies des anciens récits. Mais, à l'intérieur de ces murailles glorieuses, les barques qui y ont trouvé refuge durant la nuit voguent en sécurité. Les marins se reposent ou raccommodent voiles et gréements, tandis que les eaux demeurent paisibles, insensibles à la tempête qui sévit au-dehors. Un tel refuge, un tel port, est une image juste du salut : le lieu où les âmes battues par la tempête trouvent abri et paix.

C'est une œuvre grandiose dans son ampleur, assez vaste pour embrasser un monde en ruine. Il y a de la place pour des flottes entières d'âmes à l'ancre, assez d'espace pour chaque navire issu de la race d'Adam, et lancé depuis les rivages du temps. Il est la propitiation pour le monde entier : « *Quiconque veut !* » Et déjà, le port commence à se remplir. Là, un vaisseau autrefois gouverné par sept démons, un navire pirate, mais capturé par notre Emmanuel ; et, sur sa poupe, ce nom : « *Marie de Magdala* ». Ici, un autre, démâté, presque brisé, arraché à la dernière heure à la fureur du maelström ; sur sa poupe, ces mots : *Le « Larron mourant »*.

Plus loin, un autre encore, longtemps employé à miner les murs mêmes du port, et qui arbore maintenant, tout en haut du mât, un fanion portant : « *Chef des pêcheurs et le moindre des saints* ».

Et tout autour s'élève une forêt de mâts : « *une multitude que personne ne peut compter, de toutes nations, tribus, peuples et langues* » (Apocalypse 7.9).

Ses fondements sont grandioses. Dans la construction d'une digue, l'exigence première est de trouver une base capable de demeurer immobile au cœur des mers les plus déchaînées. Il faut percer le sable mouvant jusqu'à atteindre la roche granitique. Or ce port repose sur des fondations assez puissantes pour offrir une consolation solide à ceux qui s'y réfugient. La promesse, et, comme si cela ne suffisait pas, le serment de Dieu (Hébreux 6.17-18). Écoutez la tempête du jugement qui gronde au large ! « *Quand les fondements sont renversés, le juste, que ferait-il ?* » (Psaume 11.3).

Ne craignez rien : il n'y a aucune raison de s'alarmer. Les vagues pourront bien emporter quelques coquilles ou arracher le lichen vert qui s'est incrusté dans les moulures des murs ; mais il serait plus facile de déraciner les collines éternelles que de faire bouger d'une seule pierre ces fondements.

Il était grand dans son coût. Près du pont tubulaire qui enjambe le détroit de « Menai » se dresse une colonne portant les noms de ceux qui ont péri durant la construction de ce triomphe de l'ingénierie. Rien n'y mentionne l'argent dépensé : seules y figurent les vies sacrifiées. De même, à l'entrée du port de notre salut, bien en vue de tout navire qui s'apprête à y pénétrer, s'élève une autre colonne portant cette inscription : « *Consacré à la mémoire du Fils de Dieu, qui donna sa vie en sacrifice pour le péché du monde !* » Il semble que le salut soit une chose facile : « *Tournez-vous vers moi, et vous serez sauvés, vous tous qui êtes aux extrémités de la terre ! Car je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre* » (Ésaïe 45.22). Mais nous oublions trop souvent tout ce qui a précédé, pour que cela devienne si simple : **l'agonie et la sueur de sang, la croix et la passion, la mort précieuse et l'ensevelissement.**

Son annonce fut grandiose. Les Juifs tenaient leur Loi en haute estime en raison de la majesté qui accompagna sa proclamation : elle retentit depuis les falaises inaccessibles du Sinaï, avec leurs rochers abrupts et leurs pics de grès rouge embrasés, tandis que tonnerres et éclairs, nuages épais et sons de trompette formaient le sublime appareil de cette scène solennelle.

Il était également reçu comme croyance autorisée que la Loi fut donnée par des anges (Deutéronome 33.2 ; Actes 7.53 ; Galates 3.19 ; Hébreux 2.2). Et l'idée que ces êtres puissants et sans péché servaient de médiateurs à la volonté du Tout-Puissant contribuait, aux yeux de tout Hébreu pieux, à exalter la sainteté et la gloire de la Loi.

Comparés à cela, combien sont simples les accessoires des paroles de Jésus ! Prononcées sur des tons doux et tendres, tombant comme les douces ondées sur l'herbe tendre, et se distillant tranquillement comme la rosée ; n'effrayant pas les plus pécheurs, ni ne faisant sursauter les petits enfants, elles se glissaient comme la mélodie de cloches d'argent, portée par un vent d'été dans les oreilles des hommes. La barque ou le versant de la colline était sa chaire ; les pauvres son auditoire ; les incidents communs de la nature ou de la vie son texte.

Mais en réalité, il y avait une vaste différence. L'annonce de la Loi fut faite par des anges. L'annonce de l'Évangile fut faite par le Fils. Si l'une était auguste, que ne devait pas être l'autre ! Si l'une était rendue certaine par les sanctions les plus redoutables, que ne devrait-on pas dire de l'autre !

Proclamée par le Seigneur ; confirmée par les Apôtres et les témoins oculaires ; attestée par le Tout-Puissant lui-même, par des signes et des prodiges, et des dons du Saint-Esprit ; comment osons-nous la traiter avec mépris ou négligence ? Ou, si nous le faisons, notre châtement ne sera-t-il pas proportionné à l'ampleur de notre offense ?

« Si la parole annoncée par des anges a eu son effet, et si toute transgression et toute désobéissance a reçu une juste rétribution ; comment échapperons-nous en négligeant un si grand salut ? » (Hébreux 2:2-3). « C'est pourquoi nous devons porter une attention plus sérieuse aux choses que nous avons entendues, de peur que nous ne soyons emportés loin d'elles » (v. 1).

Ses châtements seront grands. L'esprit de notre époque tend à minimiser la juste rétribution de Dieu envers le péché. Beaucoup semblent penser que, parce que notre dispensation est celle de l'amour et de la miséricorde, il y aurait moins lieu de craindre les conséquences du péché. Mais l'écrivain inspiré soutient ici exactement l'inverse. Précisément parce que nous vivons dans un âge marqué par une miséricorde si tendre, les péchés commis contre son Roi sont d'autant plus graves, et les châtements d'autant plus lourds.

Autrefois, aucune transgression, qu'elle fût positive ou qu'elle consistât en une simple désobéissance, n'échappait à une juste rétribution ; et aujourd'hui, il est encore moins probable qu'elle y échappe. La parole prononcée par le Fils est plus ferme encore, c'est-à-dire plus efficace pour assurer l'exécution du châtement annoncé, que celle transmise par les anges. Mes lecteurs, prenez garde ! *« Celui qui a violé la loi de Moïse meurt sans miséricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins ; de quel pire châtement pensez-vous que sera jugé digne celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu ? » (Hébreux 10.28-29).*

Le danger auquel nous sommes le plus exposés.

« C'est pourquoi nous devons d'autant plus nous attacher aux choses que nous avons entendues, de peur que nous ne soyons emportés loin d'elles » (Hébreux 2.1). Pour chaque personne qui tourne définitivement le dos à Christ, il y en a des centaines qui s'éloignent de lui par dérive. L'océan de la vie est plein de courants, dont chacun peut nous emporter au-delà de l'entrée du port, même quand nous semblons en être le plus proche, et nous entraîner loin en mer.

C'est la dérive qui ruine les hommes. La dérive du monde religieux. La dérive des vieilles habitudes et associations ; qui, dans le cas de ces chrétiens hébreux, tendait si fortement vers le judaïsme, les ramenant au système religieux dont ils étaient sortis.

La dérive de notre propre nature mauvaise, **toujours irritée pour nous éloigner de Dieu vers ce qui est terrestre et sensuel.** La dérive de la pression de la tentation.

Le jeune homme issu d'un foyer pieux ne dit pas distinctement et délibérément : « *Je renonce au Dieu de mon père !* » Mais il se retrouve dans un groupe d'associés d'affaires qui n'ont aucun souci de la religion ; et, après une brève lutte, il relâche ses efforts et commence à dériver, jusqu'à ce que le littoral du ciel s'éloigne si loin dans la distance brumeuse, qu'il doute d'avoir jamais vraiment pu le voir.

L'homme d'affaires qui suit maintenant sans vergogne les maximes les plus basses de son commerce, était autrefois droit et noble d'esprit. Il aurait rougi de penser qu'il était possible que de telles choses soient faites par lui. Mais il a commencé par céder sur des points très insignifiants à la forte pression de la concurrence ; et une fois qu'il s'était laissé prendre par le courant, celui-ci l'a emporté bien au-delà de son intention première.

Le chrétien de profession qui maintenant prétend à peine ouvrir la Bible ou prier, est arrivé à une position si terrible, non pas d'un seul bond, mais en cédant à la pression de l'obstination constante de la vieille nature, et a ainsi dérivé dans une région arctique, où il risque de périr, engourdi et gelé, à moins d'être secouru et lancé sur le chaud « gulf-stream » de l'amour de Dieu.

Il est si facile, et tellement plus agréable, de se laisser dériver. Simplement s'allonger, renoncer à l'effort, et se laisser aller là où les eaux vous mèneront, tandis qu'elles se brisent mélodieusement sur les flancs du bateau qui se balance. Mais, ah, combien infenable le remords, combien désastreux le résultat !

Êtes-vous en train de dériver ? Il est facile de le discerner. Ressentez-vous l'effort, la résistance quotidienne, heure après heure, contre le courant qui vous entoure et qui travaille en vous ? Les réalités de Dieu et du ciel deviennent-elles plus nettes à vos yeux ? Les eaux écument-elles avec colère à votre proue, tandis que vous vous frayez un passage à travers elles ?

Si tel est le cas, réjouissez-vous ! Mais souvenez-vous que seule la force divine peut suffire à soutenir ce combat et à maintenir l'étrave tournée contre le courant. Sinon, vous êtes en train de dériver. Saluez le Fils de Dieu tout-puissant ! **Invoquez-le pour qu'il monte à bord, vous soutienne et vous conduise jusqu'au port.**

Une question sans réponse.

« *Comment échapperons-nous, si nous négligeons ?* » Le marin qui refuse le canot de sauvetage, et le port, n'échappe pas. Le suicidaire qui arrache les bandages de ses blessures n'échappe pas. Le médecin qui ridiculise les précautions ordinaires contre la peste n'échappe pas : « *Comment donc échapperons-nous ?* »

L'Israélite qui refusa d'asperger le sang sur les montants de sa maison a-t-il échappé ? L'homme qui ramassa du bois le jour du sabbat a-t-il échappé, bien qu'il aurait pu plaider que c'était la première offense ? Le prince qui avait pris la Moabite pour épouse a-t-il échappé, bien qu'il occupât un rang élevé ? Moïse et Aaron ont-ils échappé, bien qu'ils fussent les chefs du peuple ?

Non ! Aucun d'eux n'a échappé : « *Toute transgression et désobéissance a reçu une juste rétribution* » (*Hébreux 2.2*). « *Comment donc échapperons nous ?* » est-il probable que nous échappions ? Nous avons négligé le seul Nom donné sous le ciel parmi les hommes par lequel nous pouvons être sauvés. Nous avons ajouté l'outrage à la négligence en refusant ce qu'il a tant coûté à Dieu de donner. Nous avons bafoué son Fils unique, notre Seigneur ; et notre manque de respect envers lui ne peut constituer qu'un crime grave aux yeux du Père Infini : « *Comment échapperons-nous ?* »

Non, si vous négligez, et remarquez que négliger c'est déjà rejeter, il n'existe aucune échappatoire. Vous n'échapperez ni aux tempêtes de la tristesse, ni aux assauts de la tentation, ni au juste jugement de Dieu. Vous n'échapperez pas au châtement mérité et nécessaire de vos péchés. Vous n'échapperez pas au ver qui ne meurt jamais, ni au feu qui ne s'éteint pas.

Là-bas, sans abri au cœur de la mer déchaînée, ou là-bas, brisé en éclats contre les rochers, vous ferez naufrage et sombrerez avec tout l'équipage, sans jamais être aperçus par les veilleurs célestes, ni accueillis dans le port du repos éternel des saints.

5. « QU'EST-CE QUE L'HOMME ? »

« Jésus, nous le voyons couronné de gloire et d'honneur » (Hébreux 2.9).

Dans la première grande division de ce traité, nous avons vu la supériorité incomparable du Seigneur Jésus sur les anges, les archanges et toute l'armée céleste. Mais maintenant surgit une objection qui était très vivement ressentie par ces chrétiens hébreux ; et qui, dans une certaine mesure, pèse sur nous tous ; **Pourquoi le Fils de Dieu est-il devenu homme ?** Comment les peines, les souffrances et la mort de l'Homme de Nazareth sont-elles compatibles avec les gloires sublimes du Fils de Dieu, l'égal et le compagnon de l'Éternel ?

Ces questions trouvent leur réponse dans le reste du chapitre, et peuvent être résumées en une seule phrase : celui qui était au-dessus de tous les anges est devenu inférieur aux anges pour un peu de temps ; afin qu'il puisse relever les hommes de leur abaissement et les établir à son propre niveau glorieux, dans le royaume de son Père céleste ; et afin qu'il puisse être un Souverain Sacrificateur fidèle et miséricordieux pour ceux qui sont affligés, tentés et mourants. Voici un acte digne d'un Dieu ! Voici des raisons qui sont plus que suffisantes pour répondre à l'ancienne question, pour laquelle « Anselme » a préparé une réponse si élaborée dans son livre, « Cur Deus Homo ? »

« Qu'est-ce que l'homme ? »

Ces trois mots au verset 6 constituent le point de départ approprié de l'argument. Nous avons besoin non seulement d'une vraie philosophie de Dieu, mais aussi d'une vraie philosophie de l'homme, pour penser correctement l'Évangile. L'idolâtre considère l'homme comme inférieur aux oiseaux, aux bêtes et aux reptiles, devant lesquels il se prosterne. Le matérialiste le considère comme le produit du hasard de forces naturelles qui l'ont fait évoluer ; et devant lesquelles il est donc susceptible de disparaître.

La pseudo-science de l'époque fait de lui un être du même sang que le singe et le gorille, et lui attribue une origine commune avec les bêtes. Voyez quels gigantesques systèmes d'erreur se sont développés à partir de conceptions erronées de la vraie nature et de la dignité de l'homme !

De tout cela, nous nous tournons vers ce noble idéal de la dignité essentielle de l'homme, donné dans ce sublime paragraphe qui corrige nos notions erronées ; et, tout en nous donnant une explication qui s'harmonise avec toute notre expérience et observation, nous ouvre des perspectives de pensée dignes de Dieu.

L'homme tel que Dieu l'a fait.

La description donnée ici de l'origine et de la dignité de l'homme, est tiré du Psaume 8, qui est sans doute une réminiscence des jours où David gardait les brebis de son père ; même s'il n'avait pas été composé sur ce lieu même au-dessus duquel, dans les années suivantes, les chœurs célestes se révélèrent aux bergers étonnés « *demeurant aux champs, et gardant leurs troupeaux durant les veilles de la nuit* » (Luc 2.8).

Tournez-vous vers ce Psaume et voyez combien il exprime avec justesse les élans qui jaillissent des cœurs pieux lorsque nous contemplons les cieux nocturnes. Cette tapisserie façonnée par les doigts de Dieu, ces sphères baignées de la lumière de la lune et des étoiles qu'il a ordonnées. Il est impossible, pour quiconque est porté à la méditation pieuse, d'être mis en présence de l'une des grandes manifestations de la beauté naturelle, l'immensité de l'océan, les lignes majestueuses des montagnes, la pompe changeante des cieux ; sans passer de l'œuvre au grand Artisan, et sans laisser monter une exclamation semblable à celle qui ouvre et clôt le Psaume : « *Seigneur, notre Seigneur, que ton nom est magnifique sur toute la terre !* » (v. 9).

À première vue, l'homme paraît tout à fait indigne d'être mis en parallèle avec ces spectacles vastes et merveilleux que dévoile le retrait du soleil. Sa vie n'est qu'un souffle ; une ombre glissant sur le flanc de la montagne ; l'équivalent, dans l'immense forêt de l'être, de l'existence éphémère d'un puceron sur une feuille. Et que dire de son caractère, souillé et terni par le péché, lorsqu'on le compare aux sommets dont les neiges immaculées n'ont jamais été profanées ; aux paysages sylvestres dont la paix n'a jamais été troublée ; aux sphères argentées dont les harmonies parfaites n'ont jamais été brisées par la moindre dissonance ? Quatre fois, l'Écriture pose la même question : « *Qu'est-ce que l'homme, pour que tu prennes garde à lui ?* » (Psaume 144.3 ; Job 7.17, 20 ; Psaume 8.4 ; Hébreux 2.6).

Pourtant, un fait demeure indéniable : Dieu se souvient de l'homme, et il le visite. « Se souvient ! » Il n'existe pas un seul instant, dans l'éternité de Dieu, où son souvenir de ce monde humain faiblisse, pas plus qu'une mère n'oublie l'enfant qu'elle a laissé un moment dans la pièce voisine, attentive au moindre cri, au moindre gémissement.

« *Je suis pauvre et indigent ; pourtant le Seigneur pense à moi* » (Psaume 40.17). « *Que tes pensées, ô Dieu, me sont précieuses !* » (Psaume 139.17).

« *Visite !* » Il n'est aucune chaumière trop humble, aucun cœur trop rebelle, aucune vie trop solitaire pour que Dieu ne s'y rende. Nul ne lira ces lignes dont le seuil du cœur ne soit déjà marqué par les pas de Celui qui vient souvent, se tient là, et frappe. Nous parlons comme si seules nos afflictions étaient des visitations divines.

Hélas pour nous, si c'était seulement cela ! Chaque battement d'un saint désir, chaque miséricorde douce, chaque bienfait de la Providence est une visitation de Dieu.

Il doit pourtant exister une raison grande et suffisante pour que le Créateur de l'univers porte un tel intérêt à l'homme. Il est évident que la grandeur physique n'est pas la véritable grandeur. Un petit enfant vaut davantage que la plus haute montagne, et une impératrice-mère s'attardera dans la seule chambre où son enfant est malade, tout en délaissant sans hésiter le reste de son domaine presque illimité. Et si la terre n'était autre que la pouponnière de l'univers !

Le véritable indice, toutefois, de toute réflexion sur ce mystère se trouve dans la déclaration du Psalmiste concernant le dessein originel de Dieu en créant l'homme : « *Tu l'as couronné... Tu l'as fait dominer... Tu as mis toutes choses sous ses pieds* » (Psaume 8.5-6). Cette vision élevée n'a pas été donnée pour la première fois au regard poétique du Psalmiste : elle remonte plus loin. Elle constitue un fragment de la grande charte de l'humanité, que Dieu remit à nos premiers parents dans le Paradis.

Tournez-vous vers ce noble récit archaïque, Genèse 1.26-28, qui transcende les imaginations de la science moderne autant qu'il surpasse ces légendes de la création qui rendent incroyable la littérature païenne dans laquelle elles sont incorporées.

Sa simplicité, sa sublimité et sa justesse témoignent que son origine et son autorité sont divines. Nous admettons volontiers que l'œuvre créatrice de Dieu fut symétrique et ordonnée, et qu'il déploya son dessein selon un plan cohérent et progressif. Or la science n'a rien découvert qui contredise les affirmations explicites de l'Écriture, selon lesquelles le premier homme n'était en rien inférieur à nous dans ces facultés intellectuelles et morales qui constituent l'héritage le plus noble de l'humanité.

« *Dieu créa l'homme à son image* » (Genèse 1.27). Voilà la ressemblance divine. Notre nature mentale et morale est façonnée sur le même modèle que celle de Dieu : le divin en miniature. La vérité, l'amour, la pureté, tout comme les principes des mathématiques, sont identiques en nous et en lui. S'il n'en était pas ainsi, nous ne pourrions ni le connaître ni le comprendre.

Mais puisqu'il en est ainsi, il lui a été possible de revêtir notre nature, et il nous sera possible, un jour, d'être transformés à l'image parfaite de sa beauté.

« *Et Dieu dit : Dominez* » (Genèse 1.28). Voilà la suprématie royale. L'homme fut destiné à être le vice-régent et le représentant de Dieu : un roi établi dans un palais où tout était disposé pour sa joie ; monarque et souverain de tous les ordres inférieurs de la création. Le soleil devait travailler pour lui comme un véritable Hercule ; la lune éclairer ses nuits ou conduire les eaux autour de la terre en marées purificatrices ; les éléments de la nature devenir ses serviteurs et ses messagers ; les fleurs parfumer son chemin ; les fruits réjouir son palais ; les oiseaux chanter pour lui ; les poissons le nourrir ; les bêtes peiner pour lui et le porter.

Non pas un esclave rampant, mais un roi, couronné de la gloire de la domination et de l'honneur d'une suprématie universelle. Seulement un peu inférieur aux anges, parce qu'ils ne sont pas, comme lui, chargés de chair et de sang. Voilà l'homme tel que Dieu l'avait créé pour être.

L'homme tel que le péché l'a fait.

« *Cependant, nous ne voyons pas encore maintenant que toutes choses lui soient soumises* » (Hébreux 2.8). Sa couronne est roulée dans la poussière, son honneur terni et souillé. Sa souveraineté est fortement contestée par les ordres inférieurs de la création. Si les arbres le nourrissent, c'est après des soins laborieux, et ils déçoivent souvent.

Si la terre lui fournit de la nourriture, c'est en réponse tardive à un labeur épuisant. Si les bêtes le servent, c'est parce qu'elles ont été laborieusement apprivoisées et dressées ; tandis que de vastes nombres parcourent les clairières de la forêt, le défiant. S'il attrape le poisson de la mer, ou l'oiseau de l'air, il doit attendre longtemps dans une dissimulation rusée.

Quelques traces de l'ancienne seigneurie subsistent encore, perceptibles dans la frayeur que la voix humaine ou le simple éclat de l'œil inspire aux créatures inférieures, comme on le voit dans les exploits du dompteur de lions ou du charmeur de serpents. Mais, pour l'essentiel, l'anarchie et la rébellion ont ravagé le beau royaume de l'homme. Si profond est son abaissement qu'il s'est prosterné devant les objets mêmes qu'il était destiné à gouverner, inclinant sa forme royale dans des sanctuaires consacrés aux oiseaux, aux quadrupèdes et aux reptiles.

Il est à la mode, de nos jours, d'exalter la philosophie païenne ; mais comment la mettre un seul instant en parallèle avec la religion de la Bible, lorsque ses pyramides renferment des momies d'animaux divinisés, et que ses temples sont dédiés au taureau sacré !

Où donc se trouve la suprématie de l'homme ? Assurément pas dans le sauvage qui se recroqueville devant les bêtes de la forêt ; ni dans les peuples dits civilisés qui se laissent asservir par la luxure, la sensualité ou une indulgence grossière ; ni dans ceux qui, refusant de reconnaître l'autorité de Dieu, sont incapables d'exercer la moindre maîtrise sur eux-mêmes. « *Le péché a régné* », dit avec justesse l'Apôtre (Romains 5.21). Et tous ceux qui courbent la nuque sous son joug deviennent des esclaves, des serviteurs, des sujets tremblants, bien loin de ce que Dieu les avait faits et destinés à être.

Ne pointez pas du doigt les groupes misérables qui se pressent aux portes des débits de gin, au cœur même de la métropole du peuple réputé le plus chrétien du monde, et ne considérez pas leur condition comme une tache sur l'amour ou la puissance de Dieu. Ce n'est pas son œuvre. Ce sont les fruits du péché. Un ennemi a fait cela. Si vous voulez contempler l'homme tel que Dieu l'avait voulu, il faut revenir à l'Éden, ou avancer jusqu'à la Nouvelle Jérusalem.

Le péché souille, avilit, défigure et détruit tout ce qu'il touche. Et nous ne pouvons qu'en frémir, sachant que son virus circule en nous-mêmes, tandis que nous observons les ravages qu'il a infligés à des myriades autour de nous.

L'homme tel que Christ peut le faire.

« *Nous voyons Jésus couronné de gloire et d'honneur* » (v. 9). « *En quoi cela nous aide-t-il ?* » s'écrie un objecteur ; « *bien sûr qu'il est couronné de gloire et d'honneur, puisqu'il est le Fils de Dieu !* » Mais remarquez, la gloire et l'honneur mentionnés ici sont entièrement différents de la gloire d'Hébreux 1.3. C'était la gloire incommunicable de sa divinité. Ceci est la gloire acquise de son humanité.

Dans Jean 17, notre Seigneur lui-même distingue clairement entre ces deux gloires. Au verset 5, il évoque la gloire qui lui appartenait auprès du Père, comme son droit éternel, avant que le monde fût. Au verset 24, il parle d'une autre gloire : celle qui lui est donnée en récompense de ses souffrances, une gloire qu'il n'aurait pu recevoir s'il n'avait pris la forme d'un serviteur, s'il n'avait été fait semblable aux hommes, s'humiliant lui-même et devenant obéissant jusqu'à la mort de la croix.

Ainsi s'accomplit ce témoignage : « abaissé pour un peu de temps au-dessous des anges, à cause de la souffrance de la mort ; couronné de gloire et d'honneur, afin que, par la grâce de Dieu, il souffrît la mort pour tout homme » (Philippiens 2.7-8 ; Hébreux 2.10).

C'est la couronne dont son Père l'a investi au jour de l'allégresse de son cœur, lorsque, en tant qu'homme, il sortit victorieux de l'ultime combat contre le Prince des ténèbres. Durant toute sa vie terrestre, il réalisa l'idéal antique de l'homme. Il était l'image de Dieu ; et ceux qui le contemplaient voyaient le Père. Il régnait en Souverain dans ses commandements : les vents et les vagues se pliaient à sa parole ; les arbres se desséchaient sous son regard ; les poissons, en bancs, répondaient à sa volonté ; les troupeaux s'écartaient devant le fouet tressé de petites cordes. La maladie, la mort et les démons reconnaissaient son empire.

Mais tout cela atteignit sa pleine expression lorsqu'il allait retourner vers son Père, et qu'il déclara, dans un élan majestueux de suprématie consciente : « *Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre* ».

« *Nous le contemplons* ». Contemple-le, lecteur chrétien ! Les couronnes de l'empire sont sur son front. Les clés de la mort et du séjour des morts se balancent à sa ceinture. Les créatures vivantes mystérieuses, représentantes de la création rachetée, attestent qu'il est digne. Toutes choses dans le ciel et sur la terre, et sous la terre, et dans les mers, l'adorent ; ainsi font les armées d'anges, au-dessous desquels il s'est abaissé pour un peu de temps, à notre place.

Comme il est maintenant, nous le serons nous aussi. Il se tient comme le modèle, l'exemple et le représentant des hommes rachetés, et nous sommes unis à lui par un lien que rien ne peut briser. Par lui, nous retrouverons la souveraineté que nous avons perdue, et nous recevrons nous aussi une couronne de gloire et d'honneur.

Le jour approche où nous siégerons à ses côtés, cohéritiers de son royaume et associés à sa gloire, comme nous avons partagé ses souffrances. Alors toutes choses, visibles et invisibles, trônes, autorités et puissances, seront placées sous nos pieds, tandis qu'au-dessus de nous s'étendra pour toujours le ciel limpide de l'amour de notre Père.

Ô destinée de bonheur incomparable, ô joie des cœurs sanctifiés, ô miracle de la toute-puissance divine.

6. « RENDU PARFAIT PAR LES SOUFFRANCES ».

« Il convenait, en effet, que celui pour qui et par qui sont toutes choses, et qui voulait conduire à la gloire beaucoup de fils, élevât à la perfection par les souffrances le Prince de leur salut » (Hébreux 2.10).

Il n'existe aucun livre capable de traverser l'épreuve de la tristesse et de la souffrance comme la Bible. D'autres ouvrages peuvent nous plaire lorsque tout va bien et que le cœur est léger, mais lorsque les jours deviennent sombres, nous les mettons de côté et nous revenons avidement à la Bible. La raison en est simple : ce Livre est né au milieu des épreuves. Il porte les larmes de ceux qui l'ont écrit et celles de ceux à qui il était destiné.

Prenez par exemple cette épître. Elle avait pour but de reconforter la profonde détresse de ces chrétiens d'origine juive, qui subissaient une double tempête. D'une part, ils affrontaient l'opposition et la persécution inévitables que tous les disciples du Nazaréen devaient rencontrer, non seulement de la part des païens, mais surtout de la part de leurs propres compatriotes, qui les considéraient comme des apostats.

Il y avait ensuite la douleur d'être exclus des rites splendides du Temple, avec son service quotidien, ses grandes fêtes et son magnifique cérémonial. Seuls ceux qui, depuis l'enfance, ont eu l'habitude d'adorer dans une cathédrale majestueuse ; avec son orgue puissant, son chœur aux voix pleines et son architecture mystérieuse qui captive tous les sens ; mais qui ont ensuite dû se joindre au culte d'un petit groupe réuni dans un lieu simple et discret, peuvent comprendre à quel point ces croyants regrettaient les pratiques religieuses de leurs premiers jours.

Et puis, il y avait ce Messie souffrant, couronné d'épines, mourant ! Il semblait presque impossible d'admettre qu'il était vraiment le Christ attendu par tout le peuple. Les mêmes objections qui avaient troublé la foi des deux disciples d'Emmaüs revenaient avec une force presque irrésistible :

« Les chefs des prêtres et nos dirigeants l'ont fait crucifier ; et pourtant, nous espérions que c'était lui qui devait délivrer Israël » (Luc 24.20).

Il n'y a ici aucune tentative pour minimiser les souffrances du Christ. Ce serait impossible et inutile. Il est le Roi dans le royaume de la douleur, sans égal dans sa peine, souverain dans sa détresse. Même si la terre est remplie de personnes qui souffrent, personne ne peut être comparé à notre Seigneur dans ce qu'il a enduré.

La nature humaine est limitée : nos joies comme nos peines atteignent vite leurs limites, et le pendule ne peut osciller que dans un certain espace. Mais qui pourrait mesurer la capacité de la nature du Christ ? Grâce à cette nature, il pouvait goûter une joie plus profonde que celle de tout autre homme, et une tristesse si intense qu'elle donne tout son poids à ces paroles : « *Regardez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur, que l'Éternel m'a infligée au jour de son ardente colère* » (*Lamentations 1.12*).

Si, comme le dit « Carlyle », notre tristesse est l'image inversée de notre noblesse, combien immense a dû être la tristesse du plus noble de tous les hommes ! La liturgie grecque peut bien parler, avec un pathos infini, de ses « douleurs inconnues ».

Les souffrances du Christ devraient-elles nous pousser à le rejeter ? Quelle étrange aveuglement ! Ce serait comme rejeter le ciel à cause du soleil, ou la nuit à cause de la lune majestueuse ; comme refuser une couronne à cause de son joyau, ou le foyer à cause de la mère qui s'y trouve. Les souffrances du Christ sont en réalité la plus grande gloire de l'Évangile. Lui-même en porte les marques dans le ciel, comme un général qui, le jour de son triomphe, choisit de porter sur sa poitrine sa plus haute décoration.

Et c'est bien le choix délibéré de celui « *pour qui sont toutes choses et par qui sont toutes choses* », qui avait donc tous les moyens possibles à sa disposition, que le chemin de la souffrance soit la route empruntée par son Fils en venant dans notre monde. Chaque sentier de la création est aussi familier à l'Omniscience que les chemins des collines le sont au vieux berger drapé dans son plaid. Si le Père l'avait voulu, il aurait pu conduire le Fils à la gloire par une autre voie que ce chemin dur, épineux et semé de pierres.

Mais les raisons de cette expérience étaient si fortes qu'il ne pouvait en être autrement. Rien d'autre n'aurait été approprié. Ces raisons peuvent presque se résumer en une seule phrase.

Notre Père accomplit une œuvre encore plus grande que la création elle-même : il « *conduit de nombreux fils à la gloire* » (*Hébreux 2.10*). Le chemin peut être rude et pénible, mais il mène à la gloire. C'est ce chemin que notre Père nous fait suivre, car puisque nous croyons au Fils, nous avons le droit d'être appelés fils (Jean 1.12). Et nous sommes très nombreux : beaucoup de fils, même s'il n'y a qu'un seul Fils unique. Nous ne marchons pas seuls sur ce sentier étroit ; nous faisons partie d'une multitude que personne ne peut compter.

La gloire dont nous avons parlé, celle dans laquelle Jésus est entré, n'est pas réservée à lui seul : elle est aussi destinée à nous. « Beaucoup de fils » doivent devenir ses cohéritiers, régner avec lui sur son trône, partager ses richesses insondables et son règne éternel.

Mais tous ces fils doivent passer par le chemin de la souffrance. Depuis que le premier péché a apporté la douleur à nos premiers parents, et que le premier foyer a été marqué par le sang versé, il n'y a eu qu'un seul destin pour ceux qui veulent vivre pieusement. Leur route mène à la gloire, mais chaque pas est marqué par leur sang et arrosé de leurs larmes. Elle monte jusqu'au sommet de l'Hermon, mais redescend aussitôt dans des plaines sombres, hantées par l'ennemi.

Elle conduit au mont des Oliviers, baigné de la lumière de l'ascension, mais elle passe d'abord par les clairières de Gethsémané, par le pressoir de Golgotha, puis par la solitude et les ténèbres du tombeau : « *Le chemin de la douleur, et ce chemin seul, conduit au pays où la tristesse est inconnue !* »

Quelle âme authentique n'a pas connu son propre désert de tentation, ses affrontements avec des contradicteurs acharnés, ses heures d'épuisement et de veille, ses larmes versées sur des villes remplies d'hommes rebelles, ses déceptions causées par des amis, ses persécutions venues d'ennemis, le rejet, l'agonie, la solitude, l'abandon, les reniements, les épreuves, les trahisons, la mort et les enterrements ? C'est la coupe que les plus nobles et les plus saints ont dû boire dans le calice d'or de la vie.

Prévenant nos besoins, notre Père nous a donné un Chef.

C'est une grande bénédiction pour un groupe de pèlerins d'avoir un guide au grand cœur, pour une armée d'avoir un capitaine, pour un peuple en marche d'avoir un Moïse. Les chefs courageux, sages et forts sont de véritables dons de Dieu. Il était donc naturel que Dieu place un tel Chef, efficace, royal et divin, à la tête de la longue procession de pèlerins qu'il conduit vers la gloire. Sa présence rend les peines plus légères et le chemin moins long ; les retardataires accélèrent le pas, et ceux qui s'égarèrent sont ramenés sur la bonne route par sa voix et son exemple.

Vous qui êtes héritiers de la gloire, fatigués par une marche longue et difficile, souvenez-vous que vous appartenez à une grande armée. Le Prince qui marche en tête est déjà entré depuis longtemps dans la cité, mais il revient sans cesse, comme une inspiration vivante, parcourir les rangs de ceux qui peinent encore.

Notre Chef est parfait. Cela ne concerne pas seulement ses qualités morales ou spirituelles. Dans ces domaines, il possède la stature de l'Homme parfait et a accompli, dans les moindres détails, l'idéal de Dieu pour l'humanité. Mais il aurait pu être tout cela sans être parfaitement qualifié pour conduire de nombreux fils à travers la souffrance jusqu'à la gloire. Il aurait pu avoir un caractère parfait et vouloir nous aider ; mais s'il n'avait jamais goûté la mort, comment pourrait-il apaiser nos craintes lorsque nous approchons du Jourdain ? S'il n'avait jamais été tenté, comment pourrait-il secourir ceux qui le sont ? S'il n'avait jamais pleuré, comment pourrait-il sécher nos larmes ? S'il n'avait jamais souffert, eu faim, connu la fatigue sur la colline de la difficulté ou traversé les marécages du chagrin, comment pourrait-il être un Souverain Sacrificateur miséricordieux et fidèle, compatissant envers les ignorants et ceux qui s'égarer ?

Mais grâce à Dieu, notre Chef est parfait : il est parfaitement adapté à sa mission. Son « certificat », confirmé par la voix de l'inspiration, atteste qu'il est pleinement qualifié. **Et cette perfection dans l'efficacité est le fruit de la souffrance.** Il n'existait aucun autre moyen par lequel il aurait pu être aussi parfaitement préparé à être notre Chef que par l'épreuve de la souffrance. Chaque douleur, chaque larme, chaque frisson a contribué à l'équiper pour nous secourir.

Nous pouvons en conclure que la souffrance nous est parfois permise pour nous rendre, à notre humble mesure, capables d'être des guides et des consolateurs pour nos frères qui chancellent en chemin. La prochaine fois que nous souffrirons, croyons que ce n'est ni le hasard, ni le destin, ni la négligence humaine, ni la malveillance de l'ennemi, mais peut-être Dieu qui perfectionne en nous la capacité de reconforter et d'aider les autres.

Dans votre entourage, n'y a-t-il pas des personnes vers lesquelles vous vous tournez spontanément lorsque vous traversez l'épreuve ou la tristesse ? Elles semblent toujours trouver le mot juste, donner exactement le conseil que vous espérez. Pourtant, vous ne mesurez pas le prix qu'elles ont dû payer avant de devenir capables de soigner les blessures profondes et de sécher les larmes. Si vous examiniez leur histoire, vous découvririez qu'elles ont souffert plus que beaucoup d'autres. Elles ont vu se défaire lentement le « cordon d'argent » auquel la lampe de la vie était suspendue. Elles ont vu la coupe d'or de la joie se briser à leurs pieds et son contenu se répandre.

Elles ont veillé au chevet de vies qui déclinaient, assisté à des forces qui s'éteignaient, à des « couchers de soleil de midi ». Mais tout cela a été nécessaire pour faire d'elles des nourrices, des médecins, des prêtres pour leurs semblables.

Les caisses venues de pays lointains sont parfois grossières, mais elles renferment des épices qui embaument l'air du parfum de l'Orient. De même, la souffrance est rude et difficile à porter, mais elle contient une discipline, une formation, des possibilités qui non seulement nous rendent plus nobles, mais nous préparent à aider les autres. Ne vous inquiétez donc pas, ne vous crispez pas, ne vous contentez pas d'attendre que la souffrance passe : tirez-en tout ce que vous pouvez, pour vous-même et pour le service que vous rendrez à votre génération, selon la volonté de Dieu.

La souffrance forme la sympathie ; elle adoucit l'esprit, rend le geste plus délicat, le pas plus discret. Elle apprend à reconnaître de loin les signes d'un chagrin que personne n'exprime. Elle enseigne à l'âme à compter les promesses de Dieu, qui brillent comme les constellations du cercle arctique, d'autant plus éclatantes dans la nuit hivernale. Elle donne à l'esprit une profondeur, une finesse, une richesse qu'il ne pourrait acquérir autrement. C'est par la souffrance qu'il est devenu parfait.

Les souffrances de Christ ont obtenu notre pardon.

Il a goûté la mort pour chaque être humain. Mais ses souffrances ont fait encore plus : elles lui ont permis de comprendre, par expérience, et d'apaiser avec la tendresse de quelqu'un qui a souffert, toutes les peines et toutes les douleurs ressenties par les plus faibles et les plus fatigués de la grande famille de Dieu.

Ainsi, loin de nous détourner de lui à cause de ses souffrances, celles-ci nous attirent d'autant plus près de lui. Et, au milieu de nos chants de joie, une vérité dominera : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses, et qu'il entrât dans sa gloire ? » (Luc 24.26).

« Et je vis, au milieu du trône et des quatre êtres vivants et au milieu des vieillards, un agneau qui était là comme immolé » (Apocalypse 5.6).

7. LA MORT DE LA MORT.

« Ainsi donc, puisque les enfants participent au sang et à la chair, il y a également participé lui-même, afin que, par la mort, il anéantît celui qui a la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable, et qu'il délivrât tous ceux qui, par crainte de la mort, étaient toute leur vie retenus dans la servitude » (Hébreux 2.14-15).

Nous craignons la mort pour deux raisons. La première est une peur instinctive, que l'on retrouve aussi chez les animaux : eux aussi tremblent à l'approche de la mort. Cette crainte n'a rien de mauvais. Elle est souvent innée, involontaire, et elle a touché certains des plus nobles saints de Dieu ; même si, sans doute, ils reconnaîtront un jour qu'elle n'était pas fondée, et que le moment de leur départ fut en réalité calme, doux et béni.

De plus en plus de personnes réfléchies pensent que l'instant où l'esprit quitte son corps est probablement le moment le plus indolore et le plus heureux de toute l'existence terrestre. Et si cela est vrai en général, combien plus encore pour ceux à qui se dévoilent les splendeurs du Paradis ! Un enfant qui aperçoit, à travers la porte d'un jardin, un éclat de fleurs et de fruits, ne prête presque pas attention au bois rugueux de la porte lorsqu'il la franchit en courant. De même, l'âme, saisie par la beauté du Roi et par les gloires de sa demeure, est sans doute trop absorbée pour remarquer l'instant même de la mort ; jusqu'à ce qu'elle se découvre soudain libre de monter, de s'élaner et de se réjouir dans la lumière qui se lève.

Mais il y a une autre crainte de la mort, qui est spirituelle.

Nous redoutons son mystère. Qu'est-ce que c'est ? Où mène-t-elle ? Pourquoi vient-elle maintenant ? Quelle est la nature de la vie au-delà ? Nous voyons les mouvements de l'autre côté de l'épais rideau qui se balance de-ci de-là ; mais nous ne pouvons distinguer aucune forme.

Les mourants perçoivent des visions et des sons auxquels nous tendons l'œil et l'oreille sans jamais parvenir à les saisir. Nous redoutons leur départ. Le poète païen se lamentait à l'idée de quitter la terre, la maison et la famille. Une longue habitude rend précieux même le sort le plus humble et les compagnons les plus rudes ; combien plus ceux dont le cœur est sincère et qui nous sont chers. Il est difficile de se séparer d'eux. Si seulement nous pouvions partir tous ensemble, rien ne serait douloureux.

Mais ce départ isolé, un par un, cette dérive solitaire loin du port d'attache... qui pourrait nier que c'est une expérience profondément solitaire ?

Les hommes redoutent aussi ce qui vient après la mort. « *L'aiguillon de la mort, c'est le péché* » (1 Corinthiens 15.56). Le pécheur craint de mourir parce qu'il sait qu'au-delà de la mort il devra rencontrer le Dieu contre lequel il a péché, se tenir devant son tribunal, rendre compte et recevoir la juste rétribution de ses actes. Comment pourrait-il supporter cette gloire brûlante ? Comment pourrait-il répondre d'une faute sur mille ? Comment un mortel pourrait-il être juste devant Dieu ? Comment échapper à l'enfer et trouver sa place parmi les foules joyeuses de la Cité d'Or ?

Beaucoup des craintes humaines étaient connues du Christ. Il savait qu'elles seraient ressenties par ceux qui devaient être unis à lui comme des frères. S'il était touché par une compassion ordinaire envers l'humanité en général, combien plus encore devait-il être ému à l'idée de soulager ceux avec qui il partage une si profonde proximité, comme le montrent ces versets magnifiques. Lui et eux ne font qu'un (v. 11). Il les appelle ses frères par la voix du psalmiste et du prophète (v. 12). Il se tient au milieu de l'Église assemblée et chante la louange de son Père avec eux (v. 12).

Il s'associe même à eux dans leur confiance humble et enfantine (v. 13). Il ose affronter le regard de tous les mondes en avançant, les tenant par la main (v. 13). Quelle identification merveilleuse ! Quelle association bouleversante ! Bien plus étonnante encore que si un séraphin choisissait l'amitié d'un ver. Et ce qui rend cette relation si précieuse, c'est que Jésus fera tout ce qui est en son pouvoir pour alléger cette crainte de la mort, qui nous touche tous, plus ou moins.

Mais pour le faire, il doit mourir. Il ne pouvait être la mort de la mort sans avoir personnellement goûté la mort.

Il devait accomplir la loi de la mort en mourant lui-même, avant de pouvoir abolir la mort. Notre « David » devait descendre dans la vallée d'Éla, affronter notre ennemi géant, lui arracher son pouvoir et le vaincre avec sa propre épée. Comme dans l'ancienne fable où « Prométhée » ne pouvait tuer le Minotaure sans accompagner le tribut annuel de victimes, Jésus devait, lui aussi, descendre avec les multitudes de notre race dans les sombres régions du tombeau, afin que la mort fasse tout son possible en vain, que la tombe perde sa victoire, et que le sombre géôlier soit montré impuissant à retenir la Résurrection et la Vie.

Si Christ n'était pas mort, on aurait pu dire qu'au moins en un lieu, la mort, le péché, le chaos et les ténèbres restaient souverains : « *Il fallait donc qu'il souffre, et qu'il ressuscite des morts le troisième jour* » (Luc 24.46).

Et, comme un autre Samson portant les portes de sa prison, il en sortit, prouvant pour toujours que la lumière est plus forte que les ténèbres, le salut plus fort que le péché, et la vie plus forte que la mort. Écoutez son cri triomphant, lorsque, trois fois, le Maître ressuscité et monté au ciel proclame : *« J'étais mort ; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles. Je tiens les clefs de la mort et du séjour des morts »* (Apocalypse 1.18). La mort et l'enfer avaient choisi leur propre champ de bataille, le plus favorable pour eux ; et là, au moment même de sa faiblesse, notre Roi les a vaincus, et porte désormais pour toujours le trophée de sa victoire. Alléluia ! Mais il ne pouvait mourir qu'en devenant homme.

Il n'existe peut-être aucune autre race dans l'univers capable de mourir, sauf la nôtre. Il se peut donc que nulle part ailleurs, dans l'immense création de Dieu, on ne trouve de tombes, ni l'ombre des ailes de l'ange de la mort, ni la marque de la peste du péché : *« ... le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort s'est étendue sur tous les hommes... »* (Romains 5.12).

Pour mourir, Christ devait donc revêtir notre nature humaine. Les autres meurent parce qu'ils sont nés ; Christ est né afin de pouvoir mourir. C'est comme s'il disait : *« De toi, mère humaine, je dois naître ; je dois connaître les douleurs, les peines et les chagrins de la vie mortelle ; je dois avancer rapidement vers le but fixé à toute existence humaine ; je suis venu dans le monde pour mourir ! »*

« Ainsi donc, puisque les enfants participent au sang et à la chair, il y a également participé lui-même, afin que, par la mort, il anéantît celui qui a la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable, et qu'il délivrât tous ceux qui, par crainte de la mort, étaient toute leur vie retenus dans la servitude » (Hébreux 2.14-15).

Par sa mort, Christ a détruit celui qui détenait le pouvoir de la mort.

L'Écriture ne laisse aucun doute sur l'existence du diable. Et ceux qui connaissent leur propre vie intérieure, ainsi que les attaques soudaines du mal auxquelles nous sommes exposés, ne peuvent qu'en reconnaître la puissance redoutable. Ce passage nous montre même que ce pouvoir était encore plus grand avant la mort de Jésus : Le diable détenait le pouvoir de la mort. C'était l'une des armes principales de son arsenal infernal.

La peur de la mort était si forte qu'elle poussait les hommes à se soumettre aux exigences des prêtres des fausses religions, avec leurs impuretés sombres et leurs rites effrayants ; comme des moutons apeurés que l'on effraie par des cris et des coups pour les mener à l'abattoir. Mais depuis la mort de Jésus, le diable et sa puissance sont réduits à néant ; non pas anéantis, mais privés de leur force. Il attaque encore le chrétien, même bien armé ; il rôde, cherchant qui dévorer, et trompe les hommes pour leur perte.

Satan n'est pas sans activité, même enchaîné. Il a reçu la blessure qui détruit son pouvoir, mais elle n'a pas encore produit son effet final.

Sa puissance a été brisée à la croix et au tombeau de Jésus.

L'heure de Gethsémané fut l'heure des ténèbres. Et Satan a dû contempler la Résurrection avec désespoir : c'était le glas de sa destinée, le sceau de sa condamnation. Le prince de ce monde a été jugé et renversé de son trône (Jean 12.31 ; 16.11). La tête du serpent a été écrasée sans remède.

Ne crains donc ni le diable, enfant de Dieu, ni la mort ! Ils font beaucoup de bruit, mais ils n'ont aucun pouvoir réel. Celui qui ouvre les chemins est passé devant toi et a dégagé la route. Reste simplement tout près derrière lui. Écoute : il te donne autorité sur toute la puissance de l'ennemi, et rien ne pourra te nuire en aucune manière (Luc 10.19). Aucun voleur ne pourra t'arracher de la main de ton Berger.

Par sa mort, Christ nous délivre de la peur de mourir. Un enfant jouait souvent dans un grand et beau jardin, baigné de soleil. Mais il y avait un sentier long et sinueux où il n'allait jamais : une nourrice ignorante lui avait raconté que des ogres et des gobelins vivaient dans ces ombres profondes. Un jour, son frère aîné apprit cette peur. Après avoir joué avec lui, il l'emmena jusqu'à l'entrée sombre du bosquet.

Là, il laissa l'enfant tremblant, traversa le sentier en chantant, puis revint pour lui montrer que ses craintes n'avaient aucun fondement. Enfin, il prit sa main et ils traversèrent ensemble. Dès lors, la peur disparut, remplacée par le souvenir rassurant de la présence du frère. C'est exactement ce que Jésus a fait pour nous.

Ne craignez pas le mystère de la mort. Jésus est mort, et il nous a montré que la mort est l'entrée vers une autre vie, plus belle et plus bénie que celle-ci : une vie où les paroles humaines sont comprises, où les visages sourient encore, où les affections demeurent. Les quarante jours de sa vie ressuscitée ont éclairé bien des questions et dissipé une grande part du mystère.

Mourir, c'est aller immédiatement auprès de lui. Pas de gouffre, pas d'intervalle, pas d'attente épuisante dans un « purgatoire ». Absents du corps, présents avec le Seigneur. Un instant ici dans la condition mortelle ; l'instant d'après, au-delà des étoiles.

Ne craignez pas la solitude de la mort. Dans la vallée sombre, l'âme perçoit une autre présence : « *Tu es avec moi !* » La mort ne peut nous séparer, même un instant, de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ.

À l'heure de la mort, Jésus accomplit sa promesse : « *Je reviendrai et je vous prendrai avec moi* » (Jean 14.3). Et de l'autre côté, nous entrons dans un vaste cercle d'esprits aimants qui accueillent le nouveau venu avec des chants de fête (2 Pierre 1.11).

Ne craignez pas ce qui vient après la mort. La malédiction et la peine du péché ont été portées par lui. La mort, sentence suprême contre les pécheurs, a été subie pour nous par notre Substitut.

En lui, nous avons déjà traversé la condamnation qui nous revenait en tant que membres d'une race pécheresse. Qui pourrait encore nous condamner ? Christ est mort, bien plus : il est ressuscité.

La mort ! Comment mourraient ceux qui sont déjà morts en Christ ? Ce que d'autres appellent la mort, nous l'appelons sommeil. Nous ne la craignons pas plus que le repos du soir.

Nos corps se couchent, épuisés par la longue journée, pour se réveiller dans la vigueur du matin éternel ; et pendant ce temps, l'esprit est présenté sans défaut devant la gloire de Dieu, dans une joie parfaite.

8. L'AIDE MISÉRICORDIEUSE ET FIDÈLE DE CHRIST.

« En conséquence, il a dû être rendu semblable en toutes choses à ses frères, afin qu'il fût un souverain sacrificateur miséricordieux et fidèle dans le service de Dieu, pour faire l'expiation des péchés du peuple » (Hébreux 2.17).

Te demandes-tu pourquoi ton Seigneur a été tenté et affligé ? C'est en effet un mystère qui touche à l'éternité ; et pourtant, ce n'est pas si étonnant lorsque l'on considère les êtres qu'il a choisis de secourir, d'aider et de sauver ; et dont chacun de nous fait partie.

S'il avait voulu secourir les anges déchus pour les relever de leur état perdu, il aurait sans doute revêtu leur nature et serait descendu dans l'abîme, partageant leurs misères et ouvrant, par ses souffrances, un chemin à travers le gouffre immense qui les sépare du Paradis. Mais il n'a pas saisi les anges : il a saisi la descendance d'Abraham. Il n'avait donc pas d'autre choix que d'assumer pleinement la nature de ceux qu'il a, dans sa miséricorde infinie, appelés ses frères.

Il y a deux choses dont tu as besoin, et pas seulement toi, mais tous les hommes : la réconciliation et l'aide au moment de la tentation. Ces besoins instinctifs de l'âme sont aussi puissants et irrépessibles que le besoin du corps de dormir ou de manger. On les retrouve aussi bien au cœur de notre luxe moderne que dans les forêts primitives ou sur les rives des grands fleuves de l'Antiquité ; le Nil, l'Indus, l'Euphrate.

Pour répondre à ces besoins, les hommes ont choisi l'un des leurs pour être prêtre. Ce mot sonne durement à nos oreilles, tant il a été associé à l'immoralité et à la cruauté. Le monde n'a jamais connu de tyrans plus exigeants ou plus rapaces que certains prêtres ; qu'ils soient de Baal, de Moloch, du judaïsme ou de la papauté.

À travers les siècles, il semble que les hommes n'aient jamais pu recevoir un pouvoir spirituel sans en abuser au détriment de ceux qui cherchaient leur aide.

L'histoire de la prêtrise qui a mis à mort le Christ, parce qu'il exposait trop clairement ses hypocrisies et ses crimes, est l'histoire même de toutes les prêtrises qui ont assombri le monde par leurs fautes et abreuvé la terre du sang des plus nobles et des plus saints.

Et pourtant, l'idée du prêtre est naturelle et belle. Il est naturel que des hommes, conscients que le péché leur ferme l'accès à un Dieu saint et qu'un sacrifice est nécessaire pour obtenir la paix, disent à l'un des leurs.

« Nos mains sont tachées de sang et noircies par le travail ; nos vêtements sont souillés ; nos vies sont trop chargées pour que nous puissions accomplir ces rites qui seuls rendent le pécheur capable de se tenir devant Dieu. Fais pour nous ce que nous ne pouvons pas faire nous-mêmes. Prépare-toi par les rites sacrés, la veille et la purification, afin de pouvoir entrer dans la présence du Très-Saint. Et lorsque tu auras obtenu audience auprès de lui, parle pour nous, fais l'expiation pour nos fautes. Puis reviens vers nous, pour aider et bénir ceux qui ne peuvent atteindre ta position, mais doivent continuer à lutter du mieux qu'ils peuvent dans ce monde dur, rude et mauvais où ils sont condamnés à vivre ! »

C'est sans doute cette idée qui se trouve derrière l'immense système religieux qui, à travers les siècles, a construit des temples dans tous les pays, dressé des autels sur toutes les terres et établi un sacerdoce parmi les peuples les plus dégradés comme les plus civilisés.

Et il y a une grande beauté dans l'œuvre et le ministère d'un véritable prêtre. Il n'est pas seulement occupé à l'aspect sombre du sacrifice ; immoler des troupeaux de moutons, seule manière, en ces temps rudes, d'évaluer le prix du péché. Le vrai prêtre a d'autres tâches, peut-être plus nobles encore. Il est le berger des âmes timides qui l'entourent ; il écoute les confessions murmurées au-dessus des victimes silencieuses ; il compatit à ceux qui s'égarer ; il console ceux qui traversent le chagrin, jusqu'à ce que leurs visages assombrés par les larmes se mettent à rayonner d'une lumière paisible.

Il arrête la main orgueilleuse de l'opresseur ; comme « Ambroise » le fit en des temps sans loi ; pour protéger les pauvres du coup violent. Il ne cherche jamais son propre intérêt ; il ne choisit jamais la facilité, le plaisir ou le gain.

Il ne se repose pas tant qu'un malheureux erre encore dans la neige ou dans la solitude sauvage. Et plus encore : il devient la voix des âmes, priant pour ceux qui ne prient pas, pour ceux qui ne savent ni quoi demander ni comment le demander ; il intercède pour toute l'humanité. Combien de fois un tel homme a-t-il dû s'éloigner des foules bruyantes pour trouver un lieu solitaire, afin de déverser devant Dieu la longue liste de besoins, de peines et de tentations que les autres avaient déposée dans son cœur. Idéal magnifique... hélas, si rarement réalisé !

Tout cela, Jésus-Christ l'est, et bien davantage. Les mots manquent pour exprimer ce qu'il est en lui-même, ou ce qu'il peut devenir pour ceux qui se confient en lui. Et c'est pour cela qu'il peut apporter une aide si précieuse à tous ceux qui en ont besoin. Considérons cette aide. C'est une aide souveraine et inattendue. Les anges sont tombés. Autrefois, ils étaient les nobles habitants du ciel : ils chantaient ses hymnes, cueillaient ses fleurs d'amarante, buvaient sa paix tranquille.

Ils aimaient leur Roi et le servaient comme un rayon de soleil, avec une pureté parfaite et une obéissance inébranlable. Mais ils sont tombés du ciel à l'enfer. Et pour eux, autant que nous le sachions, il n'existe aucune aide : « Dieu ne prend pas en main les anges ».

Mais il a tourné son cœur vers nous, pauvres enfants de poussière, créatures fragiles du temps, tombées par le même péché d'orgueil. Voilà un sujet de méditation ! Nous ne pouvons percer ce mystère ni en mesurer toute la profondeur. Mais nous pouvons, avec une foi émerveillée et une joie reconnaissante, accepter la coupe débordante de grâce imméritée, inattendue, imméritée encore, et en boire les gorgées de bonheur.

C'est une aide humaine.

« *Rendu semblable à ses frères* » (*Hébreux 2.17*). Cette expression souligne à la fois la préexistence et la gloire du Christ, et montre l'immense abaissement qu'il a dû accepter pour devenir semblable aux hommes. Il a dû être fait semblable à l'homme, ce qui signifie qu'il ne l'était pas dans la constitution originelle de son être. Le mystère de l'incarnation nous dépasse.

Pourtant, l'idée n'a jamais été totalement étrangère au cœur humain. Beaucoup de mythes grecs ou hindous exprimaient déjà un désir instinctif de voir Dieu apparaître dans une chair humaine, désir qui a nourri la croyance qu'une telle chose avait pu se produire, et pourrait se produire encore. Même dans les montagnes de Galatie, la réaction spontanée aux miracles de Paul fut de dire que « les dieux sont descendus parmi les hommes ».

Mais, aussi profond que soit ce mystère, l'union du Dieu tout-puissant avec une vie humaine n'est pas plus incompréhensible que l'union, en chacun de nous, d'une âme immatérielle avec un corps matériel. Lorsque les secrets de notre propre nature seront dévoilés, il sera temps d'exiger que Dieu, en assumant notre nature, se dépouille de tout mystère. Et quel arrangement admirable que l'aide de Dieu nous parvienne par le Fils de l'Homme : qu'il verse de vraies larmes humaines, qu'il ressente une véritable compassion humaine. Juif de naissance, issu d'un peuple exclusif et intransigeant, il possède pourtant une humanité si vaste qu'elle efface tout le reste : nous ne voyons en lui qu'un Frère.

C'est une aide sacerdotale.

La pleine portée de cette expression apparaîtra plus loin. Il suffit pour l'instant de dire que tout ce que les hommes ont tenté d'accomplir à travers leurs prêtres, sans jamais y parvenir, est réalisé en lui avec une beauté incomparable. Et il n'existe aucun autre moyen de détourner les hommes des sacerdoce trompeurs que de leur présenter le sacerdoce glorieux et immaculé du Christ.

Il ne sert à rien de dénoncer seulement les prêtres qui, par mille chemins détournés, réapparaissent dans l'Angleterre protestante, ni ceux qui se tournent vers eux. Il y a dans le cœur humain un désir profond qui les pousse. On ne lutte pas contre la nature.

Mais on peut la satisfaire : donnez-lui sa vraie nourriture, comblez ses besoins par la réalité, et elle abandonnera volontiers le faux pour le vrai, le bijou de pacotille pour les pierres précieuses de Golconde, l'humain pour le divin. Les hommes veulent un prêtre ; et s'ils retournent aux cérémonies de Rome, c'est parce que nos chaires ont trop peu proclamé la prêtrise de Jésus.

C'est une aide miséricordieuse et fidèle.

Quand nous sommes dans le besoin, nous désirons une aide empreinte de miséricorde. Un malade n'aime pas être traité comme un simple mécanisme défectueux. Comme il souhaiterait retrouver la maison, soigné par les mains douces de sa mère, toujours si habiles, si tendres ! Nous avons besoin d'une aide compatissante, qui ne reproche pas, qui prend le temps d'écouter, qui tient compte volontiers des circonstances atténuantes. **Une telle miséricorde habite le cœur de Jésus.**

Et son aide est aussi fidèle. Le mot suggère quelqu'un qui accourt au premier cri de détresse. Il ne sommeille ni ne dort. Son regard ne se détourne jamais de nous. Il nous voit au milieu de la tempête. Il est assis près du métal en fusion. Il nous secourt dès l'aurore, c'est-à-dire dès que le jour se lève. Même si tu es incapable de penser clairement, incapable d'articuler une phrase, submergé d'agonie ou de remords, si tu peux seulement gémir, il répondra aussitôt : *« Il te fera grâce, quand tu crieras ; dès qu'il aura entendu, il t'exaucera »* (Ésaïe 30.19).

C'est une aide fondée sur la réconciliation pour le péché.

Le péché est l'un des faits les plus massifs de notre histoire. On ne peut pas l'ignorer. On ne peut pas comprendre l'homme sans en tenir compte. C'est pour cela que le monde entier a été couvert d'autels et de sacrifices.

La même question a retenti partout, comme un refrain désespéré : « *Comment l'homme sera-t-il juste devant Dieu ?* » (Job 25.4).

Mais Jésus a satisfait aux exigences de la conscience, et à celles de la loi brisée, lorsqu'au Calvaire, en tant que Souverain Sacrificateur, il s'est offert lui-même comme victime. Il a accompli un sacrifice pleinement suffisant, parfait et complet pour le péché du monde.

Toi qui es accablé, écrasé sous le poids de ta faute, souviens-toi : il a porté tes péchés en son propre corps sur le bois. Approche-toi du Dieu saint en rappelant ce fait, et ose, à cause de lui, te tenir sans honte et accepté dans sa présence.

C'est une aide compatissante pour les tentés.

« *Ceux qui sont tentés* » (Hébreux 2.18). Dans ce cercle, nous nous tenons tous. Chacun est tenté, parfois de manière subtile, parfois de façon brutale, parfois de manière exceptionnelle, parfois dans la banalité du quotidien. Tu as essayé, oh combien, d'être bon ; mais une rafale soudaine t'a surpris, et tu es tombé. Tenté de désespérer. Tenté de céder à la séduction. Tenté de devenir dur, brutal. Il n'existe pas de pelouse sans piège, pas de jour sans chagrin, pas de nuit sans menace, pas de rose sans épine.

N'avons-nous pas besoin d'aide ? Assurément. Et il est capable de secourir ceux qui sont tentés, parce qu'il a souffert tout ce que la tentation peut infliger ; sans jamais céder, sans jamais même en avoir l'ombre d'une pensée, mais en portant l'épreuve jusqu'à l'angoisse extrême.

Ô vous qui souffrez, vous qui êtes tentés, affligés, inconsolés, posez votre tête contre la poitrine de l'Homme-Dieu, dont les pieds ont foulé chaque centimètre de votre chemin épineux. Ses propres combats contre la puissance du mal le rendent parfaitement capable de vous affermir pour tenir debout, de vous relever si vous êtes tombés, de prononcer les paroles qui apaisent la douleur d'une blessure encore ouverte. S'il avait été impassible, s'il n'avait jamais pleuré, jamais lutté dans les ombres du Jardin, jamais crié l'abandon sur la croix, nous ne le sentirions pas aussi proche que nous le pouvons maintenant dans nos heures d'amère affliction.

Ô Sauveur incomparable, sur qui notre Père a placé notre secours, nous pourrions nous passer de la sympathie humaine, de l'aide sacerdotale, de la consolation et du soutien de bien des services saints ; mais toi, nous ne pouvons pas nous passer de toi ; de ta vie, de ta mort, de ta résurrection, de ta fraternité, et de ton intercession compatissante au trône de Dieu.

9. UN AVERTISSEMENT CONTRE L'INCRÉDULITÉ.

« Prenez garde, frères, que quelqu'un de vous n'ait un cœur mauvais et incrédule, au point de se détourner du Dieu vivant » (Hébreux 3.12).

Le contraste entre les troisième et quatrième chapitres de cette épître est saisissant. Le troisième ressemble à un jour sombre de novembre : la pluie tombe sans relâche, le paysage est détrempé, et les feuilles pourrissantes tombent en rafales pour se mêler à la boue. Le quatrième, au contraire, évoque un jour clair et paisible au cœur de l'été, lorsque la nature repose dans une douce félicité sous la chaleur généreuse du soleil. La différence entre ces deux chapitres est aussi grande que celle qui sépare les chapitres 7 et 8 de l'Épître aux Romains.

Mais chacun de ces chapitres reflète une expérience intérieure de la vie chrétienne. La plupart des croyants vivent et meurent dans l'expérience du « troisième chapitre », et c'est pour eux une perte immense. Peu franchissent le seuil du « quatrième chapitre ». Pourquoi ne pas le franchir aujourd'hui, lecteur, et laisser derrière vous ces expériences amères et insatisfaisantes qui sont devenues votre quotidien ? Quittez le désert où vous avez erré si longtemps. Votre séjour là-bas n'était ni voulu par Dieu, ni imposé arbitrairement, ni dû à une incapacité de votre tempérament : il vient de certains manquements graves dans votre vie intérieure.

L'opposé de ces expériences mornes, c'est Christ ; les richesses insondables de Christ ; devenir participant de Christ. Car Christ est la Terre Promise où coulent le lait et le miel, où l'on mange du pain sans jamais manquer, où l'on cueille raisins, grenades et olives d'une bénédiction spirituelle rare.

Expériences au désert.

Jamais une nation n'a occupé une position plus glorieuse que celle d'Israël, ce matin où le peuple se tenait victorieux sur les rives de la mer Rouge.

La puissance du tyran venait d'être brisée par une succession de miracles extraordinaires. La cavalerie égyptienne avait sombré comme du plomb dans les eaux profondes de la mort. Et tandis que le soleil se levait derrière les montagnes d'Édom, traçant une voie étincelante sur la surface polie de la mer, il révélait des rangées de cadavres rejetés sur le rivage.

Derrière eux, l'Égypte abandonnée pour toujours. Au-dessus d'eux, la nuée légère, char de Dieu, abri de sa présence. Devant eux, la Terre Promise. Plus d'un homme rêvait déjà de vignobles, d'oliveraies, d'un foyer stable, tout cela à deux ou trois mois d'une marche facile.

Mais de ces six cent mille hommes, exaltés par la victoire et l'espérance, deux seulement étaient destinés à voir le pays où coulent le lait et le miel ; et ceux-ci pas avant que quarante longues années ne se soient lentement écoulées. Et qu'advint-il de tous les autres ? Hélas ! leurs cadavres tombèrent dans le désert. Au lieu de reposer dans quelque sépulture familiale en Terre Promise, leurs corps furent relevés un par un et déposés dans l'étendue désertique ; les sables leur linceul ; la solitude leur mausolée. Il fallut quarante ans pour qu'ils meurent tous. Et pour accomplir cela, il dut y avoir un pourcentage élevé de décès. Combien mornes ces funérailles incessantes ! Combien monotones les sons perpétuels du deuil oriental gémissant à travers le camp ! Quelle qu'il n'est pas étonnant que le Psaume 90, écrit parmi de telles scènes, soit si inexprimablement triste !

L'expérience du désert symbolise, entre autres choses, l'agitation, l'errance sans but et les désirs inassouvis. Agitation : les tentes étaient sans cesse démontées pour être dressées presque au même endroit. Leur vie n'était qu'une fatigue perpétuelle, et ils n'entrèrent jamais dans le repos de Dieu. Errance sans but : ils marchaient dans un désert sans chemin, sans trouver une ville où s'établir. Désirs insatisfaits : affamés et assoiffés, leur âme défaillait.

Et combien cela reflète la vie de beaucoup d'entre nous ! La vie passe vite, mais combien elle est loin d'être idéale. Peu de chrétiens semblent avoir découvert le secret du repos intérieur. Beaucoup sont victimes du murmure et du mécontentement ; d'autres sont mordus par les serpents de la jalousie, de la passion, de la haine ou de la malveillance. L'expérience commune raconte des vœux brisés, des espoirs déçus, des errances sans direction, une monotonie d'échecs.

Toujours démonter et remonter le camp. Toujours le même horizon monotone : du sable, et parfois un palmier. Toujours la même nourriture, jusqu'à l'écœurement. La vie s'écoule dans l'irritation, la déception et la lassitude, jusqu'à ce que nous répétions avec Salomon : « *Vanité des vanités, tout est vanité* » (*Ecclésiaste 1.2*). L'un des fléaux du désert est la tempête de sable : le vent brûlant chargé de poussière fine qui s'infiltrer partout : dans les yeux, la bouche, les vêtements ; piquant la peau et rendant la vie presque insupportable.

Image parfaite de ces petites contrariétés, de ces irritations mesquines, de cet essaim incessant de piqûres minuscules qui envahissent même nos circonstances les plus confortables et nous font douter que la vie vaille la peine d'être vécue.

Il y a aussi le mirage : de loin, des clairières verdoyantes semblent attirer le voyageur épuisé, mais lorsqu'il y arrive, il découvre que ses espoirs étaient illusoires et sa soif trompée. C'est l'image des déceptions de ceux qui cherchent toujours quelque bien terrestre pour adoucir leurs épreuves, au lieu de chercher la communion et l'aide du Christ vivant. Ils avancent, croyant à chaque pas se rapprocher d'une oasis ; mais à mesure qu'ils approchent, leurs espérances se dissipent dans l'air.

« *Nous sommes devenus participants de Christ* » (Hébreux 3.14). Ces mots peuvent signifier que tous les croyants participent ensemble à la plénitude de Jésus, ou qu'ils participent avec lui à la plénitude de Dieu : « *Héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ* » (Romains 8.17). Quelle que soit l'interprétation, la pensée est d'un réconfort immense. Jésus-Christ est notre Terre Promise, et notre Josué pour nous y conduire. Il nous donne le repos. En lui se trouvent vergers, vignobles et toutes sortes de richesses spirituelles : son réconfort pour notre tristesse, son repos pour notre fatigue, sa force pour notre faiblesse, sa pureté pour notre corruption, son aide toujours présente pour notre besoin.

« *Ô Jésus béni, c'est vraiment l'étonnement du ciel que nous fassions si peu de cas de toi !* »

La cause de l'expérience du désert.

Ils ne purent entrer à cause de leur incrédulité. Voyez comment le manque de foi dresse une barrière qui nous prive de la bénédiction.

Une fortune peut vous être léguée : si vous ne croyez pas la nouvelle et ne la réclamez pas, vous n'en bénéficierez jamais. Un régiment d'anges peut passer devant votre maison, portant des bénédictions capables de vous enrichir pour toujours : si vous ne croyez pas qu'ils approchent, vous ne sortirez pas pour les accueillir. Un homme de noble caractère peut vivre près de vous : si vous ne croyez pas en sa valeur, vous ne recevrez ni inspiration ni réconfort de son influence bienfaisante. Ainsi, quoi que Christ soit, et si proche qu'il soit, il ne sera rien pour vous tant que vous n'aurez pas appris à lui faire confiance.

Trois terrains où l'incrédulité prospère.

1. Le murmure.

Comme pour Israël, l'incrédulité trouve un terrain fertile dans le mécontentement.

Première révolte : le désert de Sin (Exode 16). Quelques jours après l'Exode, il n'y avait plus de pain. Les provisions emportées d'Égypte étaient épuisées. Ils avaient leurs pétrins, mais aucune farine. Aucune organisation pour les ravitailler. Alors tout le peuple murmura contre Moïse et Aaron : « *Pourquoi ne sommes-nous pas morts en Égypte, où nous mangions à satiété ? Vous nous avez amenés ici pour nous faire mourir de faim* » (Exode 16.3).

Deuxième révolte : Rephidim (v. 17). Cette fois, il n'y avait pas d'eau. Les ruisseaux n'étaient que des lits de pierres brûlantes, et pas une feuille ne bougeait sous le soleil. De nouveau, les plaintes montèrent : « *Pourquoi nous as-tu fait monter hors d'Égypte, pour me faire mourir de soif avec mes enfants et mes troupeaux ?* » (v. 3).

Troisième révolte : près de Canaan (Nombres 14). Les collines de la Terre Promise étaient enfin visibles. Des espions furent envoyés. Ils revinrent avec des fruits magnifiques... mais aussi avec un récit terrifiant des Cananéens. Alors le peuple murmura encore : « *Plût à Dieu que nous soyons morts en Égypte !* » (v. 2). Le psaume résume : « *Ils méprisèrent le pays des délices, ils ne crurent pas à sa parole ; ils murmurèrent dans leurs tentes...* » (Psaume 106.24). Et Dieu jura qu'ils tomberaient dans le désert.

Un cœur qui murmure est déjà un cœur qui cesse de croire à la sagesse et à l'amour de Christ. Et là où le murmure s'installe, l'incrédulité prospère et bloque toute croissance spirituelle.

Ils se sont éloignés du Dieu vivant. Dieu est la Source et le Centre de la vie. De lui, comme d'une fontaine, toutes choses tirent leur existence, leur force et leur beauté. Si Israël était resté uni à lui, aucune de leurs ressources n'aurait fait défaut ; et une grâce suffisante les aurait rendus calmes, paisibles et forts au milieu des privations et des difficultés. Mais ils se sont détournés. **Ils ont cru pouvoir mieux faire par eux-mêmes.** Ils ont abandonné la Fontaine d'eau vive pour aller se creuser, dans les collines, des citernes fissurées, incapables de retenir l'eau. Ils ont oublié le Rocher qui les avait engendrés, et sont devenus comme le tamaris du désert, perdu dans des étendues arides, en contraste avec l'arbre planté près des rivières, dont les racines sont abreuvées et dont l'ombre protège des générations. Demandons-nous s'il n'y a pas eu, en nous aussi, un déclin de la vie intérieure : moins de prière, moins d'intimité avec Dieu, moins de joie dans son culte, moins de croissance dans Sa grâce.

Si c'est le cas, l'incrédulité ne tardera pas à apparaître comme un champignon qui prospère sur un sol humide et corrompu. L'incrédulité ne peut survivre dans la lumière de la communion avec Dieu.

Ils n'ont pas su tirer les leçons du passé.

Ils ne reniaient pas le passé. Ils auraient raconté avec enthousiasme l'histoire de leur délivrance. Mais ils ne faisaient pas confiance à l'amour et à la sagesse de Dieu. Ils ne s'appuyaient pas sur ses promesses répétées : celui qui les avait fait sortir les ferait aussi entrer. Ils ne voyaient pas dans le passé la garantie qu'il ne les abandonnerait jamais.

À Sin, ils auraient dû dire : « *Il nous a donné ces corps, ces besoins, ces appétits : nous pouvons compter sur lui pour nous nourrir. Notre Père céleste sait que nous avons besoin de toutes ces choses !* »

À Mara, ils auraient dû dire : « *Il nous a donné la manne ; il peut certainement éteindre notre soif !* »

À Paran, ils auraient dû dire : « *Dieu a promis de nous donner le pays. Même si les Cananéens sont forts et leurs villes hautement fortifiées, nous oserons croire en lui !* »

Au lieu de cela, ils dirent : « *Il a frappé le rocher, et l'eau a jailli... mais peut-il aussi donner du pain ? Peut-il donner de la viande à son peuple ?* »

Se souvenir pour croire.

En avançant dans la vie, nous devrions remplir nos cœurs du souvenir de la bonté de Dieu, et tirer de ses délivrances passées l'assurance qu'il ne nous abandonnera jamais. Nous a-t-il fait traverser l'Atlantique pour nous laisser tomber dans un fossé ? A-t-il été avec nous dans six épreuves pour nous abandonner dans la septième ? A-t-il sauvé, et ne pourrait-il pas garder ? Nous a-t-il rachetés de l'enfer, et ne pourrait-il pas nous conduire jusqu'au ciel ?

Son amour dans le passé nous interdit de penser... « *Il nous laissera enfin sombrer dans les difficultés ; chaque doux Ébénézer que nous passons en revue confirme son bon plaisir de nous aider jusqu'au bout !* »

Si nous voulons nous préserver de l'incrédulité, nous devons fortifier notre foi en repassant sans cesse dans notre mémoire l'histoire des interventions de Dieu.

Ainsi, comme un courant qui descend des hauteurs, le souvenir de ses bienfaits déposera en nous des réserves de force pour nos inquiétudes et nos perplexités quotidiennes. « *L'Éternel s'est souvenu de nous, il nous bénira* » (Psaume 115.12). « *Si, lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie* » (Romains 5.10).

Vous étiez heureux dans votre enfance ; vos premiers jours baignaient dans une lumière dorée. Mais des êtres chers ont disparu, comme l'ombre d'un chêne s'efface du sous-bois, et vous vous sentez sans protection, seul. Pourtant, le Dieu de votre enfance ne sera pas moins attentif envers vous aujourd'hui qu'il ne l'était alors. Vous avez quitté le rivage et vous avancez sur les eaux ; la tempête se lève, et vous souhaiteriez presque revenir en arrière. Mais celui qui était avec vous dans le havre paisible sera tout aussi proche lorsque les vents rugissent et que les vagues grondent.

Vous êtes sur le point d'abandonner les marmites de viande d'Égypte pour entrer dans la nouvelle terre de Canaan, avec sa promesse bénie ; et sur le chemin, votre cœur et votre chair défaillent devant ces scènes nouvelles et inconnues qui vous intimident. Mais celui qui vous a délivré de Pharaon peut vous protéger d'Amalek ; celui qui a ouvert la mer Rouge ouvrira aussi le Jourdain.

« *Prenez garde qu'il ne se trouve en quelqu'un de vous un cœur mauvais et incrédule, qui se détourne du Dieu vivant* ». L'incrédulité naît non de la tête, mais du cœur. Il est toujours précieux de connaître la source d'un mal, afin que le médecin puisse l'atteindre dans sa forteresse. Si l'incrédulité venait de l'intellect, il faudrait la combattre par des arguments, mais puisqu'elle provient d'un cœur dévoyé, c'est là qu'il faut la combattre.

William Law écrit : « *Ceci est une vérité éternelle : la raison suit toujours l'état du cœur ; et ce qu'est votre cœur, cela est votre raison. Si votre cœur est rempli de sentiments, de pénitence et de foi, votre raison se rangera à son côté ; mais si votre cœur est enfermé dans la mort et la sécheresse, votre raison ne se plaira qu'aux objections arides et aux spéculations stériles !* »

Gardez-vous d'un cœur mauvais.

Si le cœur était dans un état juste, la foi lui serait aussi naturelle que les fleurs au printemps, ou que le sourire sur le visage d'un enfant sain et innocent. Mais dès que le cœur se corrompt, en abritant le péché, en chérissant des choses que vous condamneriez chez les autres mais que vous tolérez en vous-même, en laissant des pensées et des désirs impies s'installer sans contrôle, alors prenez garde !

Un tel cœur ne peut plus croire en Dieu. La tête s'égaré, les yeux s'obscurcissent, et l'âme est en danger imminent de chute irrémédiable.

Prenez donc garde ; veillez et priez ; examinez-vous pour voir si vous êtes dans la foi ; mettez-vous à l'épreuve. Exposez votre cœur à la lumière pénétrante de l'Esprit de Dieu.

Cultivez un cœur honnête et bon. La plus grande part de l'incrédulité de notre époque vient du refus de l'homme de garder Dieu dans sa pensée. Il y a plus de scepticisme né d'une vie de prière négligée que des arguments des incroyants ou des discours des sécularistes.

D'abord, les hommes s'éloignent de Dieu ; ensuite, ils le renient. Ainsi, pour la plupart, l'incrédulité ne cède pas à des sermons habiles, mais à des paroles qui atteignent directement l'âme : « *Garde ton cœur plus que toute autre chose, car de lui jaillissent les sources de la vie* » (Proverbes 4.23).

Gardez-vous de l'endurcissement du cœur.

Un cœur endurci devient incrédule. Prenez donc garde à cette ossification intérieure. Les cœurs les plus durs ont été tendres autrefois, et les plus tendres peuvent s'endurcir. La craie qui renferme aujourd'hui des fossiles n'était autrefois qu'une boue molle. La main calleuse du travail était jadis douce et pleine de fossettes. Le meurtrier frissonnait autrefois, enfant, en écrasant un simple ver. Judas lui-même a dû être un jour un garçon sensible.

Mais les cœurs s'endurcissent peu à peu, comme un étang qui gèle pendant une nuit glaciale. Au début, seul un œil exercé perçoit le changement. Puis une pellicule de glace apparaît, si fine qu'une aiguille pourrait la percer. Plus tard, elle supporte un caillou ; puis, si le froid persiste, un enfant, un homme, une foule, une charrette. Ainsi nous nous endurcissons, étape après étape, sans même nous en rendre compte.

Écouter la vérité sans lui obéir. Connaître le meilleur et faire le pire. Chérir des choses impies qui se présentent sous des apparences séduisantes. Refuser d'avouer le mal et de confesser le bien. Tout cela enduret le cœur. Prenez garde à la séduction du péché. Veillez sur vous-mêmes. Exhortez-vous mutuellement chaque jour.

Gardez-vous d'un cœur inconstant.

C'est le péché que cette épître dénonce avec le plus d'insistance. Beaucoup de personnes s'enthousiasment pour une nouveauté spirituelle, mais lorsque l'épreuve survient ; comme elle survient toujours, telle la mise à l'épreuve des fondations d'une maison ; leur ardeur retombe. Nous devons tenir ferme notre assurance et la fierté de notre espérance, avec constance, jusqu'au bout. Nous ne pouvons devenir participants de Christ que si nous retenons jusqu'à la fin la confiance que nous avons au commencement.

Nous devons veiller non seulement sur notre propre cœur, mais aussi sur celui de nos frères ; nous exhorter chaque jour, veiller les uns sur les autres, chercher à raviver une piété qui s'éteint et à ranimer une espérance qui faiblit. Prenons ces choses au sérieux aujourd'hui. Le moment de Dieu, c'est maintenant. Le Saint-Esprit dit : « *Aujourd'hui !* » Chaque jour de retard est dangereux, car l'endurcissement devient une habitude.

Aujourd'hui, restituez ce que vous avez pris injustement ; réparez un tort, soutenez ce qui est juste. Aujourd'hui, renoncez à une mauvaise habitude, à un passe-temps impur, à une amitié qui vous détourne du bien.

Aujourd'hui, avancez vers une réalisation plus complète de l'idéal qui vous appelle.

Aujourd'hui, quittez le désert pour toujours, et entrez par la foi dans la Terre Promise.

10. L'ÉVANGILE DU REPOS.

« *Il reste donc un repos pour le peuple de Dieu* » (Hébreux 4.9). La grande idée qui traverse tout ce chapitre est celle du repos.

Dès le deuxième verset, ce repos est présenté comme un évangile, une bonne nouvelle. Et existe-t-il une bonne nouvelle plus urgente à annoncer en ces jours agités et épuisants, où notre époque semble courir vers sa fin, que l'Évangile du repos ? Partout, nous entendons parler d'hommes et de femmes forts, capables, utiles ; qui s'effondrent en pleine maturité sous les effets épuisants du travail intellectuel. Les tissus délicats du cerveau n'ont jamais été conçus pour supporter l'usure implacable de notre temps.

La nature humaine ne possède aucun mécanisme capable de réparer assez vite la dépense continuelle d'énergie nerveuse. Il n'est donc pas surprenant que les signes de fatigue mentale deviennent familiers à tant de travailleurs, comme des avertissements qui, s'ils ne sont pas pris au sérieux, conduisent à un effondrement terrible de l'esprit, du corps, ou des deux à la fois.

Et pourtant, ce n'est pas simplement que nous travaillons plus dur que nos ancêtres ; c'est surtout que nos vies sont envahies par une agitation, une irritation et une inquiétude bien plus grandes. La compétition est plus rude. La population est plus dense. Les esprits sont plus vifs, plus rapides. Les ressources de l'ingéniosité, de l'invention, de la créativité et de la production sont sollicitées de manière plus intense et plus constante. Et notre époque paraît si impitoyable, si centrée sur elle-même. Si quelqu'un, isolé, trébuche et tombe, il est aussitôt piétiné dans la grande course en avant, ou abandonné à son sort.

La peur de voir fondre sur nous, comme des vautours surgissant de hauteurs inconnues, ceux qui guettent notre faiblesse, remplit nos cœurs d'une angoisse que nous appelons simplement le souci. Nous pourrions mieux supporter la pression du travail si seulement nous pouvions trouver un repos à l'abri de l'inquiétude, de l'anxiété, et de l'agitation de cette mer troublée qui ne connaît pas le calme, qui gémit autour de nous, ses vagues écumeuses prêtes à engloutir. Un tel repos existe-t-il vraiment ? Ce chapitre affirme solennellement qu'un tel repos existe réellement : « *Empressons-nous donc d'entrer dans ce repos* ». Mais de quel repos s'agit-il ? Le premier verset parle de son repos ; le troisième, de mon repos ; le quatrième, du repos de Dieu.

Et ce dernier verset cite la première page de la Bible, où il est dit que Dieu se reposa de toute l'œuvre qu'il avait accomplie. Lorsque nous revenons à cette scène fondatrice ; cette révélation du passé qui, à bien des égards, répond à l'apocalypse de l'avenir que nous donne l'apôtre Jean ; nous remarquons que, tandis qu'il est précisé pour chacun des autres jours de la création qu'il y eut un soir et un matin, rien de tel n'est dit pour le jour du repos de Dieu.

Aucune mention d'une aube, aucune mention d'une fin. Nous sommes donc amenés à comprendre que ce repos échappe au temps, qu'il ne dépend pas de la durée, qu'il est sans limite et éternel. Les siècles de l'histoire humaine ne sont que des heures dans le jour de repos de l'Éternel. En réalité, nous vivons nos années au sein même du sabbat de Dieu. Et plus encore : il semble que nous soyons invités à y entrer et à y participer, comme un enfant qui vit au bord d'un vaste lac tranquille et qui peut y plonger sa coupe, boire encore et encore, sans jamais diminuer la masse des eaux ni troubler leur surface.

Que signifie donc le repos de Dieu ? Certainement pas un repos dû à la fatigue : « *Il ne se fatigue point et ne se lasse point* » (Ésaïe 40.28). Même après avoir déployé les cieux, posé les fondations de la terre, pesé montagnes et collines, et donné forme à une multitude innombrable de créatures, son inventivité restait aussi fraîche, son énergie aussi vive qu'au commencement. Ce n'est pas non plus un repos d'inactivité. « *Mon Père travaille jusqu'à présent* » (Jean 5.17), dit Jésus. « *En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être* » (Actes 17.28).

Il est vrai qu'il ne fait plus surgir, autant que nous le sachions, de nouveaux soleils, de nouveaux systèmes ou de nouvelles espèces. Mais sa puissance demeure constamment à l'œuvre : elle répare, renouvelle et soutient l'immense structure de l'univers. Aucun passereau ne tombe à terre sans qu'il le sache. Le cri du lionceau, le mugissement des bœufs dans les pâturages parviennent aussitôt à son attention : « *Toutes choses subsistent en lui* » (Colossiens 1.17).

Le repos de Dieu est donc celui d'une œuvre achevée. Il s'est ceint pour accomplir l'œuvre particulière de la création, il a appelé à l'existence tout ce qui est ; et lorsque tout fut accompli, il déclara que cela était très bon, puis il se reposa de toute son œuvre qu'il avait créée et faite. C'est le repos de la satisfaction divine, de la joie parfaite, du contentement absolu. Comme s'il disait : « *Cette création qui est mienne est exactement ce que je voulais qu'elle soit, complète et parfaite. Je suis pleinement satisfait ; il n'y a plus rien à ajouter ; tout cela est très bon !* »

Voici donc le repos auquel nous sommes invités à prendre part.

Il ne s'agit pas du lourd sommeil qui suit un travail exténuant, ni d'une inaction paresseuse. C'est un repos qui peut se vivre au cœur même d'une activité intense et d'un labeur exigeant ; un repos fait d'un équilibre juste entre ce que la vie dépense et ce qu'elle reçoit ; un repos où le cœur est satisfait ; une paix qui dépasse toute compréhension ; un repos où la volonté se dépose dans la volonté de Dieu ; un calme profond, semblable aux eaux tranquilles des profondeurs, que les tempêtes de surface ne parviennent pas à troubler, même lorsque les ouragans soulèvent des vagues puissantes. Ce repos tend les bras, depuis les siècles, vers les âmes fatiguées, leur offrant un refuge sûr au milieu des tempêtes de l'existence.

Mais peut-on être certain que ce repos n'a pas déjà été atteint, puis épuisé, par les hommes ? Ce passage répond entièrement à cette question. Le sabbat, d'abord, n'a pas accompli ce repos (v. 3). Nous ne saurions trop estimer son rôle. Sa loi est inscrite non seulement dans l'Écriture, mais dans la nature humaine elle-même. Les révolutionnaires français, malgré leur impiété, ont découvert qu'ils ne pouvaient remplacer la semaine par la décade, ni le rythme d'un jour sur sept par celui d'un jour sur dix. Comme un ange serviteur, le sabbat apaise la monotonie du travail, ralentit la lourde mécanique de la vie, et répand son charme de repos. Mais il demeure trop fragile, trop passager pour réaliser pleinement le repos de Dieu. Il peut en être le signe, mais non l'accomplissement. En réalité, il fut brisé par la rébellion humaine presque aussitôt après que Dieu l'eut sanctifié et mis à part.

Canaan non plus n'a pas réalisé ce repos (v. 8).

La terre promise fut certes un immense soulagement après les marches et les privations du désert. Mais ce repos fut sans cesse interrompu, puis finalement brisé lors de la captivité, comme les reflets paisibles des montagnes sur un lac sont brisés par une averse de grêle. De plus, dans le livre des Psaumes ; écrit quatre siècles après que Josué eut fait traverser le Jourdain au peuple ; l'Esprit Saint, par la voix de David, annonce encore un repos à venir (Psaume 95.7).

Ainsi donc, si ni le sabbat ni Canaan n'ont accompli le repos de Dieu, c'est qu'il demeure encore intact, non épuisé, attendant pour nous et pour tout le peuple de Dieu. « *Il reste donc* », toujours disponible, jamais consommé, « *un repos sabbatique pour le peuple de Dieu* ».

Il existe encore une autre raison de croire que le repos de Dieu demeure inépuisable. Jésus, notre Précurseur et notre Représentant, y est entré pour nous. Le verset 10 l'affirme : « *Celui qui est entré dans son repos* » ; et qui cela pourrait-il désigner, sinon notre grand Josué, Jésus le Seigneur ? Lui aussi a cessé son œuvre, son œuvre de rédemption, tout comme Dieu a cessé la sienne après la création. Après l'acte créateur vint le sabbat, lorsque Dieu mit un terme à son œuvre et la déclara très bonne ; de même, après l'acte rédempteur, vint le sabbat du Rédempteur.

Il se reposa le septième jour dans le tombeau de Joseph, non parce qu'il était épuisé ou inactif, mais parce que la rédemption était accomplie, et qu'il n'y avait plus rien à ajouter. Puis il s'est assis à la droite de la Majesté dans les lieux très hauts ; et cette position glorieuse n'est ni un signe de fatigue ni d'oisiveté. Il vit toujours pour intercéder. Il œuvre avec ses serviteurs, confirmant leur témoignage par des signes. Il marche au milieu des sept chandeliers d'or. Et pourtant, il se repose comme un homme qui, quittant un instant sa vie ordinaire pour accomplir un grand acte de libération, revient ensuite à son activité habituelle, le cœur rempli de joie et de satisfaction parce que l'œuvre essentielle est faite.

Ce repos n'appartient pas au Christ seul. Il est aussi pour nous, qui sommes unis à lui pour toujours dans sa vie glorieuse. Dans la pensée et le dessein de Dieu, nous avons été ressuscités avec lui ; nous avons été placés avec lui dans les lieux célestes. Ainsi, en Jésus, nous sommes déjà introduits dans le repos de Dieu, et il ne nous reste qu'à nous l'approprier par une foi vivante.

Voici comment nous pouvons réellement entrer dans le repos de Dieu et en goûter la paix au quotidien.

D'abord, il nous faut vouloir la volonté de Dieu. Tant que la volonté de Dieu ; qu'elle nous parvienne par l'Écriture ou par les circonstances ; va dans un sens et que la nôtre s'obstine dans un autre, le repos nous échappe. Peut-on imaginer la paix dans une maison où les enfants se révoltent sans cesse contre l'autorité de leurs parents ? À plus forte raison, comment pourrions-nous être dans le repos si nous nourrissons un esprit de résistance, de contestation, d'insubordination envers la volonté de Dieu ? Sa volonté doit être faite sur la terre comme au ciel.

Nul ne peut arrêter sa main ni lui dire : « *Que fais-tu ?* » Elle s'accomplira, avec nous ou malgré nous. Si nous nous y opposons, le joug que nous refusons ne fera que blesser davantage notre nuque, et pourtant nous devons le porter. Il est donc infiniment plus sage de nous y soumettre humblement, de nous placer sous sa main puissante, et de dire avec Christ : « *Non pas ma volonté, mais la tienne* » (*Luc 22.42*).

Celui qui a appris ce secret ; dire un « oui » constant à Dieu, laisser sa vie devenir une mélodie dont le thème est « Oui, Père », suivre la volonté divine comme la fumée suit le vent d'automne ; celui-là trouve le repos pour son âme.

Ensuite, nous devons accepter l'œuvre achevée de Christ. Il a cessé son œuvre de rédemption parce qu'il n'y avait plus rien à accomplir. Nos péchés, et ceux du monde entier, ont été ôtés. La puissance de l'ennemi a été brisée. La porte du ciel est ouverte à quiconque croit. Tout est achevé, et c'est très bon. Cessons donc nos propres œuvres. Ne vivons plus comme si nous devions, par nos larmes, nos prières ou nos efforts, nous rendre acceptables à Dieu. Pourquoi vouloir ajouter un point à un vêtement déjà terminé, ou tracer un trait supplémentaire sur un acte de pardon déjà signé et scellé ? Nous n'avons aucune raison d'être anxieux quant à la suffisance d'une œuvre accomplie par Dieu lui-même. Apaisons nos craintes en nous rappelant que ce qui satisfait Christ, notre Sauveur et notre Chef, peut bien nous satisfaire. Osons nous tenir dans la présence de Dieu sans le moindre trouble, grâce au sacrifice parfait du Calvaire. Faisons taire toute inquiétude en nous souvenant du cri de la croix et du témoignage silencieux du tombeau vide.

Enfin, nous devons faire confiance aux soins de notre Père : « *Déchargez-vous sur lui de tous vos soucis, car lui-même prend soin de vous* » (1 Pierre 5.7). Les soucis nous envahissent parfois comme un torrent qui emporte tout, parfois comme un goutte-à-goutte incessant qui use la pierre. Nous craignons de tomber un jour sous la main de Saül, de manquer de pain, de finir nos jours dans un hospice, de ne pas surmonter les difficultés qui s'annoncent.

Soucis du foyer, soucis de famille, soucis du travail ; soucis liés aux enfants, aux serviteurs, à l'argent ; soucis écrasants, ou soucis minuscules mais innombrables, bourdonnant autour de l'âme comme un essaim de moucherons un jour d'été... Quel repos peut trouver une âme ainsi assiégée ?

Mais lorsque nous apprenons enfin à vivre par la foi, croyant que notre Père nous aime, qu'il ne nous oubliera jamais, qu'il s'est engagé à pourvoir à tous nos besoins. Lorsque nous prenons l'habitude sainte de tout lui dire, de tout lui remettre dès que la moindre ombre se pose sur notre cœur.

Lorsque nous recevons l'insulte, la contrariété, l'interruption, d'où qu'elles viennent, comme permises par lui, et donc comme faisant partie de sa volonté bienveillante pour nous, alors nous avons découvert le secret de l'Évangile du repos.

Nous devons suivre la direction de notre Berger : « *Nous qui avons cru, nous entrons dans le repos* » (v. 3). Le chemin est parfois obscur ; le sentier de montagne disparaît souvent sous les brumes épaisses qui couvrent les collines et les hauteurs ; nous ne distinguons presque pas le pas suivant. Mais notre Guide divin, lui, sait. Celui qui a parcouru les chemins de cette terre marche, invisible, à nos côtés.

Le bouclier de sa protection nous enveloppe entièrement, et sa voix, douce et limpide, murmure la paix. Pourquoi aurions-nous peur ? Celui qui nous touche, touche son épouse, son peuple racheté, la prunelle de ses yeux. Nous pouvons donc nous abandonner à la confiance et renoncer à la crainte.

Même si les montagnes venaient à s'éloigner, même si les collines chancelaient, sa bonté ne se retirera pas de nous, et l'alliance de sa paix ne sera jamais ébranlée.

Et au cœur de la tempête, dans l'obscurité, sous les assauts de nos ennemis, nous l'entendrons encore nous apaiser par le doux refrain de sa propre berceuse de repos :

« Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. Vous aurez des tribulations dans le monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde » (Jean 16.33).

11. LA PAROLE DE DIEU ET SON TRANCHANT.

« *La Parole de Dieu est vivante et efficace, plus tranchante qu'aucune épée à deux tranchants ; elle pénètre jusqu'à séparer âme et esprit, jointures et moelles, et elle discerne les pensées et les intentions du cœur* » (Hébreux 4.12).

Nous avons tous affaire à Dieu, « *Celui à qui nous avons affaire* » (v. 13). Il est impossible de rompre ce lien. Nous devons avoir affaire à lui, si ce n'est comme amis, alors comme rebelles ; si ce n'est sur le terrain de la grâce, alors sur celui des œuvres ; si ce n'est dans les jours fugitifs de cette vie, alors devant le grand trône blanc. Nous ne pouvons pas nous passer de Dieu. Nous ne pouvons pas vivre comme s'il n'existait pas. Nous ne pouvons pas éviter de nous tenir devant lui ; car même si nous prétendions qu'il n'y a pas de Dieu, en étouffant les instincts les plus profonds de notre être, nous respirerions toujours son air, nous mangerions toujours sa nourriture, nous habiterions toujours son monde, et nous finirions par comparaître devant son tribunal.

Et, si vous me permettez une image un peu matérielle, je suivrai la suggestion du texte et dirai que le Dieu avec qui nous avons affaire a des yeux : « *Les yeux de celui avec qui nous avons affaire !* » « *Tu es un Dieu qui voit !* », s'écria un jour une jeune esclave égyptienne, elle qui avait grandi parmi les statues colossales de dieux aux yeux de pierre, immobiles et vides, qui ne voyaient rien. Et elle avait raison : « *L'Eternel regarde du haut des cieux, Il voit tous les fils de l'homme ; du lieu de sa demeure il observe tous les habitants de la terre* » (Psaume 33.13-14).

Ces yeux ne manquent absolument personne : « *Nulle créature n'est cachée devant lui, mais tout est à nu et à découvert aux yeux de celui à qui nous devons rendre compte* » (Hébreux 4.13). La vraie bonté est souvent la plus discrète. Elle traverse le monde sans bruit, remplissant ses journées d'actes et de paroles de douce bienveillance, connus seulement du ciel, et cela lui suffit.

Elle prie derrière des portes closes ; elle pratique un renoncement vigoureux dans le secret ; elle accomplit ses œuvres de miséricorde sans attirer l'attention. Le grand monde bruyant, avec ses trompettes, ses annonces et ses journaux, ne sait presque rien d'elle. Il ne peut découvrir les recoins où les fleurs sauvages de Dieu s'épanouissent sur des hauteurs inaccessibles, visibles de lui seul. Mais le Père voit dans le secret. Les yeux du Seigneur sont sur les justes. Ses yeux parcourent toute la terre pour soutenir ceux dont le cœur lui est entièrement donné.

Voulez-vous être guidé ? Levez les yeux : son regard attend pour vous conduire. Êtes-vous dans la tristesse ? Ses yeux se voileront de larmes. Vous égarez-vous ? Ils vous feront signe de revenir, et briseront votre cœur comme ils ont brisé celui de Pierre. Vous finirez par trouver votre ciel dans la lumière qui rayonne du regard de Dieu, lorsque vous aurez appris à le rencontrer, revêtu de la justice de Jésus.

Lecteur qui n'es pas encore converti, souviens-toi qu'aucun écran ne peut se dresser devant l'œil de Dieu. Ses yeux sont comme une flamme de feu ; et nos écrans les plus solides se consomment comme la gaze la plus fine au contact de cette flamme sainte. Même les rochers et les collines ne suffisent pas à cacher quiconque de la face de celui qui siège sur le trône. « *Où irais-je loin de ta présence ?* » (*Psaume 139.7*), cette question demeure sans réponse, et ne peut en recevoir. Elle est écrite dans l'Écriture depuis trois mille ans, et parmi les myriades qui l'ont lue, personne n'a jamais pu imaginer une échappatoire. Le ciel dit : « *Pas ici !* » L'enfer dit : « *Pas ici !* » Elle n'est pas dans les anges, ni parmi les perdus, ni dans les vastes espaces silencieux de l'éternité. **Il n'existe aucune créature, nulle part, qui ne soit à découvert devant lui.**

Celui qui a donné aux vautours la capacité de discerner, depuis des hauteurs vertigineuses, le moindre morceau sur le désert aride, possède des yeux bien plus perçants encore. Et pensez à la terreur que peuvent inspirer les yeux de Dieu ! Lorsque la cavalerie d'Égypte poursuivit Israël au fond de la mer, elle se retourna soudain pour fuir.

Pourquoi ? Non à cause du tonnerre, ni de l'éclair, ni d'une voix ; mais d'un regard. « *L'Éternel regarda du milieu de la nuée, et troubla les Égyptiens* » (*Exode 14.24*).

Ah, pécheur, comme il sera terrible pour toi de demeurer sous le froncement de sourcils de Dieu ! « *Avec le pervers tu agis selon sa perversité* » (*Psaume 18.26*).

Ces yeux ne manquent rien : « *Toutes choses sont nues et ouvertes aux yeux de celui avec qui nous avons affaire* » (*Hébreux 4.13*). Il est dit qu'un jour, le Seigneur Jésus entra dans Jérusalem, puis dans le Temple ; et après avoir regardé autour de lui, observant toutes choses, il sortit. C'était son dernier regard, long et attentif. Mais remarquez combien ce regard était complet : rien ne lui échappa. Nous, nous ne voyons que des fragments, et souvent nous regardons sans vraiment voir. Mais le Seigneur ne voit pas comme l'homme voit : l'homme s'arrête à l'apparence, tandis que le Seigneur regarde au cœur.

« *Nues et ouvertes !* » : cette expression vient du langage sacrificiel. Elle évoque le geste du prêtre qui renversait la victime sur le dos, l'exposant entièrement à son regard, incapable de se relever, prête pour le couteau. Ainsi sommes-nous devant Dieu. Et pourtant, comme nous nous efforçons de cacher notre péché !

Nous n'oserions pas tenir un journal absolument sincère ; nous craignons la maladie qui délierait notre langue et ferait tout sortir ; nous redoutons même le regard aimant de ceux qui nous connaissent le mieux. Nous trompons les autres, et parfois nous nous trompons nous-mêmes ; mais jamais notre grand Souverain Sacrificateur.

Il voit tout : ce péché secret, cette inimitié enfouie, cette chambre intérieure dont nous gardons la clé, ce voleur tapi dans l'ombre, cet assassin masqué, ce passager clandestin, ce lent affaissement du cœur, cette petite fissure dans le luth, cette tache de pourriture dans un fruit qui semble parfait. Et c'est ainsi que beaucoup restent à l'écart du Canaan du repos de Dieu : il voit ce cœur mauvais d'incrédulité qui se détourne de lui, et à cause de cela il dit encore, comme autrefois : « *Ils n'entreront pas dans mon repos* » (*Psaume 95.11*).

N'est-ce pas une merveille que celui qui sait tout cela de nous nous aime encore ? Ce serait un mystère incompréhensible si ce n'était pour les paroles qui suivent avec tant de douceur : « *Puisque nous avons un grand Souverain Sacrificateur* » (*Hébreux 4.14*). Il a un cœur de sacrificateur. Son regard n'est pas celui d'une curiosité malsaine ou d'un juge impitoyable, mais celui d'un médecin qui cherche la source du mal avec compassion et tendresse.

Il est décidé à l'ôter aussi vite et aussi doucement que possible. N'arrive-t-il pas souvent qu'une connaissance plus profonde fasse naître un amour qui semblait impossible au premier abord ? Il y a des visages durs, des regards froids, qui nous repoussent d'emblée, mais si nous savions tout ce qu'ils ont enduré, les blessures, les déceptions, les coups reçus, nous commencerions à les plaindre, et la pitié est proche de l'amour.

Le Sauveur nous connaît depuis toujours : nos gestes les plus ordinaires, nos pensées secrètes, nos possibilités de chute, nos profondeurs d'égarement et de corruption. Et pourtant, il nous aime. Et il nous aimera encore.

« *Il sait tout, mais nous aime mieux qu'il ne sait !* »

Et de cet amour qui jaillit sans cesse du cœur de Jésus ; un amour que ni l'hiver de notre négligence ne parvient à glacer, ni les exigences de notre inconstance à tarir ; découle aussi la discipline sévère dont parle ce passage. Dans une vision majestueuse, le voyant de l'Apocalypse décrit la Parole de Dieu avançant sur un cheval blanc comme neige, vêtue de vêtements teints de pourpre, tandis que de nombreuses couronnes resplendissent sur son front. Deux traits frappent particulièrement dans cette apparition, ses yeux, semblables à une flamme de feu ; ce qui rejoint les paroles que nous venons de méditer ; et, sortant de sa bouche, une épée aigüe à deux tranchants, qui introduit les paroles qui nous sont maintenant adressées.

Nous ne devons jamais séparer ces deux aspects : les yeux et l'épée. Les yeux seuls ne suffiraient pas, car à quoi servirait de voir sans agir ? L'épée seule serait cruelle, car frapper sans voir ne produirait qu'une douleur inutile, ce serait une chirurgie à l'aveugle. Mais la vision qui scrute avec tendresse, suivie du coup rapide et précis de l'épée qui tranche pour délivrer, voilà l'œuvre parfaite. Oh, qui acceptera aujourd'hui ce coup salutaire, porté par une main douce ; une main qui a tant de fois guéri et béni, une main qui fut clouée à la croix ; guidée par une sagesse infaillible et animée d'une puissance toute-puissante ? Ce coup ne mène pas à la mort, mais à la vie ; non à la stérilité, mais à la fécondité ; non à l'esclavage, mais à la liberté et à la bénédiction. Cette épée, c'est la Parole de Dieu.

La Parole de Dieu est vivante. Les paroles qu'il prononce sont esprit et vie (Jean 6.63). Partout où elles tombent, même dans un sol terne et sans vie, elles commencent à produire la vie et portent des fruits à leur image. Elles entrent dans le cœur d'une femme abandonnée : aussitôt naissent la contrition pour le passé, le désir ardent de changer, et l'empressement à devenir messagère de la bonne nouvelle. Elles pénètrent dans le cœur d'un brigand mourant : immédiatement il cesse de blasphémer, reprend son compagnon, et confesse la messianité, l'innocence et la gloire prochaine du Sauveur crucifié. Elles atteignent des cœurs usés par les excès des grandes époques païennes, rassasiés d'art, de raffinement et de philosophie, mais demeurés vides ; et soudain le désert moral se couvre de moissons de sainteté et fleurit de roses célestes. Si seulement ces paroles, sorties des lèvres du Christ, sont accueillies dans la conscience, la vie commence aussitôt à frémir.

La Parole de Dieu est active, c'est-à-dire pleine d'énergie. Sous son influence, les aveugles voient, les sourds entendent, les paralysés retrouvent une force nouvelle, les morts s'agitent dans leurs tombeaux et en sortent. **Peu de choses sont aussi puissantes que Sa vie.** Placez une graine dans la fissure d'un rocher : elle le fendra de haut en bas. Que des murs, des ruines ou des pierres entravent son chemin, la jeune pousse se frayera malgré tout un passage vers la lumière, l'air et la pluie.

Ainsi, lorsque la Parole de Dieu entre dans un cœur, elle n'y demeure pas comme un meuble inerte. Elle s'affirme, lutte pour régner, pousse les hommes à abandonner le péché, à régler de vieilles querelles, à restituer des gains mal acquis, à s'efforcer d'entrer par la porte étroite. « *Déjà vous êtes purs* », dit Jésus, « *à cause de la parole que je vous ai annoncée* » (Jean 15.3). Les paroles du Christ sont comme son van, avec lequel il sépare le bon grain de la balle, que ce soit dans un cœur ou dans le monde.

Il n'est donc pas étonnant qu'un commerçant influent, dans une ville prospère, ait déclaré qu'une simple visite de deux évangélistes ; qui ne faisaient guère autre chose que répéter la Parole de Dieu ; avait eu autant d'effet qu'une reprise économique, tant elle avait poussé de personnes à régler des dettes que l'on croyait perdues.

La Parole de Dieu est tranchante.

Elle est d'abord tranchante pour percer. Le jour de la Pentecôte, lorsque Pierre mania l'épée de l'Esprit, elle transperça trois mille personnes jusqu'au cœur ; et ces hommes tombèrent comme mortellement atteints, criant : « *Hommes frères, que ferons-nous ?* » (*Actes 2.37*). Depuis ce jour, bien des hommes forts ont été jetés à terre sous l'impact de cette même épée, lorsqu'elle était maniée avec justesse. Et c'est ce genre de prédication dont nous avons besoin.

On exhorte les hommes à accepter le don de Dieu, et beaucoup semblent répondre à l'appel ; mais, avec le temps, ils s'éloignent. N'est-ce pas parce qu'ils n'ont jamais été véritablement atteints dans leur orgueil, jamais transpercés jusqu'à ce que leur propre vie s'écoule, jamais conduits dans la poussière de la mort ?

Oh, que Dieu nous donne des fils du tonnerre, capables de percer l'armure des excuses et des faux espoirs derrière lesquels les hommes se retranchent, afin que beaucoup puissent crier comme Achab, frappé entre les jointures de sa puissante cuirasse : « *Retire-moi du combat, car je suis blessé !* » (*2 Chroniques 18.33*).

Elle est ensuite tranchante pour diviser. Le prêtre, avec son couteau affûté, disséquait les articulations de l'animal et ouvrait même la moelle des os. Chaque poil était examiné, chaque membre inspecté, afin que l'offrande soit reconnue pure et digne d'être présentée à Dieu. De même, l'examen minutieux de Dieu ne s'arrête pas à l'apparence extérieure, ou à la profession de foi. Il va bien plus loin. Il pénètre dans ces régions secrètes où l'âme et l'esprit, les intentions, les motifs, les impulsions tiennent conseil et dirigent la machinerie cachée de la vie humaine.

Qui peut s'aventurer dans ces confins mystérieux où l'âme et l'esprit se touchent ? Où finit l'une, où commence l'autre ? Nous ne le savons pas. Mais la Parole de Dieu, elle, peut les séparer aussi nettement que l'on détache une lisière d'un tissu. Elle se meut aisément dans des distinctions trop fines pour l'esprit humain. Elle exerce un office semblable à celui que Jésus refusa lorsqu'il dit : « *Qui m'a établi pour être votre juge et pour faire vos partages ?* » (*Luc 12.14*).

Enfin, elle est tranchante pour critiquer et juger. Elle est « *prompte à discerner les pensées et les intentions du cœur* » (Hébreux 4.12). Christ y veille avec ardeur, car ce qu'un homme nourrit dans son cœur, il le deviendra tôt ou tard dans sa vie. Nous devons nous attendre à ce que nos pensées les plus secrètes, nos projets, nos relations, soient examinés, sondés et évalués par la Parole de Dieu. Jamais tribunal n'a été présidé par un enquêteur plus exact. Les cadavres du passé sont déterrés ; les vieux débaras, avec leurs coffres verrouillés, sont ouverts ; les comptes des années écoulées sont vérifiés et mis à nu. Dieu est le critique de tous les secrets du cœur. À mesure que chaque pensée ou intention surgit et disparaît, il la sonde. Il pèse sans cesse nos pensées et nos objectifs, même s'ils semblent légers comme l'air. Un jour, lorsque Saül avait épargné le butin d'une ville vouée à la destruction, ainsi que son roi, celui-ci s'approcha de Samuel non pas comme un criminel, mais avec la délicatesse d'un invité honoré.

Alors Samuel déclara : « *Comme ton épée a rendu des femmes sans enfants, ainsi ta mère sera sans enfants parmi les femmes* » (1 Samuel 15.33). Et il mit Agag en pièces devant l'Éternel. Ainsi en est-il de nous : nous épargnons trop de nos péchés, au risque de perdre irrémédiablement notre place dans la vraie virilité et la justice. Combien il est préférable de laisser Christ accomplir son œuvre d'amputation et d'excision ! Si nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, demandons-lui de nous sonder. Si nous ne pouvons retrancher ce qui nous fait pécher, tournons-nous vers lui pour qu'il nous en délivre.

Ne le craignez pas ; aussitôt après ces paroles redoutables, comme le son des cloches qui succède au fracas de l'orage sur l'orgue de Fribourg, l'Écriture nous rappelle qu'« *il a été tenté en tous points comme nous* », et que « *nous n'avons pas un souverain sacrificateur incapable de compatir à nos faiblesses* » (Hébreux 4.15).

L'opprobre a brisé le cœur du Seigneur Jésus. Il connaît les cœurs brisés, il les comprend, et il peut apaiser et sauver tous ceux qui s'approchent de Dieu par lui.

12. UNE AIDE OPPORTUNE ET NÉCESSAIRE.

« *Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce, pour être secourus dans nos besoins* » (Hébreux 4.16).

Besoin ! Temps de besoin ! Chaque heure que nous vivons est une heure de besoin ; et nous sommes le plus en sécurité, le plus heureux aussi, lorsque nous ressentons profondément ce besoin. Si quelqu'un dit : « *Je suis riche, je me suis enrichi, je n'ai besoin de rien* », il est en réalité dans la plus grande pauvreté. Mais lorsque nous reconnaissons que nous sommes malheureux, misérables, pauvres, aveugles et nus, alors déjà le Voyageur divin se tient sur le seuil, frappant à la porte (Apocalypse 3.17-20). C'est lorsque la provision vient à manquer que le Roi de Cana remplit les vases jusqu'à les faire déborder.

Avez-vous été convaincu de votre besoin ? Si ce n'est pas le cas, il est probable que vous vivrez et mourrez sans jamais entrevoir la richesse des provisions que Dieu a préparées pour y répondre. **À quoi bon parler de mets somptueux à quelqu'un qui est déjà rassasié ?**

Mais lorsque l'âme, pressée par la détresse, est conduite au bord du désespoir ; lorsque, comme les lépreux d'autrefois, nous disons : « *Si nous songeons à entrer dans la ville, la famine est dans la ville, et nous y mourrons ; et si nous restons ici, nous mourrons également* » (2 Rois 7.4), alors nous sommes tout près de découvrir les trésors qui nous attendent (2 Rois 7.8). Toutes les bénédictions spirituelles dans les lieux célestes (Éphésiens 1.3), et tout ce qui concerne la vie et la piété (2 Pierre 1.3). Voilà pourquoi tant de chrétiens vivent des vies appauvries : ils n'ont jamais mesuré l'infinité de leur besoin, et ils ne se sont jamais saisis des ressources infinies qui sont pourtant à portée de main, comme des fruits lourds qui pendent aux branches d'un verger en automne.

Nos besoins sont doubles.

Nous avons besoin de miséricorde. C'est notre besoin premier. La miséricorde lorsque nous sommes au plus bas, oui, mais aussi lorsque nous sommes au meilleur de nous-mêmes ; la miséricorde lorsque le couteau de l'émondage coupe profondément, oui, mais aussi lorsque nous sommes couverts de feuilles, de fleurs ou de fruits ; la miséricorde lorsque nous sommes brisés et affligés, oui, mais aussi lorsque nous nous tenons sur le pavement de saphir, au sommet de la montagne, pour parler avec Dieu.

Le plus grand saint ne peut subsister sans la miséricorde de Dieu, pas plus que les insectes d'un midi d'été ne peuvent vivre sans le soleil.

Nous avons aussi besoin de la grâce pour nous aider. Une aide pour traverser les vallées, et pour marcher sur les hauteurs où même le chamois peine à se tenir. Une aide pour souffrir, pour rester en paix, pour attendre, pour vaincre, pour faire fleurir un petit coin de jardin dans le grand champ de Dieu. Une aide pour vivre, et une aide pour mourir.

Tout cela se trouve au trône. Venez, allons-y. Ce n'est pas le grand trône blanc du jugement, mais le trône de grâce, entouré d'un arc-en-ciel. « *Non, jamais !* », protestez-vous. « *Je suis un homme aux lèvres et au cœur impurs ; je n'ose pas paraître devant Celui devant qui les anges voilent leurs faces. Le feu de sa pureté éclatante jaillira sur moi, me flétrira, me consumera. J'ai peur, je tremble. Et même si je trouvais le courage d'y aller une fois, je ne pourrais jamais y retourner aussi souvent que j'en aurais besoin, ni demander les dons ordinaires nécessaires à la vie quotidienne !* »

« *Silence, ô mon âme !* » Tu peux t'approcher aussi souvent et aussi hardiment que tu le veux, car nous avons un grand Souverain Sacrificateur, qui a traversé les cieux, et non pas un qui soit incapable de compatir à nos faiblesses.

Un prêtre.

Au plus profond du cœur humain demeure un désir instinctif d'avoir un prêtre : quelqu'un qui soit médiateur, qui pose une main sur l'homme et l'autre sur Dieu, et qui se tienne entre les deux. L'esprit moqueur peut tourner ce besoin en dérision ; mais il ne pourrait pas plus l'éteindre qu'il n'éteindrait la faim du corps, la soif de vérité de l'intelligence, ou le besoin d'aimer du cœur. Aucune religion ne peut répondre aux aspirations les plus profondes de l'humanité si elle ne place pas au centre la présence d'un prêtre qui se tienne devant le trône de grâce, comme autrefois le prêtre se tenait devant le propitiatoire, figure visible de cette réalité sous la loi lévitique.

Une preuve frappante de ce profond désir humain d'avoir un prêtre se trouve dans le livre des Juges. Sur les hauteurs d'Éphraïm se dressait la demeure ancestrale d'une famille aisée, avec en son sein un sanctuaire privé. On y trouvait des « Téraïm », un éphod, des vêtements sacrés... mais pas de prêtre. Et rien ne pouvait compenser cette absence. Alors Mica dit à un Lévite qui passait par là : « *Reste avec moi, sois pour moi un père et un prêtre* » (Juges 17.10).

Le Lévite accepta sans difficulté, et Mica se réjouit : « *Maintenant je sais que l'Éternel me fera du bien, puisque j'ai un Lévite pour prêtre* » (v. 13).

Mais ce même besoin brûlait aussi dans le cœur d'un groupe de la tribu de Dan, en route pour s'installer dans une région éloignée. Eux aussi voulaient absolument un prêtre. Ainsi, tandis que six cents guerriers armés gardaient la porte, cinq hommes se glissèrent dans la cour, forcèrent l'entrée du petit sanctuaire, emportèrent les images et les objets sacrés, et persuadèrent le prêtre ; en lui promettant un meilleur salaire ; de les suivre. Avant même que le vol ne soit découvert, toute la troupe était déjà loin.

Toutes les familles humaines ont suivi ce même schéma. Partout où elles ont bâti des maisons, elles ont aussi dressé un lieu sacré : wigwam, pagode, parthénon, temple flanqué d'un obélisque, cathédrale gothique inspirée de la forêt, oracle pétrifié en pierre. Et partout, elles ont choisi l'un des leurs, mis à part du travail ordinaire, consacré par des rites, pour servir d'intermédiaire : marcher dans le sanctuaire, intercéder en temps de famine, de peste ou de guerre, bénir les armes, recevoir le butin, offrir des sacrifices pour le péché et assurer le pardon.

Cette aspiration profonde était pleinement satisfaite dans la vénérable religion où avaient grandi ces chrétiens d'origine juive. Les fils d'Aaron étaient les prêtres d'Israël. Ils portaient des vêtements particuliers, mangeaient une nourriture particulière, vivaient dans des villes particulières. Tout était organisé pour souligner leur séparation et leur rôle dans les affaires spirituelles de la nation.

Pendant seize siècles, ce système avait dominé, entouré d'un respect sacré, enraciné dans la vie du peuple comme le lierre autour du chêne. On comprend combien il était difficile pour ces nouveaux croyants de s'en détacher, et d'embrasser une foi sans temple visible, sans cérémonial, sans prêtre.

Mais ici, nous découvrons que Jésus-Christ est la réponse parfaite à ces aspirations instinctives, qui, à travers les siècles, cherchaient confusément leur accomplissement en lui. C'est le but de ces chapitres d'ouverture : par deux voies différentes, ils nous conduisent à la même conclusion. Deux colonnes majestueuses se dressent devant nous. La première, dans les chapitres 1 et 2, proclame : Christ supérieur aux anges ; et son inscription affirme que Jésus, représentant de l'humanité, est entré dans les gloires promises par le Psaume 8. La seconde, dans les chapitres 3 et 4, proclame : Christ supérieur à Moïse ; et son inscription affirme que Jésus, notre représentant, est entré dans le repos de Dieu. Ces deux colonnes soutiennent un même chapiteau : le sacerdoce du Christ.

Les deux premiers chapitres s'achèvent en présentant un Souverain Sacrificateur miséricordieux et fidèle, qui fait l'expiation pour les péchés du peuple (2.17-18).

Les deux suivants se concluent par les paroles que nous méditons : notre Grand Souverain Sacrificateur (4.14). Deux témoins confirment la même vérité.

Nous n'avons donc plus besoin de prêtres humains. Leur œuvre est achevée, leur fonction dépassée, leur rôle terminé. Revendiquer aujourd'hui un sacerdoce qui offrirait des sacrifices, donnerait l'absolution ou transmettrait une grâce sacramentelle, c'est s'avancer de manière sacrilège sur un terrain réservé au Fils de Dieu. Et, quels que soient le prestige ou l'intelligence de ceux qui prétendent à ces fonctions, ils doivent être résistés comme Azaria résista au roi Ozias : « *Il ne t'appartient pas d'offrir l'encens à l'Éternel* » (2 Chroniques 26.18), mais à Jésus, notre Grand Souverain Sacrificateur. « *Sors du sanctuaire, car tu commets un péché ! Et cela ne tournera pas à ton honneur devant l'Éternel Dieu* ».

Un souverain sacrificateur.

Un Sacrificateur des sacrificateurs, capable d'offrir le sacrifice non seulement pour le peuple, mais aussi pour tous les prêtres de sa maison ; et seul responsable des rites du grand jour de l'Expiation, lorsque tout autre sacrificateur était tenu à l'écart du Temple, tandis que le souverain sacrificateur, vêtu d'un simple vêtement blanc, accomplissait l'expiation pour ses propres péchés, ceux de sa famille et ceux de tout le peuple.

Nous avons été faits sacrificateurs pour Dieu ; mais notre sacerdoce consiste à offrir l'encens de la prière et de la louange, ainsi que le don de vies entièrement abandonnées. Nous n'avons aucune part dans l'expiation du péché ; et pourtant, nous en avons un besoin urgent. Non seulement pour nos fautes en tant que simples membres de l'assemblée, mais aussi pour celles que nous commettons, consciemment ou non, dans l'exercice même de notre service sacerdotal. Nos larmes de repentance doivent être purifiées par le sang de Jésus ; nos heures les plus saintes doivent être acceptées grâce à ses mérites ; notre service le plus noble nous condamnerait encore, sans son sacrifice expiatoire.

Un grand Souverain Sacrificateur.

Tous les autres souverains sacrificateurs lui étaient inférieurs. Il les dépasse autant qu'eux-mêmes surpassaient les prêtres ordinaires de leur époque. Mais sa grandeur va bien au-delà encore. Il n'appartient pas à leur lignée : il relève d'un ordre plus ancien, plus vénérable, plus majestueux ; celui de ce personnage mystérieux à qui Abraham, le père d'Israël, donna la dîme et rendit hommage : « *Déclaré par Dieu Souverain Sacrificateur selon l'ordre de Melchisédek* » (Hébreux 5.10).

Et plus encore : sa grandeur est celle du Fils de Dieu, compagnon et égal de la Divinité. Il est aussi grand que sa nature infinie, que la volonté divine et que l'idéal même de son ministère peuvent le rendre.

Passé à travers les cieus. Entre le lieu saint, où le prêtre accomplissait chaque jour son service, et le lieu très saint, interdit à tous sauf au souverain sacrificateur une fois l'an, était suspendu un voile bleu. Ce voile n'était-il pas l'image même des cieus, œuvre des doigts de Dieu, qui se dressent entre notre regard mortel et les merveilles de sa présence ?

Une fois par an, le souverain sacrificateur traversait ce voile, portant le sang de propitiation, et l'aspergeait sur le propitiatoire. Dans cet acte solennel, il annonçait l'entrée de notre Seigneur dans la présence immédiate de Dieu, portant les marques de sa mort expiatoire, et prenant place comme notre Médiateur et Intercesseur ; celui en qui nous sommes représentés, et pour l'amour duquel nous sommes acceptés et aimés.

Touché par le sentiment de nos infirmités. Il hait le péché, mais il aime le pécheur. La mesure de sa haine pour le péché, c'est la croix ; la mesure de son amour pour le pécheur, c'est l'infini de sa nature. Et cet amour n'est pas une émotion vague ou lointaine : il est pratique, parce que toute la puissance de la tentation s'est déchaînée contre lui. Il serait trop long d'énumérer toutes les voies par lesquelles l'adversaire attaque nos âmes ; mais il n'existe pas un sens, pas une faculté, pas une capacité qui ne puisse devenir une porte ouverte à ses assauts. Par l'œil, par l'oreille, par la pensée, ses légions cherchent à entrer. Et pourtant, chose merveilleuse, notre Souverain Sacrificateur a été tenté en tous ces points, dans son corps, dans son âme, dans son esprit ; sans jamais faiblir, sans jamais vaciller, sans jamais éprouver le moindre désir de céder : « *Le prince de ce monde vient, et il n'a rien en moi* » (Jean 14.30).

Toutes ces expériences demeurent vivantes en lui ; et chaque fois que nous venons à lui, demandant miséricorde ou secours, il sait immédiatement combien nous en avons besoin, et où nous en avons besoin. Aussitôt, ses intercessions obtiennent pour nous, et ses mains nous accordent, la forme exacte de miséricorde ou de grâce qui convient à notre état. « Il est touché ». Son cœur compatissant est comme le centre nerveux d'un corps vivant : chaque frisson venu des membres les plus humbles et les plus éloignés y parvient instantanément, et en retour jaillit l'aide précise, la grâce nécessaire.

Oh, vivre en contact avec Christ ! Le toucher sans cesse, comme ces femmes autrefois touchaient le bord de son vêtement ; et recevoir des réponses rapides comme l'éclair, chargées de la vertu guérissante et salvatrice de Dieu (Marc 5.28).

13. GETHSÉMANÉ.

« C'est lui qui, dans les jours de sa chair, ayant présenté avec de grands cris et avec larmes des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et ayant été exaucé à cause de sa piété, a appris, bien qu'il fût Fils, l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » (Hébreux 5.7-8).

Huit oliviers anciens marquent encore l'emplacement de Gethsémané ; il n'est pas impossible qu'ils aient été témoins de la scène mystérieuse et bouleversante évoquée ici. Et quelle scène ! Elle aurait suffi, à elle seule, à rester unique dans toute l'histoire du monde, si elle n'avait pas été suivie de quinze heures d'un mystère encore plus profond.

Les mots les plus forts de la langue grecque sont employés pour décrire l'angoisse aiguë que le Sauveur traversa dans ce jardin. « *Il commença à être attristé* » (Matthieu 26.37), comme si, dans toutes ses expériences précédentes, il n'avait jamais connu une telle tristesse. « *La frayeur s'empara de lui* » (Luc 1.12), comme si son esprit vacillait sous le choc. « *Il fut très accablé* », son âme s'affaissait sous le poids de la douleur, comme plus tard son corps s'affaisserait sous le poids de la croix. Le terme peut même signifier qu'il était si bouleversé qu'il en était presque hors de lui. Et le Seigneur lui-même n'aurait pu trouver de mot plus fort que celui qu'il prononça : « *Mon âme est triste jusqu'à la mort* » (Matthieu 26.38).

L'évangéliste Luc nous donne la preuve la plus saisissante de cette agonie lorsqu'il rapporte que sa sueur devint comme des gouttes de sang tombant sur le sol refroidi par la nuit. Et la touche finale est donnée par ces mots : « *de grands cris et des larmes* » (Hébreux 5.7).

Les souffrances qu'il endura.

Quelles étaient-elles ? Elles n'étaient pas celles du Substitut. L'Écriture montre clairement que l'œuvre de substitution fut accomplie sur la croix. Là, la robe de notre justice fut tissée d'un seul tenant. C'est sur le bois qu'il porta nos péchés en son propre corps. C'est par son sang que nous avons été rapprochés de Dieu. C'est par la mort du Fils de Dieu que nous avons été réconciliés avec lui.

Les nombreuses références bibliques, et particulièrement celles de cette épître, au sacrifice montrent que c'est dans l'acte même de mourir que la loi fut magnifiée, honorée, et que tout obstacle fut ôté, permettant à l'amour de Dieu de poursuivre librement ses desseins de miséricorde.

Nous ne comprendrons jamais pleinement, ici-bas, comment Jésus a accompli la réconciliation pour les péchés du monde, ni comment ce qu'il a porté peut être l'équivalent de la peine due par une humanité pécheresse. Nous n'avons aucun point de comparaison, aucune mesure capable de sonder un tel mystère. Mais nous pouvons accueillir avec gratitude ce fait, répété sans cesse dans l'Écriture : il a ôté la malédiction, expié la culpabilité humaine, et accompli une œuvre plus que suffisante pour remplacer toutes les souffrances qu'une race coupable aurait dû porter. Le mystère dépasse nos mots, mais la foi le saisit ; et, sur les hauteurs où elle se tient, l'amour discerne intuitivement la signification de la mort du Christ, même si elle ne possède pas encore le langage pour l'exprimer pleinement. Peut-être qu'à travers mille actes d'abnégation, elle apprendra peu à peu les mots qui lui permettront un jour de comprendre et d'expliquer ce mystère.

Mais ce qu'il faut souligner ici, c'est que les souffrances du Jardin ne faisaient pas partie de l'acte de substitution, même si elles y étaient intimement liées. Gethsémané n'était pas l'autel, mais le chemin qui y conduisait.

Les souffrances du Seigneur à Gethsémané ne pouvaient venir de la peur des douleurs physiques qui l'attendaient. Une telle idée serait incompatible avec la force héroïque, le silence majestueux, la souveraine maîtrise de lui-même avec lesquels il affronta la souffrance jusqu'à rendre l'esprit ; une attitude qui arracha même à un soldat romain, endurci et blasé, des paroles de respect.

D'ailleurs, si la simple perspective de la flagellation et de la crucifixion avait suffi à arracher à notre Seigneur ces cris, ces larmes et cette sueur de sang, il se serait trouvé, en apparence, au-dessous du niveau atteint par une multitude de ses disciples qui, par la foi en lui, ont affronté la mort avec une paix et un courage remarquables.

Des vieillards comme Polycarpe, de très jeunes filles comme Blandine, de timides garçons comme Attale, ont envisagé d'avance, avec un calme que rien ne troublait, des supplices bien plus longs, plus atroces, plus inhumains, et les ont endurés avec une fermeté inébranlable. Même des criminels endurcis sont montés à l'échafaud sans trembler ni sangloter. Assurément, la foi la plus élevée ne devrait pas se montrer moins courageuse que l'indifférence la plus brutale devant les solennités de la mort et de l'éternité.

On a justement dit qu'il n'existe aucune passion dans l'esprit humain, si faible soit-elle, qui ne puisse dominer la peur de la mort. Il est donc impossible de penser que la crainte de la souffrance physique ou de l'humiliation ait pu ébranler ainsi l'âme de notre Sauveur.

Mais il anticipait d'autres souffrances : celles qu'il devait porter comme propitiation pour le péché. Il savait qu'il allait être placé dans la plus étroite association avec ce mal qui ravage le bonheur humain et offense la nature divine. Il savait que, s'étant identifié à notre race déchue, il devait, d'une manière profonde et mystérieuse, être fait péché, porter notre malédiction et notre honte, être rejeté par les hommes et, en apparence, abandonné par Dieu. Il connaissait, comme nous ne le connaissons jamais, l'horreur du péché, sa nature hideuse, et ce que cela signifiait d'être le point de convergence où les iniquités de l'humanité entière allaient se rencontrer ; de devenir le bouc émissaire chargé d'une culpabilité qui n'était pas la sienne ; d'emporter les péchés du monde. Pour un être aussi saint, aussi sensible, tout cela dépassait toute mesure d'effroi.

Il le savait depuis toujours. Il était l'Agneau immolé dès avant la fondation du monde. Chaque fois qu'un pécheur repentant immolait un agneau, chaque fois qu'un bouc émissaire était envoyé dans le désert, chaque fois qu'un pigeon était plongé dans l'eau rougie par le sang de son compagnon, il y voyait l'annonce de ce qui devait venir. Avant même son incarnation, il savait où, dans la forêt, poussait la jeune tige qui deviendrait l'arbre dont serait tirée sa croix. Il l'avait nourrie de sa pluie et de son soleil. Souvent, durant son ministère, il regardait au-delà des événements immédiats vers cet instant suprême qu'il appelait son « heure ». Et à mesure qu'elle approchait, son âme humaine était écrasée par la perspective de porter le poids du péché du monde. Sa nature humaine ne reculait pas devant la mort en tant que telle, mais devant la mort qu'il devait subir comme propitiation pour nos péchés ; non seulement les nôtres, mais ceux du monde entier.

Six mois avant sa mort, il avait pris la résolution de monter à Jérusalem, avec sur son visage une expression d'angoisse si profonde qu'elle remplit ses disciples de stupeur. Lorsque les Grecs vinrent le voir, lui rappelant par leurs questions qu'il devait bientôt tomber en terre et mourir, son âme fut si troublée qu'il s'écria : « *Père, sauve-moi de cette heure !* » (Jean 12.27). Et maintenant, avec de grands cris et des larmes, il suppliait son Père, demandant que, si c'était possible, la coupe s'éloigne de lui. Là, c'était son âme humaine qui parlait. Quant à son dessein divin de rédemption, il n'y avait en lui ni hésitation ni vacillement. Mais, en tant qu'homme, il demandait s'il n'existait pas une autre voie pour accomplir l'œuvre à laquelle il avait consacré son cœur.

Mais il n'y avait pas d'autre chemin. La volonté du Père, celle qu'il était descendu du ciel pour accomplir, traçait la route rude et pierreuse qui montait au Calvaire, le traversait, et descendait jusqu'au tombeau. Et aussitôt, il accepta cette voie. Avec ces mots : « Père, si tu voulais éloigner de moi cette coupe ! Toutefois, que ma volonté ne se fasse pas, mais la tienne » (Luc 22.42), il s'avança sur les pierres qui allaient meurtrir ces pieds bénis, faisant jaillir des ruisseaux de sang.

Ses grands cris et ses larmes.

Notre Seigneur se tourna vers cette ressource qui demeure accessible à tous, et qui devient particulièrement précieuse pour ceux qui souffrent et sont tentés : il pria. Son cœur était écrasé d'angoisse, et il répandit toute sa détresse dans les oreilles de son Père, avec de grands cris et des larmes. Observons les traits de cette prière, afin que nous aussi puissions traverser nos heures sombres lorsqu'elles se présentent.

C'était une prière secrète. Après avoir laissé la plupart de ses disciples à l'entrée du Jardin, il prit avec lui les trois qui avaient été témoins de la résurrection de la fille de Jairos, et de l'éclat de sa transfiguration. Eux seuls pouvaient l'accompagner jusque dans le pressoir de l'agonie. Mais même eux furent laissés à une courte distance, tandis qu'il avançait seul dans une obscurité plus profonde. On nous dit qu'ils furent accablés de sommeil ; si bien qu'aucune oreille humaine n'entendit l'intégralité de cette prière bouleversante, dont les Évangiles ne nous ont conservé que quelques fragments.

C'était une prière humble. Luc rapporte qu'il s'agenouilla ; un autre évangéliste dit qu'il tomba sur sa face. Lui qui avait été fait semblable aux hommes, reconnu pour homme par tout ce qui paraissait de lui, s'humilia et devint obéissant jusqu'à la mort, même la mort de la croix. Il est possible qu'il ait alors commencé à murmurer ce psaume qui revint si souvent sur ses lèvres durant ces dernières heures : « *Je suis un ver, et non un homme, l'opprobre des hommes et le méprisé du peuple* » (Psaume 22.6).

C'était une prière filiale. Matthieu rapporte qu'il dit : « *mon Père !* » ; et Marc précise qu'il employa le mot très affectueux que les petits enfants juifs prononçaient en balbutiant : « *Abba !* » Il parlait sans doute le grec dans la plupart des situations, mais l'araméen était la langue de son enfance, celle du foyer de Nazareth. À l'heure de l'agonie, l'âme retourne toujours vers les premières tendresses de la vie. Le Sauveur, sentant que le grec ne pouvait exprimer toute la profondeur de son cœur, recourut au langage intime de ses premières années. Non pas seulement « Père », mais « *Abba, Père !* »

C'était une prière fervente. « Il priaït plus instamment », et cela se voit dans la répétition des mêmes paroles. Sa nature était trop opprimée pour se déployer en formules variées, qui auraient supposé une certaine liberté intérieure. Un seul courant puissant d'angoisse, montant à son comble, ne pouvait produire qu'une note unique, monotone, comme celle de la tempête ou du torrent. Encore et encore revenaient les mots : coupe... passe... volonté... Père. Et la sueur de sang, pressée de son front comme le jus rouge du raisin sous le pied du vendangeur, témoignait de l'intensité de son âme.

C'était une prière de soumission. Matthieu et Marc rapportent : « *Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux* ». Luc écrit : « *Père, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe ; toutefois, que ma volonté ne se fasse pas, mais la tienne* ».

Jésus était l'égal du Père dans sa nature divine ; mais pour accomplir la rédemption, il lui fallait renoncer temporairement à l'usage de ses attributs divins et vivre une vie pleinement humaine. Comme homme, il observait avec une attention parfaite chaque signe de la volonté de son Père, depuis le jour où cette volonté le retint dans le temple, loin de ses parents. Il accomplissait toujours instantanément ce que le Père voulait.

« *Je suis descendu du ciel* », disait-il, « *non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé* » (Jean 6.38). C'était le joug qu'il portait, et en le portant, il trouvait le repos de son âme.

Quel que fût le danger ou la difficulté où cette obéissance le conduisait, il suivait toujours la nuée lumineuse de la volonté divine, certain que la manne de la force quotidienne tomberait, et que les eaux profondes de la paix jailliraient là où cette volonté ouvrait la voie. Cette voie semblait maintenant traverser le cœur d'une fournaise ardente. Il n'y avait pas d'autre chemin que celui-là ; et il choisit de le suivre. Plus encore : il s'y engagea avec une joie que les eaux glacées de la mort ne pouvaient éteindre.

En même temps, il apprit ce que signifie obéir, et il en donna un exemple d'une majesté, d'une pureté et d'une beauté sans égales dans toute l'histoire de l'univers. Comme homme, il apprit alors ce que ce mot, obéissance, veut dire. « *Il apprit l'obéissance* » (Hébreux 5.8). Et maintenant, il nous demande de lui obéir comme il a obéi à Dieu : « *à ceux qui lui obéissent* » (Actes 5.32).

Parfois, le chemin de l'obéissance chrétienne devient extrêmement ardu. Il s'élève toujours plus haut ; la pente se fait plus raide ; l'appui du pied plus incertain ; et, lorsque vient le soir, celui qui grimpait avec agilité au matin avance désormais lentement, presque à genoux. Le jour n'est jamais plus lourd que la force donnée ; mais, comme la force grandit par l'usage, les exigences qui pèsent sur elle deviennent plus grandes, et les heures plus longues.

Il arrive même un moment où, pour l'amour de Dieu, nous sommes appelés à quitter un cercle cher à notre cœur ; à risquer la perte du nom et de la réputation ; à renoncer à l'ambition la plus précieuse de notre vie ; à accepter l'opprobre, la souffrance, peut-être la mort ; à boire la coupe amère ; à entrer dans le nuage menaçant ; à gravir la montagne fumante. Alors, nous aussi apprenons ce que signifie obéir ; et il ne nous reste d'autre refuge que de grands cris et des larmes. Dans ces heures, répands ton cœur à haute voix. Mêle abondamment le nom de « Père » à tes supplications. Ne crains pas de redire les mêmes mots. Ne regarde pas vers les hommes : ils ne peuvent te comprendre. Tourne-toi vers Celui qui est plus proche de toi que ton plus intime ami.

Peu à peu, tu deviendras plus calme, plus paisible, jusqu'à te reposer dans sa volonté, comme un enfant, épuisé par une tempête de larmes, finit par s'endormir sur le sein de sa mère.

La réponse.

« Il a été exaucé à cause de sa piété » (Hébreux 5.7). Sa sainte révérence et son attachement parfait à la volonté de son Père rendaient impossible que sa prière reste sans réponse ; mais, comme il arrive souvent, la réponse vint autrement que ce que ses craintes auraient imaginé. La coupe ne fut pas retirée, mais la réponse vint. Elle vint dans la mission de l'ange qui se tint à ses côtés. Elle vint dans la sérénité avec laquelle il affronta la foule brutale qui, bientôt, envahit ce jardin silencieux de ses cris et de ses pas lourds. Elle vint dans son triomphe sur la mort et sur le tombeau. Elle vint dans son perfectionnement comme Médiateur, afin de devenir, pour tous ceux qui lui obéissent, l'Auteur du salut éternel et le Souverain Sacrificateur pour toujours selon l'ordre de Melchisédek.

Les prières nées de l'amour et accordées à la crainte pieuse ne se perdent jamais. Il nous arrive de demander des choses qu'il serait ni sage ni bon pour Dieu d'accorder ; mais alors, sa bonté se manifeste davantage dans le refus que dans l'assentiment. Pourtant, la prière est entendue et exaucée. La force est insufflée dans le cœur défaillant. Le Souverain Sacrificateur fidèle et compatissant fait pour nous ce que l'ange tenta de faire pour lui, mais infiniment mieux, puisqu'il a appris l'art de consoler à l'école de la souffrance.

Et, de là, le chemin finit par déboucher sur la vie, même si nous avons laissé derrière nous, dans la tombe, notre main droite et notre pied. Nous découvrons aussi que nous avons appris l'art de devenir des canaux de salut pour ceux qui nous entourent. Depuis que Jésus y a souffert, Gethsémané est devenu un passage de la route royale qui mène à la Nouvelle Jérusalem.

Et dans ses parages, Dieu garde beaucoup de ses enfants, afin qu'ils apprennent l'obéissance par les choses qu'ils souffrent, et qu'ils apprennent l'art divin de consoler comme ils ont été eux-mêmes consolés par Dieu. Il y a peu de personnes à qui Jésus ne dise pas, à un moment de leur vie : « *Venez, veillez avec moi sur la croix !* » Il nous conduit avec lui dans les ombres profondes du pressoir, bien qu'il y ait des recoins où il doit aller seul.

Ne gaspillons pas ces heures précieuses dans le lourd sommeil de l'insensibilité. Là se trouvent des leçons qu'on n'apprend nulle part ailleurs. Mais si nous n'écoutons pas son appel à veiller avec lui, il se peut qu'il mette fin à cette occasion unique en disant : « *Dormez maintenant, et reposez-vous !* », car le temps accordé est passé, et l'heure d'une nouvelle étape a sonné.

Si nous négligeons d'utiliser pour la prière et la préparation cette heure sacrée, chargée d'opportunités, si nous dormons au lieu de veiller avec notre Seigneur, comment pourrions-nous tenir debout lorsque les torches brilleront et que les pas pressés annonceront l'arrivée du traître ? Perds les moments de préparation, et tu pourrais en porter le regret durant de longues années.

14. IMPOSSIBLE DE RENOUVELER POUR LA REPENTANCE.

« Il est impossible pour ceux qui ont été une fois éclairés, et qui ont goûté du don céleste don, et ont eu part au Saint-Esprit, et ont goûté la bonne parole de Dieu, et les puissances du siècle à venir, s'ils viennent à tomber, de les renouveler encore pour repentance ; car ils crucifient de nouveau pour eux-mêmes le Fils de Dieu et l'exposent à honte publique » (Hébreux 6.4-6).

L'auteur sacré mentionne quatre principes fondamentaux : la repentance des œuvres mortes, que l'ancienne alliance représentait par divers baptêmes et ablutions ; la foi en Dieu, symbolisée par l'imposition des mains sur la tête des victimes sacrificielles ; la résurrection des morts ; et le jugement éternel. Puis il propose de ne pas poser de nouveau ces fondements, mais de les laisser derrière nous. Il ne s'agit pourtant pas de les abandonner. Les grands principes par lesquels Dieu sauve l'âme sont les mêmes à toutes les époques, et ils restent indispensables.

Nous ne pouvons les quitter que comme un enfant quitte la table de multiplication une fois qu'il l'a apprise, même si elle demeure à la base de tout ce qu'il fera ensuite ; comme une plante quitte sa racine lorsqu'elle s'élève en arbuste, tout en tirant sa vie de cette origine cachée ; comme un constructeur quitte la fondation pour élever pierre après pierre, et s'appuie d'autant plus fortement sur elle qu'il s'en éloigne en hauteur. On nous explique aussi pourquoi ces principes ne doivent pas être reposés : ce serait inutile, sans bénéfice, et cela ne changerait rien pour ceux qui ont apostasié. C'est ainsi que nous arrivons à l'un de ces passages que les âmes sensibles ont parfois transformés en tourment intérieur, comme si l'on tirait un poison amer de fleurs pourtant douces.

Ces disciples apostats avaient été éclairés. Ils avaient vu leur péché, leur danger, la nature provisoire du judaïsme, la dignité et la gloire du Sauveur. D'autres Hébreux pouvaient encore être ignorants, le voile pesant sur leurs yeux ; mais pas eux, car ils avaient été placés en plein midi de l'Évangile et avaient été éclairés.

Il en est de même pour nous. Nous ne sommes pas comme le païen prosterné devant son fétiche, ni comme le disciple de Confucius, de Bouddha ou de Mahomet, avançant à tâtons dans le crépuscule religieux. Ni comme tant de nos contemporains dont les cœurs sont aussi sombres que le chaos primitif avant que Dieu n'y fasse briller la lumière. Nous avons été éclairés.

Nous savons que nous sommes pécheurs ; nous avons peut-être appris dès l'enfance le plan du salut ; nous sommes familiers des mystères du royaume dans lesquels les anges désirent plonger leur regard ; et pourtant nous pouvons tomber.

Ces Hébreux avaient aussi goûté au don céleste. Quel est ce don ? C'est la vie de Dieu dans l'âme, c'est Christ lui-même, cette source intérieure qui jaillit en vie éternelle, intarissable dans la sécheresse, non gelée dans le froid, jaillissant avec une fraîcheur vivante comme une source chaude qui crée un jardin au cœur du cercle arctique. Mais certains ne font que goûter sans recevoir. C'est ce qu'avaient fait ces personnes. Elles avaient seulement effleuré la douceur de Christ, aperçu fugitivement son cœur. Comme les soldats de Gédéon, elles avaient porté à leurs lèvres quelques gouttes du fleuve de Dieu, puis s'étaient hâtées de repartir. Ainsi pouvons-nous trouver un certain plaisir dans les pensées de Christ : ses souffrances nous touchent, sa beauté nous attire, son histoire nous émeut. Mais ce n'est qu'un goût, et pourtant on peut chuter.

Ils avaient aussi été rendus participants du Saint-Esprit. Il n'est pas dit qu'ils avaient été régénérés, convertis ou remplis de l'Esprit. L'expression est soigneusement choisie. L'auteur ne peut affirmer leur conversion, mais il veut montrer qu'ils avaient été placés sous l'influence bienveillante de l'Esprit. Celui-ci les avait convaincus de péché, avertis, pressés, suppliés. Ils avaient cédé jusqu'à abandonner certains péchés et adopter l'apparence extérieure du christianisme, mais pas davantage.

Ils avaient encore goûté la bonne Parole de Dieu et les puissances du siècle à venir. La première désigne évidemment les Écritures ; la seconde, l'âge nouveau inauguré par Christ, dont les forces spirituelles commençaient à vibrer dans le monde.

Ils aimaient un bon sermon ; la Bible leur semblait belle et intéressante ; ils avaient entendu les prophètes, vu les apôtres, été témoins des jours de la Pentecôte. Ils avaient tout examiné, pesé, apprécié... et pourtant ils étaient en danger de retourner en arrière. Prenons donc garde.

Qu'est-ce que signifie s'éloigner ?

C'est bien plus que tomber. Un véritable enfant de Dieu peut tomber, comme David ou Pierre sont tombés ; mais il y a une immense différence entre tomber et s'éloigner. Cette dernière expérience ne peut pas arriver à un vrai croyant, pas plus qu'un second déluge ne pourrait recouvrir la terre. Mais elle révèle immanquablement ce qui n'était qu'une contrefaçon ou une apparence trompeuse.

Apostasier, c'est revenir en arrière après avoir professé extérieurement le christianisme, non pas pour un temps, mais définitivement ; non pas à cause d'un péché soudain, mais parce que le premier élan extérieur s'est épuisé, et qu'il n'y a pas de vraie vie intérieure pour ranimer ou soutenir une dévotion qui s'éteint. C'est ressembler à ces planètes errantes qui n'ont jamais brillé par leur propre lumière, mais seulement par la lumière réfléchiée d'un soleil central ; et qui, une fois détachées de leur orbite, s'enfoncent toujours plus loin dans les ténèbres, sans chaleur, sans lumière, sans vie.

C'est retourner comme un chien à son vomissement, ou comme une truie à sa boue, parce que la réforme n'était qu'extérieure et passagère, et que la nature du chien ou de la truie n'a jamais été changée par l'œuvre gracieuse du Saint-Esprit. C'est devenir un autre Judas ; commettre le péché contre le Saint-Esprit ; perdre tout sérieux, tout désir de ce qui est meilleur, toute capacité d'émotion tendre ; devenir complètement insensible et mort, comme la pierre sur laquelle nous marchons ou comme une vieille armure rouillée suspendue au mur d'un château.

Pourquoi est-il impossible de ramener de telles personnes à la repentance ? Remarquez qu'il n'est rien dit ici de ce que Dieu peut faire. La question porte uniquement sur les limites du pouvoir humain et sur les moyens ordinaires par lesquels on cherche à toucher la volonté.

On ne nous dit pas que Dieu ne pourrait pas sauver ceux qui sont tombés, mais qu'il est impossible d'espérer qu'un homme qui a traversé toutes les expériences décrites, et qui malgré cela a apostasié, puisse encore être atteint ou ému par les arguments ou les appels qui sont les armes habituelles de l'Évangile. Si les arguments les plus puissants ont été appliqués à sa conscience sans effet ; si, après une légère réaction qui donnait l'espoir de quelque chose de meilleur, il est retombé dans l'insensibilité et la torpeur de son état précédent, il n'y a plus rien à faire. Il n'existe rien de plus puissant que le gémissement du cœur brisé du Calvaire et le tonnerre du Sinaï ; et si ces appels ont été entendus en vain, il ne reste aucun autre argument capable de toucher la conscience et de réveiller le cœur. Si ces personnes n'avaient jamais été exposées à de tels appels, il y aurait encore un espoir ; mais quel espoir peut-il rester maintenant, puisqu'elles les ont traversés sans en recevoir d'effet durable, et qu'elles sont devenues plus endurcies qu'au début ?

C'est comme un homme retiré d'un étang gelé et amené à l'infirmierie. On lui applique aussitôt des linges chauds, on frictionne ses membres, on utilise tous les moyens connus de la science pour ramener la vie. Au début, il semble que ces efforts vont réussir : il y a des frémissements, des mouvements convulsifs.

Mais bientôt tout retombe, et le chirurgien secoue gravement la tête. « *Ne pouvez-vous rien faire de plus ?* » demande-t-on. « *Rien, répond-il. J'ai utilisé toutes les méthodes possibles ; si celles-ci échouent, il est impossible de ramener la vie !* »

Ce passage ne concerne en rien ceux qui craignent qu'il parle d'eux. Le simple fait d'être inquiet, comme le cri de la vraie mère devant Salomon, prouve sans aucun doute que vous n'êtes pas de ceux qui sont tombés au-delà de toute possibilité de renouvellement. Si vous êtes encore touché par la prédication de l'Évangile, si vous désirez vous repentir, si vous tremblez à l'idée d'être rejeté, prenez courage : ces signes montrent clairement que ce passage ne vous vise pas.

Pourquoi vous rendre malade avec le remède destiné à un autre malade ? Mais si vous devenez insensible et indifférent sous la prédication de l'Évangile, alors regardez ce passage en face et voyez-y votre condamnation, à moins que vous ne vous arrêtiez rapidement dans votre course.

L'illustration naturelle (v. 7).

Voici un champ bien situé, préparé avec soin et au prix d'un travail acharné. On y a répandu la bonne semence d'une main généreuse ; la pluie l'a souvent arrosé ; le soleil l'a réchauffé ; les saisons, en passant, l'ont invité à porter du fruit. Au début, tout laissait penser qu'il allait répondre aux attentes placées en lui. Mais regardez : la verdure qui recouvre sa surface n'est qu'une récolte de ronces et d'épines. Le propriétaire, pour qui ce champ avait été cultivé, vient l'inspecter.

« *Comment ?* » dit-il. « *Avez-vous vraiment tout fait : ceci, cela, et tout le reste ?* » « *Tout !* », répond-on. Alors tombe la décision, sévère et douloureuse : « *Il est inutile d'y consacrer davantage de temps ou de soins. Laissez-le. Qu'aucun fruit n'y pousse désormais, et pour toujours !* »

Nous pouvons ressembler à ce champ. Et pourtant, tant qu'il reste en nous une étincelle de dévotion, un frémissement de désir saint, un soupir vers une vie meilleure, une aspiration à devenir pénitent et saint, il y a encore de l'espoir. Le grand Vigneron ne nous rejettera pas tant qu'il subsiste en nous le moindre signe qui puisse être racheté. Il ne brisera pas le roseau déjà plié, et il n'éteindra pas la mèche qui fume encore. Il ne faiblira pas et ne se découragera pas, jusqu'à ce qu'il ait transformé le désert en jardin, et le lieu aride en un paradis pour Dieu.

15. L'ANCRE DE L'ÂME.

*« Soyez les imitateurs de ceux qui, par la foi et la patience, héritent des promesses »
(Hébreux 6.12).*

Les promesses de Dieu ! Voilà un mot essentiel. Hériter les promesses ; Dieu fit la promesse ; il obtint la promesse ; les héritiers de la promesse. Pourtant, il se peut que la répétition de ce mot n'éveille ni intérêt ni émotion chez ceux qui le lisent. Nous y sommes tellement habitués, et surtout, nous ne vivons pas toujours dans des circonstances qui rendent les promesses divines particulièrement précieuses. Il faut parfois que la nuit de la douleur obscurcisse notre ciel pour que nous puissions discerner et apprécier les étoiles de promesse qui brillent comme des bijoux dans le firmament de l'Écriture. Ceux qui sont riches, comblés de biens et qui n'ont besoin de rien ne peuvent pas vraiment comprendre ce que signifient les promesses de Dieu.

Quand on a un revenu confortable qui assure tous les besoins, il importe peu que Dieu ait promis de pourvoir à toutes choses pour ceux qui cherchent d'abord son royaume. Quand on est entouré d'amis fidèles, comme de solides remparts successifs formant une forteresse de position et de respectabilité, on s'intéresse moins à l'assurance que Dieu sera le bouclier, la cuirasse, le rocher, le refuge contre la tempête pour ses saints.

Mais lorsque les richesses diminuent, que les amis disparaissent, que la santé décline, que les difficultés, la persécution et l'épreuve menacent, alors l'âme se tourne vers les promesses de Dieu. Elle les étudie attentivement, les médite pendant des heures, jusqu'à découvrir des trésors enfouis sous des pages qui semblaient aussi vides que les landes sous lesquelles reposent les couches de charbon. Il serait bon pour certains d'entre nous que Dieu nous dépouille de tout ce en quoi nous plaçons notre confiance, afin que nous soyons contraints, peut-être pour la première fois, de chercher en lui-même ce que nous cherchons habituellement dans ses dons.

Oh, perte bénie, qui devrait nous révéler notre vraie richesse ! Oh, heureuse privation, qui devrait nous montrer toutes nos ressources inépuisables ! Oh, discipline aimante, qui devrait briser les citernes où nous gardons une eau de pluie saumâtre, pour nous obliger à nous tourner vers le fleuve de Dieu, qui jaillit du trône de Dieu et de l'Agneau.

La manière superficielle et distraite dont nous lisons des pages remplies de promesses divines, vient largement du fait que nous n'avons jamais été plongés dans des détresses assez profondes, pour en apprécier la valeur. Une seule épreuve écrasante ouvrirait devant nous des pans entiers de promesses qui, aujourd'hui, sont comme les portes fermées d'un long corridor dans un palais royal. C'est l'une des raisons pour lesquelles un homme comme le chrétien « Gordon » passait des heures sur la Parole de Dieu, comptant les promesses de son Père, les tenant comme des bijoux dans la lumière du soleil, et se réjouissant en elles comme d'un grand butin.

Des hommes comme lui n'avaient presque rien d'autre ; ils n'avaient aucune autre ressource sur laquelle s'appuyer ; ils étaient contraints de s'emparer des promesses pour vivre. Et ainsi ils accomplissaient l'énigme de l'Apôtre : « *N'ayant rien, et pourtant possédant toutes choses* » (2 Corinthiens 6.10). Ceux qui sont conscients de leur pauvreté sont ceux qui deviennent riches en foi et héritiers du Royaume.

C'était exactement la situation des Hébreux auxquels ces paroles s'adressent. Leurs biens avaient été pillés ; ils avaient traversé un grand combat de souffrances ; ils avaient été exposés aux insultes et aux afflictions ; tout ce sur quoi les hommes ont l'habitude de s'appuyer leur avait été arraché. C'est pourquoi le Saint-Esprit, dans ces lignes, dirige leurs pensées vers les promesses extrêmement grandes et précieuses par lesquelles Dieu s'engageait à pourvoir à tous leurs besoins, et à leur donner, de ses propres trésors, tout et même plus, de ce qu'ils avaient perdu. Il ne leur donnait pas ces choses sous une forme visible, mais il les leur accordait selon leurs besoins, et à la mesure de leur foi. C'était vraiment un bon échange : tout perdre, et tout retrouver en Dieu !

Les promesses de Dieu sont sûres.

La parole d'un homme droit est déjà un engagement solide. Quand un tel homme promet quelque chose, nos inquiétudes s'apaisent, nos craintes se calment, et nous trouvons un réel réconfort. Mais si, en plus de sa promesse, cet ami se lie par un serment solennel, appelant le ciel et la terre à témoigner, et Dieu lui-même à confirmer son engagement, alors l'affirmation devient d'un poids immense. L'appel est si sérieux, l'impression sur notre esprit si profonde, que, quoi qu'il arrive, notre âme se repose dans la certitude de sa décision. Il lui devient doublement impossible de changer ou de tromper. Et c'est ainsi que Dieu s'est lié lui-même envers nous.

Quand Dieu a traité avec Abraham, il lui a donné plusieurs promesses : d'abord au sujet du pays, puis de sa descendance, et enfin de la bénédiction destinée à toutes les générations à travers lui.

À un moment, il a même utilisé la forme d'alliance en usage chez les peuples voisins (Genèse 15.17). Mais sur le mont Moriija, lorsque le patriarche a donné cette preuve unique et bouleversante, de foi et d'obéissance, jusqu'à accepter la mort de son fils, Dieu a parlé et a juré, et « *parce qu'il ne pouvait jurer par plus grand, il jura par lui-même* » (Hébreux 6.13). « *J'ai juré par moi-même, dit l'Éternel* » (Genèse 22.16).

Il en est de même pour nous. Nous qui, par la foi, sommes la descendance spirituelle d'Abraham, nous sommes bénis avec lui. « *La promesse est assurée à toute la postérité ; non seulement à celle qui est sous la loi, mais aussi à celle qui est de la foi d'Abraham, qui est le père de nous tous* » (Romains 4.16). Toutes les promesses de Dieu sont oui et Amen. Il n'est pas un homme pour mentir, ni un fils d'homme pour changer d'avis. Il a parfaitement mesuré ses ressources avant de s'engager ; et une fois qu'il l'a fait, il est impossible qu'il échoue.

Jetez-vous entièrement sur les promesses divines ; accrochez-vous à elles comme un marin naufragé s'agrippe à une épave flottante ; misez tout sur elles. Leur accomplissement est garanti par l'alliance et le serment ; par le sang, l'agonie et la mort ; par la lumière du matin de la résurrection et la gloire du mont de l'ascension ; par l'expérience de myriades de croyants qui ne les ont jamais trouvées défailtantes.

Si un seul homme vivant avait découvert une promesse trompeuse, qu'il le proclame au monde ; alors les cieux se couvriraient de deuil, le soleil, la lune et les étoiles quitteraient leurs places, l'univers chancellerait, et un vent lugubre traverserait la création, annonçant que Dieu change, que Dieu peut mentir. Et cette voix serait le signe avant-coureur de la fin de toutes choses. Mais cela ne peut jamais arriver. Héritiers de la promesse. La puissance de Dieu est éternelle, son dessein est immuable. Le ciel et la terre passeront, mais sa parole ne passera jamais. Vous pouvez donc trouver un profond réconfort : même si vous perdez tout le reste, votre héritage dans la parole et le serment de Dieu demeure intact pour toujours.

Les promesses de Dieu, ainsi garanties, sont un ancrage pour l'âme. Peu de choses comptent autant pour un marin que de trouver un bon mouillage, un fond solide qui ne cède pas sous le poids du navire et la violence de la tempête. Et avec toutes les tentatives à dériver que nous avons déjà évoquées, nous avons un besoin urgent de trouver quelque chose de stable, d'immuable et de sûr, auquel nous puissions attacher l'ancre de notre espérance. La capacité d'espérer est la même chez un chrétien que chez un homme du monde. C'est la même faculté humaine. Mais la différence est immense dans l'endroit où l'ancre est fixée.

Pour l'homme du monde, c'est un sol meuble, léger et peu fiable : des suppositions, des spéculations. Pour le chrétien, c'est la promesse et le serment inébranlables du Dieu éternel. C'est pourquoi le premier est souvent assombri par le doute et la peur, tandis que le second peut dire sans hésitation : « *Je sais en qui j'ai cru, et je suis persuadé qu'il a la puissance* » (2 Timothée 1.12).

L'espérance est plus que la foi. La foi accepte et croit le témoignage, l'espérance regarde en avant. La foi dit que le fruit est bon, l'espérance le cueille et le mange. La foi est le bourgeon, l'espérance est la fleur. La foi présente le chèque, l'espérance utilise la somme reçue.

Et une telle espérance est l'ancre de l'âme. La comparaison entre l'espérance et une ancre était déjà connue des écrivains païens, et il est facile de comprendre pourquoi : elle stabilise l'âme.

Prenons un exemple de la vie courante. Un jeune homme promet fidélité à une jeune femme pauvre mais noble. Il part au loin pour de longues années. Pendant ce temps, elle doit subvenir seule à ses besoins. Le travail manque, les salaires sont faibles, elle traverse des tentations et des épreuves. Mais au milieu de tout cela, elle reste fidèle à son bien-aimé absent, et fidèle à ce qu'il y a de meilleur en elle, grâce au mince fil d'espérance qui la relie à un avenir heureux et uni. De la même manière, lorsque nous souffrons, lorsque nous sommes tentés ou découragés, notre espérance se projette vers l'avenir béni que l'Écriture dépeint en couleurs éclatantes, et que la parole de celui qui ne peut mentir nous promet. L'anticipation de cet avenir remplit alors notre âme de courage et de patience, nous permettant de supporter les épreuves du temps présent, en vue de la joie certaine de l'éternité.

L'ancrage dans les promesses a une triple valeur.

Il est sûr : il n'y a aucune crainte qu'il cède. Il est aussi sûr que les grâces promises à David, aussi sûr que « *l'alliance éternelle, bien ordonnée et assurée* » (2 Samuel 23.5), aussi sûr que Dieu peut le rendre. Il est ferme : son influence sur l'âme est de la maintenir stable, « *ferme, inébranlable, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur* » (1 Corinthiens 15.58). Et il pénètre dans ce qui est au-delà du voile.

Dans l'Antiquité, lorsqu'il n'y avait pas assez d'eau dans le port pour qu'un navire flotte, un homme portait l'ancre par-dessus les hauts-fonds et l'allait fixer dans les eaux calmes du bassin intérieur.

De la même manière, notre Seigneur Jésus, lorsqu'il passa à travers le voile bleu qui sépare notre monde du monde céleste, comme le souverain sacrificateur dans le Tabernacle, emporta notre espérance avec lui et la tient là. Jésus est notre espérance (1 Timothée 1.1 ; 1 Jean 3.3).

Il est notre précurseur. Il nous a précédés dans la présence de son Père, les prémices de ceux qui se sont endormis. Il y est allé comme notre Représentant et notre Prêtre. Lorsqu'il s'éleva majestueusement hors de la vue de ses disciples, et qu'il fut caché à leurs yeux ardents, il entra au-delà du voile. Là, il vit pour toujours ; et c'est pourquoi nos espérances le suivent, se fixent en lui, et nous relient déjà à cette demeure lumineuse dont il est le centre radieux.

Il y a certaines qualités que nous devons apprendre à exercer. La foi et la patience seules peuvent hériter des promesses. Abraham a dû endurer patiemment avant de recevoir ce qui lui avait été promis. Il n'est pas facile d'attendre, ni de laisser la patience accomplir son œuvre parfaite ; et cela n'est possible que par la foi. Il n'existe pas d'exemple plus sublime d'attente prolongée que celui d'Abraham : sa foi l'a soutenu, et la promesse lui a été littéralement accomplie. Il en sera de même pour nous. Patience, cœurs fatigués et impatients.

Le jour viendra où vous mettrez la main sur votre capital ; mais, en attendant, contentez-vous de jouir de l'intérêt. Le moment approche où vous connaîtrez et goûterez toute la joie du Paradis retrouvé ; mais, d'ici là, nourrissez-vous des raisins d'Eschol, des grenades et des autres fruits du pays.

Demandez la patience de Christ, dont le dernier des apôtres, qui en avait tant besoin pour supporter le long délai, parle avec une telle douceur (Apocalypse 1.9). « *Soyez patients ; affermissez vos cœurs ; car la venue du Seigneur est proche* » (Jacques 5.8). « *Courons avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte, ayant les regards sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi* » (Hébreux 12.1-2).

Ainsi nous manifesterons « la patience des saints » ; et ainsi, comme ceux qui nous ont précédés, nous hériterons finalement des promesses.

16. LE SACERDOCE DE CHRIST.

« *Tu es sacrificateur pour toujours selon l'ordre de Melchisédek* » (Hébreux 5.6).

Diverses imaginations se sont attachées à la personne de Melchisédek, lui attribuant des qualités extraordinaires ; mais il vaut bien mieux le considérer simplement comme le chef d'une grande famille, ou d'un clan établi autour de l'endroit qui deviendrait, plus tard, la ville sainte. Son nom était déjà annoncé dans le mot « Salem », qui désignait les huttes ou tentes rudimentaires regroupées là.

Au milieu de l'anarchie et de la dépravation presque universelles qui ravageaient la Palestine, la justice et la paix semblaient avoir trouvé refuge dans cette petite communauté, où seul le vrai respect était rendu au Dieu Très-Haut, possesseur du ciel et de la terre.

Nous ne savons pas comment cette oasis morale avait vu le jour au milieu d'un désert spirituel, mais cela venait peut-être de l'influence personnelle du roi, qui, selon la coutume patriarcale, en tant que père de la famille, n'était pas seulement le dirigeant de la vie quotidienne, mais aussi le chef du culte familial. Ainsi, Melchisédek, roi de Salem, était aussi sacrificateur du Dieu Très-Haut.

Il semble même qu'il portait une mission particulière, qu'il avait été suscité pour un but précis, comme un messager établi entre Dieu et les hommes, et comme une figure vivante annonçant le sacerdoce que le Fils de Dieu exercerait un jour pour l'humanité.

Il faut remarquer la portée des mots : « *rendu semblable au Fils de Dieu* ». Le sacerdoce éternel du Christ était la réalité première, le modèle selon lequel celui de Melchisédek a été façonné. C'est comme si le Père ne pouvait attendre le jour où son Fils entrerait comme prêtre au-delà du voile, et qu'il avait voulu en anticiper les merveilles en en présentant une miniature dans la personne de Melchisédek. Observons maintenant quelques-unes de ces caractéristiques.

Le Christ est Roi autant que Prêtre.

L'histoire entière témoigne des dangers qu'il y a à réunir dans un même homme le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. En Israël, ces deux fonctions étaient strictement séparées.

Lorsqu'un roi, un jour, franchit la limite sacrée, et, saisissant un encensoir, s'avança dans la cour intérieure, il fut immédiatement repris par les prêtres, tandis qu'une tache blanche de lèpre apparaissait sur son front pour marquer sa condamnation : « *Et lui-même se bâta de sortir, parce que l'Éternel l'avait frappé* » (2 Chroniques 26.20). Mais le simple monarque dont nous parlons, vivant avant que les abus n'interdisent une telle union, réunissait en sa personne le sceptre du roi et l'encensoir du prêtre. Et en cela, il annonçait le Christ.

Jésus est Roi et Prêtre. Il est Roi parce qu'il est Prêtre. Il est élevé très haut, recevant l'hommage de tout genou et la confession de toute langue, parce qu'il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix. Il ne fonde pas ses droits royaux sur une lignée héréditaire, bien que le sang de David ait coulé dans ses veines ; ni sur la conquête ou la force ; ni sur la législation qui soutient le royaume des cieux parmi les hommes ; mais sur ceci : il nous a rachetés pour Dieu par son sang. Il est le Roi de gloire parce qu'il est l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. La croix fut le marchepied de son trône.

Et il ne peut exercer son office de Prêtre que si nous le reconnaissons d'abord comme Roi. Beaucoup ne reçoivent pas toute la bénédiction que le sacerdoce du Christ offre, parce qu'ils refusent ses droits royaux. Ils ne le révèrent pas, ils ne lui obéissent pas. Ils n'ouvrent pas tout leur royaume intérieur à son sceptre. Ils essaient de servir deux maîtres, et de rester en bons termes avec des royaumes aussi opposés que la lumière et les ténèbres, le ciel et l'enfer, Dieu et Satan. Il doit y avoir consécration avant qu'il puisse y avoir une foi parfaite ; couronnement avant délivrance ; le Roi avant le Prêtre.

L'ordre est immuable : d'abord Roi de justice, puis Roi de paix. « *La paix, donnez-nous la paix !* » répètent les hommes, réclamant la paix à tout prix, par n'importe quel moyen. Mais Dieu, dans les profondeurs, pose d'abord le fondement de la justice : « *L'œuvre de la justice sera la paix, et le fruit de la justice le repos et la sécurité pour toujours* » (Ésaïe 32.17). Il ne sert à rien de soigner la blessure superficiellement, en disant : « *Paix, paix !* », quand il n'y en a pas.

Il vaut infiniment mieux sonder jusqu'au fond, et reconstruire depuis une base saine et solide jusqu'à la surface. Et le Roi de paix n'entrera jamais dans votre âme tant que vous ne l'aurez pas d'abord reconnu comme Roi de justice, en vous soumettant à ses justes exigences et en renonçant à la justice qui vient de la loi pour recevoir celle qui vient par la foi. **Il est triste de voir combien peu de chrétiens, en comparaison, comprennent la pleine signification et la puissance du christianisme. Sans joie, sans fruit, sans force, ils deviennent une pierre d'achoppement pour le monde et un sujet de moquerie pour les démons.**

Et n'est-ce pas là la raison ? Ils ne sont pas droits. Ils gardent en eux des traîtres et des étrangers. **Ils se condamnent eux-mêmes dans les choses qu'ils tolèrent.** Ils s'excusent, inventent des raisons particulières pour justifier leurs fautes, si bien que ce qu'ils jugeraient inadmissible chez les autres devient acceptable chez eux. Quels plaidoyers ingénieux ! Quels arguments habiles ! Quelles contorsions morales ! Mais tout cela ne sert à rien. Que tous ceux qui lisent ces lignes apprennent qu'il est indispensable de reconnaître Christ comme Roi, et comme Roi de justice, avant même de pouvoir goûter la paix qui découle de son sacerdoce en notre faveur.

Le sacerdoce du Christ n'était pas hérité. Cela ressort clairement de l'histoire du roi-prêtre de Salem. Le prêtre lévitique devait prouver soigneusement sa descendance depuis Aaron, d'où les longues généalogies que l'on trouve dans certaines parties de la Bible. Au retour de Babylone, les prêtres incapables de prouver leur lignée furent exclus jusqu'à ce qu'un prêtre se lève avec l'Urim et le Thummim. Mais le sacerdoce de Melchisédek n'avait manifestement aucun lien avec sa descendance. Il était indépendant de toute généalogie sacerdotale. Bien sûr, cela ne signifie pas qu'il n'avait pas de parents humains, ni qu'il n'a jamais connu naissance ou mort.

Rien de tel n'est affirmé ni même suggéré. L'argument repose simplement sur l'absence volontaire de toute mention de ces événements ordinaires de la vie humaine, afin de montrer que ce sacerdoce ancien était totalement indépendant des conditions essentielles à la prêtrise lévitique. Il appartenait à un ordre entièrement différent de celui qui servait dans le Temple juif, et pouvait ainsi représenter celui du Christ.

En tant que Dieu, notre Seigneur n'avait pas de mère. En tant qu'homme, il n'avait pas de père. Il ne descendait pas d'une famille de prêtres, car il est évident que notre Seigneur est issu de Juda, tribu au sujet de laquelle Moïse n'a rien dit concernant la prêtrise. Ce qui était symboliquement vrai de Melchisédek était littéralement vrai de Jésus : il n'a ni commencement de jours ni fin de vie. Son sacerdoce est donc absolument unique. Il se tient parmi les hommes sans égal. Il n'y en a jamais eu un comme lui, ni avant ni après. Ses fonctions ne viennent de personne, ne sont partagées avec personne, et ne seront transmises à personne. Il est ce qu'il est depuis toute éternité, selon la prescience et le dessein de Dieu.

Il n'y a jamais eu de commencement à la nature sacerdotale du cœur de notre Sauveur. Il n'existe aucune date dans le calendrier céleste pour marquer l'éveil en lui de la miséricorde, de la compassion, et de l'intention de se tenir comme Avocat et Intercesseur pour notre race.

Avant que les montagnes ne soient nées, avant que les cieux et la terre ne soient créés, il portait déjà en lui le germe de ce drame merveilleux qui se déroule lentement sous les yeux de l'univers. Il était Sacrificateur, tout comme il était l'Agneau immolé, dès avant la fondation du monde.

L'amour est éternel. Le sacrifice est l'un des principes fondamentaux de l'être de Dieu. Le sacerdoce fait partie de la nature même de la seconde Personne de la Trinité adorable. Il n'y a donc aucune crainte à avoir qu'il abandonne jamais sa charge, qu'il la mette de côté pour un autre dessein, ou qu'il cesse d'avoir compassion des ignorants et des égarés, des tentés et des déçus.

Le sacerdoce de christ est continué (ver. 3).

Les prêtres issus de la lignée d'Aaron ne pouvaient pas continuer leur service, parce que la mort les arrêtaient. Mais de Christ, il est dit qu'« il vit ». Alléluia, gloire à Dieu ! Un Prêtre s'est levé « *selon la puissance d'une vie impérissable* » (Hébreux 7.16). « *Le Seigneur l'a juré et ne se repentira pas : Tu es Prêtre pour toujours* » (Psaume 110.4). « *Parce qu'il demeure éternellement, son sacerdoce est immuable* » (Hébreux 7.24). « *Il est toujours vivant pour intercéder* » (Hébreux 7.25). Consacré pour l'éternité, quel témoignage clair et abondant !

Notre Souverain Sacrificateur ne montera jamais sur le mont Hor pour être dépouillé de ses vêtements sacrés et mourir. Les secrets confiés à son cœur n'auront jamais besoin d'être transmis à un successeur. L'amour tendre qui le lie à nous ne sera jamais brisé par la mort. Personne ne sera jamais appelé à prendre sa place dans la direction de nos âmes.

Cet enseignement réfute deux erreurs. La première est celle de ceux qui affirment qu'il peut exister une absence totale de péché dans la chair. Il est impossible de mesurer le mal causé aujourd'hui par ceux qui exploitent l'aspiration sincère des croyants à une vie plus élevée, et qui leur font miroiter l'idée qu'ils peuvent atteindre un état où ils n'auront plus à confesser leurs péchés, où ils n'auront plus besoin d'être purifiés constamment par le sang de Christ, où ils ne sentiront plus en eux la présence du péché.

Ceux qui enseignent cela confondent le péché et les péchés. Ils appellent « infirmités » des actes et des dispositions que la Parole de Dieu désigne par des termes bien plus graves. Leur doctrine abaisse la notion même de péché pour l'adapter à leur enseignement erroné. Elle contredit l'enseignement clair de l'Écriture, qui affirme que la chair, même chez le croyant, peut encore convoiter la domination.

Elle contredit aussi l'expérience profonde de la vie chrétienne, qui montre que, même lorsque nous ne voyons rien à nous reprocher, nous ne sommes pas pour autant justifiés ; car il peut exister en nous bien des maux que nous ne percevons pas faute de lumière suffisante, mais qui sont parfaitement visibles aux yeux de celui qui nous juge, le Seigneur qui sonde les cœurs et les reins.

La seconde erreur est celle de ceux qui enseignent un sacerdoce sacrificiel humain. Bien sûr, tous les croyants sont prêtres dans le sens où ils offrent à Dieu le sacrifice de louange, de prière, et les actes d'amour qui renoncent à soi. Mais beaucoup affirment encore qu'ils sont appelés, en plus, à offrir continuellement le sacrifice du Calvaire dans les éléments de la Sainte-Cène.

Au milieu du cérémonial de la messe, tel qu'il est célébré dans trop d'églises anglaises par des protestants déclarés qui prétendent être prêtres, il devient difficile de reconnaître la moindre trace de la simple institution du repas du Seigneur. Et il y a de quoi frémir d'indignation en voyant comment ces conducteurs aveugles égarent les foules, au détriment de leur âme.

Parfois, on souhaiterait retrouver le sarcasme mordant d'un Érasme, le bon sens solide d'un Latimer, ou la véhémence d'un Knox, pour dénoncer les prétentions non bibliques de ces hommes, affublés de vêtements pompeux d'inspiration païenne, et se livrant à des gestes qui prêteraient à rire si tout le système n'était pas si profondément triste : « *Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand !* »

Mais, au fond, la vraie manière de répondre à ces erreurs consiste à rappeler avec force l'intercession et le sacerdoce continus et immuables de notre Seigneur. S'il vit et poursuit son œuvre, il est clairement insensé, présomptueux et arrogant de vouloir s'immiscer dans ses fonctions. Nous devons revenir aux anciennes méthodes d'interprétation et d'explication des Écritures si nous voulons protéger nos jeunes contre les erreurs monstrueuses de notre époque, ou ramener ceux qui ont été si tragiquement égarés.

17. LA GRANDEUR SUPERLATIVE DE CHRIST.

« C'est aussi pour cela qu'il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder en leur faveur » (Hébreux 7.25).

Ce chapitre doit être lu avec un profond sentiment de péché pour être vraiment compris et apprécié. C'est le pécheur conscient de sa faute qui ressent le besoin d'un Prêtre. Nous pouvons très bien nous satisfaire de Christ comme Enseignant, Philanthrope ou Homme idéal, tant que nous ne nous voyons pas tels que nous sommes devant Dieu. Mais lorsque cette vision nous est donnée, nos cœurs poussent un cri immense et douloureux pour un Prêtre capable de se tenir pour nous devant Dieu, et pour Dieu devant nous.

Il y a un besoin urgent, chez les incroyants comme chez les chrétiens professants, de retrouver une conscience vive et une conviction profonde de notre état de pécheur. Une vision légère du péché conduit à une vision superficielle du sacrifice du Calvaire, du besoin de propitiation, et du terrible châtement réservé aux fautes volontaires. Si les hommes comprenaient vraiment ce qu'est le péché, ils ne parleraient pas si facilement de leur délivrance totale ; ils confondent les quelques péchés dont ils sont conscients avec la masse de mal qui demeure encore dans leur nature, comme la boue au fond d'un lac clair, qui n'a besoin que d'être remuée pour apparaître. Et si les hommes ressentaient réellement leurs péchés, ils se précipiteraient unanimement vers le Sang précieux et vers le seul Prêtre capable d'accorder absolution et pardon.

Il est peu probable que ces pauvres mots puissent changer le cours des choses ; pourtant, si l'on pouvait atteindre la grande majorité des prédicateurs d'aujourd'hui, on les supplierait de mettre de côté leurs essais littéraires, leurs débats avec les évolutionnistes, leur poésie et leur rhétorique, pour appliquer l'enseignement tranchant de la Parole de Dieu aux consciences et aux vies humaines.

Qu'ils attaquent le péché en tant que péché. Qu'ils traitent directement les péchés de leurs assemblées, comme le Boer vise précisément sa cible. Qu'ils montrent ce que Dieu pense des péchés que nous traitons si légèrement. Et dès que nous reviendrons au style de prédication d'autrefois, nous verrons renaître les conversions d'autrefois. Il ne sert à rien de se plaindre lorsque nous sommes nous-mêmes responsables. La nature humaine n'a pas changé. La loi de Dieu est immuable. Le cri de la conscience est étouffé, non réduit au silence.

Nous entendrons à nouveau parler de multitudes transpercées au cœur et criant miséricorde. Et alors, le Sacerdoce de Christ, tel qu'il est décrit ici, retrouvera une valeur nouvelle et précieuse.

Il est un grand Souverain Sacrificateur.

Sa grandeur apparaît dans l'épisode auquel il est fait référence. Enivré de victoire, ramenant avec lui les captifs et les biens que Kedorlaomer avait pris à Sodome, le patriarche Abraham approchait de son camp. Mais en arrivant près de Salem, où la paix et la justice régnaient sous Melchisédek, il fut accueilli par cette figure sainte portant dans ses mains les symboles sacrés du pain et du vin : image appropriée de celui qui nous rencontre souvent sur le chemin de la vie, lorsque nous sommes fatigués du combat ou exposés à une tentation subtile, et qui nous rafraîchit avec le pain de sa chair et le vin de son sang. Abraham s'agenouilla pour recevoir sa bénédiction et lui donna la dîme de tout.

Cela ne montre-t-il pas la grandeur de Melchisédek ? Les Lévites et les prêtres avaient le droit de recevoir la dîme de leurs frères ; mais ce sacrificateur glorieux n'hésite pas à recevoir la dîme d'un homme d'une autre race. Il s'élève au-dessus des frontières étroites du sang et de la nation, et exerce son office avec le même soin envers un étranger qu'envers les siens. Cette vision non sectaire, ouverte et généreuse de ses responsabilités envers l'homme en tant qu'homme est un signe authentique de grandeur.

Et en cela, il reflète un trait de la grandeur de notre Seigneur bien-aimé, dont le Sacerdoce dépasse toutes les limites de nationalité ou de naissance, et s'adresse à l'homme en tant qu'homme ; à toi, lecteur, et à moi, si seulement nous voulons venir à lui.

De plus, puisque le plus grand bénit le plus petit, il est évident qu'Abraham, aussi grand et bon qu'il fût, l'ami de Dieu et l'héritier des promesses, a dû reconnaître Melchisédek comme son supérieur, autrement il ne se serait jamais incliné devant lui avec un tel respect. Assurément, cet homme saint était un représentant approprié de notre Seigneur béni, devant qui les plus nobles du ciel et de la terre fléchissent le genou, confessant qu'il est Seigneur, et lui consacrant non seulement un dixième, mais tout ce qu'ils ont et tout ce qu'ils sont.

Le Seigneur Jésus-Christ est un Souverain Sacrificateur plus grand qu'Aaron ou ses fils. Lorsque Abraham s'agenouilla sous cette main royale et sacerdotale, il ne le fit pas seulement pour lui-même, mais comme représentant de tout son peuple. Premier et chef de sa race, ses descendants étaient unis à lui dans cet acte.

Ainsi, Lévi, qui reçoit les dîmes, les a en quelque sorte payées dans la personne du patriarche ; et ce faisant, il a pris pour toujours la seconde place, comme inférieur.

« Attendez ! », objecte quelqu'un. « Si vous affirmez que le sacerdoce juif est inférieur à celui de Melchisédek, vous faites une déclaration lourde de conséquences. Avez-vous une preuve supplémentaire ? Êtes-vous absolument sûr de ce que vous avancez ? »

« Certainement ! », répond-on. « Sinon, pourquoi y aurait-il dans les Psaumes de David une annonce si claire de la venue d'un autre Sacrificateur, longtemps après que le sacerdoce juif ait été établi ? Si la perfection avait été possible par le sacerdoce lévitique, pourquoi aurait-il été nécessaire qu'apparaisse un autre Sacrificateur selon l'ordre de Melchisédek, et non selon celui d'Aaron ? »

« Mais attendez encore ! », reprend l'objecteur. « Si vous remplacez le sacerdoce lévitique, vous renversez forcément toute la loi cérémonielle qui reposait sur lui comme une arche sur sa clé de voûte. Êtes-vous prêt à balayer un système si ancien, si respecté, si solidement enraciné, et qui fut institué par Dieu ? »

« Oui ! », est la réponse. « Les commandements antérieurs concernant les sacrifices, les rites et les cérémonies doivent disparaître. Ils étaient temporaires et imparfaits. Ce n'étaient que des types, non la réalité ; des moules, non les vrais vases ; des ombres, non la substance. Ils n'ont rien rendu parfait.

Leur rôle était d'introduire une meilleure espérance ; mais maintenant que celle-ci est venue, ils peuvent être annulés et mis de côté ! »

Pour nous, cela semble peu de chose ; mais pour ceux à qui ces paroles étaient adressées, c'était immense. Pour eux, le sacerdoce juif et tout son cérémonial n'étaient pas seulement une religion d'État : ils étaient la religion elle-même. Tradition, coutume, respect des ancêtres, attachement personnel ; tout cela devait être rompu d'un coup, lorsqu'ils étaient forcés de reconnaître la force irrésistible de cet argument inspiré. Si Jésus était vraiment le Prêtre annoncé par David dans le Psaume 110 ; et il ne semblait y avoir aucun doute, puisque ce texte lui était souvent appliqué ; alors il était évident que son Sacerdoce était supérieur à celui d'Aaron ; et que tout le système dont le sacerdoce lévitique était la pièce maîtresse devait céder la place à celui qui se rassemble autour de la personne et de l'œuvre du Seigneur Jésus.

Nous devons distinguer entre la loi morale et la loi cérémonielle : cette dernière était temporaire et a été accomplie en Jésus-Christ ; la première, elle, est permanente et éternelle, inscrite dans la conscience humaine et dans le gouvernement du monde.

Nous ne pouvons qu'effleurer ici l'absurdité pour un prêtre romain ou anglican de fonder ses prétentions sur l'exemple de l'Ancien Testament. Agir ainsi revient à reconnaître leur infériorité face au seul Sacerdoce valable dans l'époque actuelle. Ils sont dans une position intenable. Pressez-les de justifier leur existence. S'ils citent Apocalypse 1.6, alors nous avons tous un droit égal à porter leur habit et à exercer leur fonction. S'ils citent Lévitique, ils sont perdus, car ce sacerdoce a été remplacé. Le temps vient où tout le peuple de Dieu devra renoncer à toute association avec ces hommes dont les prétentions sont sans fondement, voire illusoire, et qui s'immiscent injustement dans les offices sacrés de Christ. Hélas, pauvres âmes trompées et dépouillées par eux !

Il est le plus grand des souverains sacrificateurs.

Parce qu'il a été établi sacrificateur par le serment de Dieu (v. 20-21). Les sacrificateurs ordinaires n'avaient pas une telle sanction pour leur nomination ; mais lui par un serment. L'Éternel a juré, et ne changera pas d'avis. Sa nomination est définitive, absolue, immuable.

Elle ne pourra jamais être remplacée, comme celle d'Aaron l'a été. Le ciel et la terre peuvent passer, mais elle ne passera pas.

Parce qu'il demeure éternellement. Son sacerdoce est celui dans lequel bat la puissance d'une vie qui ne peut pas finir. Il est attesté de lui qu'il vit. « *Voici !* », dit-il, « *je suis vivant pour toujours et à jamais !* » Quel contraste avec tous les prêtres humains, sur les tombes desquels on pourrait toujours écrire : « *Empêchés de continuer par la mort !* » L'un après l'autre, ils vieillissent et meurent : leurs yeux, souvent remplis de larmes, se ferment ; leur cœur s'arrête ; leurs mains, si souvent levées pour bénir, se croisent humblement sur leur poitrine comme pour demander pardon. Mais lui vit toujours. Et de cette vie éternelle découlent deux bénédictions.

D'une part, son sacerdoce ne peut être transmis à personne ; d'autre part, il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui. Il n'y a aucune limite à son salut, aucune barrière qu'il ne puisse franchir. Même si vous êtes au plus bas dans le temps, dans le caractère ou dans le désespoir, même si vous êtes aux extrémités de la terre, il peut vous élever jusqu'au plus haut degré de gloire. Parfaitement, jusque dans les pensées, les paroles et les actes ; parfaitement, en purifiant les intentions et les mouvements du cœur.

À cause de son caractère irréprochable. Saint envers Dieu ; sans malice envers les hommes ; sans souillure dans son cœur ; séparé des pécheurs dans sa vie. Il n'a pas besoin d'offrir un sacrifice pour lui-même, comme les prêtres le faisaient toujours avant d'offrir pour le peuple ; il n'a pas besoin de répéter chaque jour ou chaque année ce sacrifice parfait qui fut accompli une fois pour toutes sur la croix.

À cause de la dignité de sa Personne. La médiation n'est plus confiée à un homme ou à un groupe d'hommes entourés d'infirmités. Regardez : à travers les rangs resplendissants des êtres célestes s'avance le Fils, Lumière née de la Lumière, Compagnon de l'Éternel, égal à Dieu, un avec le Père et l'Esprit dans la Trinité éternellement bénie. Il est solennellement consacré à cette tâche de réconcilier et de sauver les pécheurs.

Tout le ciel entend et confirme le serment. Et nous pouvons bien réfléchir à ce que doit être notre valeur aux yeux de Dieu, et à la grandeur de notre destinée, lorsque notre cause est prise en main, au milieu de telles solennités, par quelqu'un d'aussi auguste, aussi glorieux, aussi divin que le Souverain Sacrificateur qui attend maintenant l'appel du plus humble pénitent de la race humaine. Un tel souverain sacrificateur nous convenait.

« *Jusqu'au bout !* » Ces mots attirent le regard de ceux qui sont fatigués de pleurer, presque réduits au désespoir par la force et la persistance de leurs péchés. Non seulement le passé semble trop sombre pour être pardonné, mais les vieilles habitudes reviennent sans cesse ; elles se moquent des résolutions les plus fermes et terrassent la vie intérieure de l'âme. Dans ces moments-là, nous en venons à envier les plantes et les animaux, incapables de pécher ; ou les myriades d'enfants doux qui ont été rappelés à Dieu avant que la rébellion consciente et la lutte intérieure ne puissent déchirer leur cœur.

Mais la grandeur de notre péché est toujours moindre que la grandeur de la grâce de Dieu. Là où le péché abonde, la grâce surabonde. Même si nous descendons jusqu'au fond des montagnes et touchons le cœur de l'abîme, plus profonde encore est la miséricorde rédemptrice de Dieu. L'amour, la grâce et la puissance de Jésus sont plus grands que nos besoins indicibles. Faites-lui simplement confiance : il est « *capable de sauver jusqu'au bout !* » ; et il est aussi disposé que capable.

Il y a aujourd'hui beaucoup de personnes préoccupées par la question du cœur pur, par le degré auquel nous pouvons être délivrés du péché, et par d'autres spéculations du même genre.

À celles-là, nous disons : cessez de vous concentrer sur la purification, et tournez-vous vers le Purificateur ; ne perdez pas votre temps à spéculer sur la délivrance, mais allez au Libérateur ; ne soyez pas si impatients de comprendre la nature du salut, mais laissez le Sauveur entrer dans votre cœur.

Et soyez certains que, tant qu'il en aura la possession, il exercera une influence si salutaire que le péché, si puissant soit-il, perdra immédiatement son pouvoir sur l'âme agitée qui vient par lui à Dieu, la source même de la sainteté.

18. LE VRAI TABERNACLE.

« Selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne » (Hébreux 8.5).

Il y eut trois étapes par lesquelles Moïse, l'homme de Dieu, monta sur la montagne. Dans la première, il y alla avec Aaron, Nadab, Abihu et soixante-dix anciens d'Israël, les représentants choisis du peuple : « *Ils virent le Dieu d'Israël ; et il y avait sous ses pieds comme un pavement de saphir, clair comme le ciel lui-même ; ils virent Dieu, et ils mangèrent et burent* » (Exode 24.10-11). Ce repas sacré était évidemment un signe d'amitié et de paix, fondé sur l'effusion du sang mentionnée dans les versets précédents. Nous aussi, nous pouvons voir Dieu, et manger la chair et boire le sang du Fils de l'Homme, sur la base de ce sang précieux par lequel nous avons été rendus proches.

Quand cette fête fut achevée, la voix de Dieu appela Moïse vers une hauteur plus élevée, une pente plus raide. Il ordonna d'abord aux anciens de rester où ils étaient ; puis, accompagné seulement de Josué, Moïse se leva et monta sur la montagne de Dieu, sur laquelle la nuée reposait, baignée et imprégnée de la gloire du Seigneur, comme les longues bandes de nuages embrasées par un soleil couchant.

Mais le septième jour, même Josué fut laissé en arrière. Dieu appela Moïse du milieu de la nuée. Alors Moïse monta encore plus haut, pénétrant toujours plus profondément dans le cœur de la gloire ardente. Tous ses sens étaient intensément éveillés et ravis ; chacun devenait un canal par lequel affluaient des vagues de joie extatique, sans douleur, sans conscience de soi, sans paralysie de la peur, comme si une marée de gloire et de musique le portait toujours plus loin, chaque mouvement étant une extase nouvelle : « *Et Moïse fut sur la montagne quarante jours et quarante nuits* » (Exode 34.28).

Durant ce temps, Dieu lui donna des instructions détaillées concernant le Tabernacle qui devait être dressé dans les plaines en contrebas.

Ces instructions se trouvent dans Exode 25, 26 et 27, et elles sont d'une précision extrême. Rien n'était laissé à l'imagination humaine. En commençant par l'arche et son propitiatoire, le trône de Dieu, les directives passent à la table en bois de Sittim, au chandelier à sept branches, aux planches, aux rideaux, aux tentures, jusqu'à l'autel d'airain dans le parvis du Tabernacle, là où Dieu et le pécheur se rencontraient.

N'est-ce pas aussi le chemin parcouru par le Seigneur lui-même, la réalité de tous ces symboles, qui est venu du sein du Père jusqu'à la croix du Calvaire, cet autel d'airain où il a ôté les péchés des hommes ?

Mais en plus de cette description minutieuse, il semble qu'une représentation visible des choses à construire ait été montrée à Moïse. C'était comme si les réalités éternelles, demeurant depuis toujours dans la pensée de Dieu, prenaient forme devant ses yeux. L'invisible devenait visible. L'éternel prenait corps. Un modèle lui fut présenté. Il parcourut les allées du vrai Tabernacle. Il contempla les réalités célestes elles-mêmes. Et c'est selon ce modèle qu'il fut instamment et à plusieurs reprises exhorté à construire : *« Selon tout ce que je te montre, d'après le modèle du Tabernacle et le modèle de tous ses ustensiles, vous le ferez exactement ainsi »* (Exode 25.9, 40 ; 26.30 ; 27.8).

Il est toujours touchant d'étudier les formes anciennes du culte religieux, même lorsque les rites ont disparu, que les autels sont abandonnés, et que la poussière du prêtre et du fidèle s'est depuis longtemps mêlée au sable du désert ou à l'herbe d'une clairière. Qui pourrait regarder sans émotion les immenses monuments qui se dressent encore dans les forêts épaisses du Mexique central, vestiges d'un âge de géants disparus, ne laissant derrière eux aucun indice pour déchiffrer les symboles ou les hiéroglyphes qu'ils ont gravés ? Qui pourrait marcher sans être ému parmi les cercles de pierres de Stonehenge, de Keswick ou de Penmaenmawr, sans tomber dans une rêverie profonde ?

Pour cette raison, si ce n'était pour aucune autre, le rituel lévitique garderait toujours un intérêt en lui-même. Lorsque nous pensons aux nobles esprits qui nous ont transmis nos écrits religieux les plus précieux, qui ont chanté dans les Psaumes, pleuré dans les Lamentations, et resplendi dans l'extase de la prophétie messianique ; et qui tous ont été formés dans le système dont le Tabernacle était le centre et le cœur.

Nous ne pouvons nous empêcher de l'examiner avec une curiosité empreinte de respect, comme si nous visitions la chambre d'enfance ou l'école où des maîtres aimés et honorés ont passé leurs premières années.

Mais il y a ici un intérêt encore plus profond. Car il nous est dit que toutes ces choses furent faites selon le modèle des réalités célestes. Chaque bouton, chaque agrafe, chaque rideau, chaque vase, chaque pièce de mobilier avait un équivalent spirituel, dont il n'était que l'expression matérielle et imparfaite. À travers ces images et ces ombres, il ne fait aucun doute que les saints de l'ancienne alliance ont entrevu les réalités éternelles. Nous le comprenons en voyant combien leur vie religieuse, telle qu'elle transparaît dans leurs écrits, ressemble à la nôtre.

Et si eux, qui n'avaient que les symboles pour les guider, ont pu discerner tant de leçons profondes et saintes, combien plus devrions-nous être capables de reconnaître les grands principes de la rédemption dans l'ancien rituel, maintenant que les scènes de Bethléem, du Calvaire, du jardin d'Arimatee et du mont de l'Ascension se sont déroulées devant nous !

Parfois, une ombre nous permet de distinguer des détails qui, dans la pleine lumière, nous échapperaient. L'une des merveilles de notre époque est la photographie solaire, qui permet d'obtenir des images du disque du soleil dans certaines conditions. Il est évidemment bien plus facile d'étudier la nature du soleil à partir de ces photographies que de le faire en affrontant directement l'éclat insoutenable de sa présence. L'œil peut alors observer sans être aveuglé ni troublé.

De même, nous pouvons mieux comprendre certains aspects de l'œuvre de Christ en étudiant le Lévitique qu'en nous tenant avec les apôtres au pied de la croix, ou avec le Voyant au milieu de la lumière céleste de l'Apocalypse.

Ne vous détournez donc pas à la légère du livre du Lévitique, qui annonce l'Évangile et fournit une grande partie du langage, des images et des symboles qui seront employés plus tard. Sous l'enseignement du même Saint-Esprit qui instruisit Moïse autrefois, nous explorons les significations sacrées attachées à l'arche et au propitiatoire ; au fin lin retors et au bleu ; au chandelier et à la table ; à l'autel des parfums et à l'autel des holocaustes ; au bassin, au vase et au mouchoir.

Chacun est comme un crochet dans la maison de Dieu, auquel il a suspendu une signification sacrée, et qui livrera son secret à ceux qui demandent, cherchent et frappent avec révérence. En adaptant des paroles bien connues, nous pouvons dire : « *Les choses invisibles de Dieu, depuis la construction du Tabernacle, se voient clairement, étant comprises par les choses qui ont été faites, même son dessein éternel de rédemption !* »

Les vérités de l'évangile sont des réalités éternelles.

Nous ne devons pas imaginer que ces réalités célestes disparaîtront un jour, comme l'ont fait les symboles de l'ancienne alliance. Elles ne le peuvent pas. Elles sont les choses célestes elles-mêmes : le vrai, l'idéal, le divin. Elles ont toujours été ce qu'elles sont, et elles le seront toujours. Il est possible que nous ayons encore à pénétrer plus profondément dans leur sens ; que Dieu doive nous les enseigner par des méthodes plus élevées de communication divine ; que nous devions être élevés à une expérience plus haute pour les comprendre. Mais elles sont, dans leur essence, établies pour toujours : le granit même du fait éternel. Toute construction fondée sur elles demeure à jamais.

Les Juifs n'avaient que l'exemple ; nous avons la réalité. Ils avaient l'image ; nous avons la personne. Ils avaient l'ombre ; nous avons la substance.

Il est frappant de constater que Moïse n'a pas vu d'autre vérité dans la révélation de Dieu que celle que Paul a vue ; seulement, pour Moïse, elle prit la forme du Tabernacle avec ses peaux et ses tentures, tandis que pour Paul elle prit la forme d'arguments éclatants et de rhétorique inspirée. Mais, dans la pensée de Dieu, il y a toujours eu la même distinction entre la sainteté et le péché ; toujours le besoin d'un sacrifice, jusqu'à la mort ; toujours l'exigence d'une vie donnée comme seul moyen pour le pécheur d'approcher la majesté divine ; toujours la nécessité de l'encens de louange, du pain de l'obéissance, de la lumière d'un caractère illuminé ; toujours le prêtre pour intercéder ; et toujours des lieux consacrés à l'adoration et à la communion, élevés comme la communion entre le Père et le Fils.

Le Calvaire n'est pas une nouveauté, ni la Prêtrise, ni l'œuvre de Jésus. Ils sont l'expression visible de réalités éternelles dans la nature même de Dieu. Les ignorer, c'est manquer l'union avec Dieu sur les lois les plus profondes de son être. L'Agneau a été immolé avant la fondation du monde ; et il apparaît encore dans le ciel portant les marques de sa mort, « un Agneau comme immolé ».

Nous avons besoin de lieux où nous rassembler avec nos frères chrétiens ; mais aucun de ces lieux n'est essentiel au vrai culte. Le type est passé, et nous savons que le Tabernacle juif n'existe plus. Pourtant, que voyons-nous ? Des hommes qui tentent de le reproduire ou d'inventer un substitut. Comme ils se trompent sur notre véritable position ! Nous n'avons besoin ni du Tabernacle juif ni d'un équivalent terrestre, car nous sommes faits sacrificateurs du Tabernacle céleste, que nulle main humaine n'a construit, et qui est le lieu de rencontre entre Dieu et tous les cœurs sincères, tous ceux qui l'aiment : « *Ce n'est ni sur cette montagne, ni à Jérusalem, que vous adorerez le Père* » (Jean 4.21).

Lorsque nous nous réunissons avec d'autres croyants, nous ne devons pas penser qu'ils sont la totalité de ceux avec qui nous adorons. Le vrai adorateur fait partie d'une grande assemblée en fête, qui remplit le temple spirituel. Nous ne sommes qu'une fraction d'une immense congrégation composée de tous les saints déjà partis, et de tous les croyants vivants, dans toutes les confessions et à travers l'univers de Dieu.

Le prisonnier, le voyageur, l'invalides, la mère, l'infirmière ; tous se rencontrent là, unis, et adorent ensemble. Tous sont sacrificateurs, et là se trouve le Souverain Sacrificateur, qui a traversé les cieux et vit toujours pour intercéder. « Un ministre du véritable tabernacle ».

Comme paraissent dérisoires, devant une telle assemblée, ceux qui revendiquent des prétentions sacerdotales et voudraient nous faire croire qu'ils répètent le sacrifice de Christ ! Dans ce temple, on n'a pas besoin d'eux, car Christ est là pour offrir lui-même le sacrifice.

Le véritable modèle de notre vie est suggéré ici. Nous avons tant de plans, de projets, de modèles ; et combien souvent ils échouent ou déçoivent ! Si seulement nous pouvions passer de longs moments avec Dieu sur la montagne, recevant de lui le modèle pour notre vie et notre œuvre !

Il n'y a rien de plus élevé que de construire quelque chose qui ressemble à la pensée éternelle de Dieu. Toute structure bâtie selon ce plan demeure à jamais. Et Dieu trouvera toujours des ressources, plus qu'il n'en faut, pour ceux qui osent être différents parce qu'ils sont fidèles au modèle qu'il montre sur la montagne.

Et si l'on demande quel est ce modèle que Dieu nous révèle dans la communion avec lui, nous pouvons répondre : c'est la vie, le caractère et l'œuvre de Jésus-Christ notre Seigneur ; le modèle, l'exemple et le patron de tout ce qui est vrai, juste, pur, aimable et digne de louange. Veille à façonner ta vie selon ce modèle que Dieu désire te montrer sur la montagne. Dieu t'y appelle, et il te rendra capable de l'accomplir.

19. LES DEUX ALLIANCES.

« Je mettrai mes lois dans leur esprit, Je les écrirai dans leur cœur ; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple » (Hébreux 8.10).

Un mot nouveau apparaît dans ce magnifique passage, et il peut rebuter certains parce qu'il semble trop théologique ; pourtant il renferme des profondeurs de sens et d'intérêt pour chacun de nous. Ce mot, c'est « *Alliance* ». Nous comprenons tous assez bien les alliances que les hommes concluent entre eux au sujet d'une propriété ou d'autres affaires de la vie quotidienne : l'un s'engage à faire certaines choses, à condition que l'autre s'engage à en faire d'autres. Une fois les engagements fixés, ils sont rédigés, signés, scellés ; et dès lors, chacun est tenu d'accomplir sa part.

De manière semblable, en s'adaptant à nos façons de penser et d'agir, le Dieu éternel est entré en alliance avec les âmes fidèles et obéissantes. On ne peut mesurer la condescendance qu'il manifeste ainsi, ni l'honneur et l'avantage qu'il place à notre portée. Cela semble presque trop merveilleux pour être vrai ; pourtant cela doit l'être, car jamais une telle idée n'aurait pu naître dans l'esprit humain si Dieu ne l'avait révélée. Comparée à l'alliance entre un prince et un mendiant, ou entre William Penn et les tribus amérindiennes, l'alliance entre Dieu et l'âme humaine rend toutes les autres insignifiantes.

Les théologiens ont distingué plusieurs types d'alliances dans l'histoire biblique, mais il suffit ici de considérer les deux mentionnées dans ce passage : l'Ancienne et la Nouvelle. Toute l'argumentation repose sur Jérémie 31.31-34, où Dieu distingue l'alliance conclue avec les pères lors de la sortie d'Égypte, et la nouvelle alliance, encore future du temps du prophète. Moïse fut le médiateur de la première ; Jésus est celui de la seconde.

L'alliance mosaïque fut souvent répétée dans des termes d'une grande grâce et d'une profonde solennité.

Prenons par exemple la scène où la multitude campait dans la plaine au pied du Sinaï, au troisième mois après l'Exode. Il n'y avait pas encore de nuée ni de feu sur la montagne, mais une proposition fut faite au peuple. S'ils obéissaient à la voix de Dieu et gardaient sa parole, Dieu ferait deux choses : il les considérerait comme son trésor particulier au-dessus de tous les peuples, et il ferait d'eux un royaume de sacrificateurs et une nation sainte (Exode 19.5-6).

Sans mesurer le coût ni comprendre pleinement ce que cela impliquait, le peuple répondit d'une seule voix : « *Nous ferons tout ce que l'Éternel a dit* » (Exode 19.8). Ainsi, ils entrèrent en alliance.

Peu après, lorsque les Dix Commandements furent donnés, les termes de l'alliance du côté de Dieu furent encore élargis. Si le peuple obéissait, Dieu promettait une abondance de bénédictions couvrant tous les besoins de la vie (Exode 23.22-31). Et de nouveau, le peuple répondit unanimement : « *Nous ferons tout ce que l'Éternel a dit* » (Exode 24.3).

Ce n'était pas tout. Lorsque ces engagements furent consignés dans le Livre de l'Alliance et lus publiquement, au milieu de la ratification solennelle par le sang, le peuple répéta une nouvelle fois : « *Tout ce que l'Éternel a dit, nous le ferons et nous obéirons* » (Exode 24.7). Mais comme ils se connaissaient peu ! En une ou deux semaines, ils dansaient autour du veau d'or ; et en quelques mois, pas un seul ne pouvait prétendre avoir gardé l'alliance jusque dans ses moindres détails. Au contraire : « *une alliance qu'ils ont rompue, dit l'Éternel* » (Jérémie 31.32). Que pouvait-on attendre d'autre ? Même lorsque Moïse leur écrivit une seconde déclaration détaillée des conditions de l'alliance dans le Deutéronome, avec encore ce refrain répété : « *Vous observerez et vous mettrez en pratique !* », ils étaient incapables de la garder.

Il y avait deux grands défauts dans cette ancienne alliance, tous deux provenant de la faiblesse de la nature humaine. D'abord, elle ne donnait aucun pouvoir intérieur, aucune force morale permettant à ceux qui y entraient d'accomplir ce qu'ils avaient promis. Ensuite, elle ne pouvait pas effacer réellement les péchés qui résultaient de leur incapacité à tenir leurs engagements (Hébreux 9.9).

La plupart des hommes qui aspirent à une vie religieuse passent par une expérience semblable.

Lorsque nous sommes pour la première fois rachetés par le sang de l'Agneau et introduits dans la vie nouvelle, nous avons l'impression de nous tenir à nouveau au pied du Sinaï ; ou plutôt, notre conscience devient notre Sinaï, et du sommet de cette montagne intérieure nous croyons entendre Dieu nous promettre d'être notre Dieu si nous obéissons à sa voix en toutes choses. Et nous nous engageons aussitôt à le faire. Nous ne sommes pas hypocrites : nous avons réellement l'intention d'obéir.

L'idéal de vie qui nous est présenté nous attire profondément ; il n'est pas seulement désirable pour les bénédictions qu'il promet, il est beau en lui-même. Mais nous commettons une grave erreur en nous engageant ainsi, car nous entreprenons quelque chose qui dépasse totalement nos forces.

Un paralysé pourrait tout aussi bien décider d'escalader le Mont Blanc, ou un homme ruiné de rembourser toutes ses dettes. Nous découvrons bientôt que le péché a paralysé tous les nerfs moteurs de notre être moral. Le bien que nous voudrions faire, nous ne le faisons pas ; et le mal que nous voudrions éviter, nous le commettons. Nous sommes captifs de la loi du péché dans nos membres, qui combat la loi de notre esprit. Nous essayons de nous secouer comme autrefois, mais nous ne savons pas que des rasoirs sont passés sur nos mèches de force, nous laissant impuissants comme Samson après sa chute.

Il semble regrettable que chacun doive apprendre par lui-même l'inutilité de ces efforts, au lieu de profiter de l'expérience des autres et des avertissements du passé. Pourtant, c'est ainsi. L'un après l'autre, nous essayons de mériter la présence, le sourire et la bénédiction de Dieu en étant bons, obéissants, scrupuleux dans l'observation des règles, des formes et des prescriptions. Cela semble fonctionner un moment, puis tout s'effondre. Nous sommes déconcertés et vaincus, comme ces oiseaux de mer qui se jettent contre la tour d'un phare en pleine tempête, puis retombent blessés dans l'écume en contrebas.

Nous sommes lents à comprendre que, tout comme nous recevons la justification, nous devons aussi recevoir la sanctification comme un don gratuit de Dieu.

Si quelqu'un qui lit ces lignes essaie encore de maintenir une relation avec Dieu sur la base de ses propres efforts ; essayer, faire, garder ; plus tôt cette âme reconnaîtra l'inévitabilité de l'échec, non par manque de volonté, mais par faiblesse de nature, et se tournera vers la grâce révélée dans la seconde et meilleure alliance, plus vite elle trouvera un lieu de repos sûr et heureux, d'où elle ne sera ni troublée ni chassée pour l'éternité.

La meilleure alliance.

Elle est tellement meilleure que celle de Moïse, et cela de la manière suivante : alors que l'ancienne alliance engageait Dieu à de grandes promesses, la nouvelle en contient de bien meilleures (v. 6), qui méritent toute notre attention. Mais surtout, elle ne nous impose aucun engagement préalable. Il n'y a pas de « si », pas d'obligation d'observer pour obtenir, pas de conditions d'obéissance à remplir. Du début à la fin, elle repose entièrement sur les volontés du Très-Haut. Comptez-les dans cette magnifique énumération (v. 10-12), puis osez demander que chacune d'elles s'accomplisse dans votre propre vie, car c'est l'alliance sous laquelle nous vivons et par laquelle nous avons accès à Dieu.

« *J'écrirai mes lois dans leur cœur* » (Hébreux 10.16). Cela touche la faculté de penser, de se souvenir, de raisonner. Quelle bénédiction de les avoir là, toujours présentes, comme inscrites sur les montants et les linteaux de notre vie intérieure, appelant au respect et exigeant une attention quotidienne.

« *Je les écrirai sur leur cœur !* » Le cœur est le siège des émotions et des affections. Si la loi y est écrite, elle engage notre amour. Et ce qu'un homme aime, il le suit presque inévitablement. « *Un peu plus bas !* », dit un vieux soldat mourant, alors qu'on cherchait la balle logée dans sa poitrine, « *et vous trouverez l'Empereur !* ». Ainsi, chez le chrétien entré dans l'alliance de Dieu, la loi est gravée au plus profond de ses affections. Il obéit parce qu'il aime obéir. Il reste au service de son Maître, non par contrainte, mais par choix, disant, comme l'esclave dont l'oreille est percée : « *J'aime mon Maître, je ne veux pas être libre* » (Exode 21.5).

« *Ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu* » (Jérémie 32.38). La seconde clause est encore plus précieuse que la première, car elle implique la puissance protectrice de Dieu. Son peuple s'était tellement éloigné de lui qu'il l'appela un jour : « *Lo-Ammi ; car vous n'êtes pas mon peuple* » (Osée 1.9).

Mais si nous devons être son peuple, un peuple qui lui appartient en propre, cela ne peut venir que de l'œuvre de son Esprit de grâce, qui nous garde comme le soleil retient les planètes dans leur orbite.

« *Tous me connaîtront* » (Hébreux 8.11). Quel ravissement ! Est-ce possible ? Connaître Dieu ! Connaître les profondeurs de Dieu. Le connaître, ou être connu de lui. Le connaître comme Abraham, à qui il révélait ses secrets ; comme Moïse, qui parlait avec lui face à face ; comme Jean, qui le contemplait dans les visions de l'Apocalypse. Et ce privilège est offert même au plus petit !

« *Je ferai miséricorde à qui je fais miséricorde, et j'aurai compassion de qui j'ai compassion* » (Romains 9.15). Dans l'ancienne alliance, il y avait peu de place pour la miséricorde. C'était un contrat : si l'une des parties manquait, l'autre n'était plus tenue. L'échec d'un seul point annulait tout. Mais ici, il n'y a pas une telle rigueur. Au contraire, la miséricorde est intégrée à la relation et y exerce son règne bienfaisant.

« *Je ne me souviendrai plus de leurs péchés ni de leurs iniquités* » (Hébreux 10.17). Comme une écriture effacée d'une ardoise, ainsi sera le péché : comme s'il était retiré de la mémoire de Dieu. Oublié comme une dette payée depuis longtemps. Si complètement mis de côté qu'il sera comme s'il n'avait jamais existé. Si on le cherche, on ne le trouvera pas.

L'acte est cloué, la pierre jetée dans les profondeurs de la mer, le nuage dissous dans la chaleur de l'été. Les frères de Joseph, après la mort de leur père, craignaient encore qu'il nourrisse du ressentiment ; mais leurs craintes étaient sans fondement. L'offense avait disparu de son cœur, et Joseph pleura lorsqu'ils lui parlèrent. C'est ainsi que Dieu cesse de considérer nos péchés, et il s'attriste lorsque nous refusons de croire à la profondeur de son pardon.

Jouissez-vous des termes de cette alliance dans votre vie quotidienne ? Dieu est prêt à les accomplir exactement comme il les a formulés. Comptez sur lui pour faire ce qu'il a promis. Fiez-vous à sa fidélité. Réclamez que chaque engagement s'accomplisse en vous, jusqu'aux limites mêmes de sa richesse et de votre besoin. **N'essayez pas d'ajouter des conditions ou des exigences qu'il n'a jamais posées ; acceptez avec joie la position où vous ne faites rien pour mériter ou gagner, mais recevez tout ce que Dieu donne, gratuitement, sans argent et sans prix.**

Vous demandez peut-être comment Dieu peut appeler cela une alliance, alors qu'il n'y a pas de seconde partie contractante. La réponse est très simple : Jésus-Christ s'est tenu à notre place. Il n'a pas seulement négocié cette alliance, il en a aussi accompli toutes les conditions, en notre nom et pour notre compte. Il a porté la peine de notre faiblesse et de nos transgressions. Il a satisfait à toutes les exigences d'une obéissance parfaite et ininterrompue. Il s'est engagé à produire en nous, par le don du Saint-Esprit, une sainteté que nous n'aurions jamais pu atteindre par nos propres efforts.

Parce qu'il est devenu notre Garant et notre Caution, Dieu peut entrer avec nous dans cette relation généreuse, sans mentionner le prix immense payé par son Fils, mais en nous permettant d'en recevoir tous les bénéfices. La seule condition est que nous nous identifions à Christ par une foi vivante, lui confiant toutes les transactions spirituelles, et nous soumettant aux décisions de sa volonté. C'est cela, la nouvelle et meilleure alliance, qui a remplacé l'ancienne.

20. LES RÉALITÉS CÉLESTES ELLES-MÊMES.

« *Car un tabernacle fut construit* » (Hébreux 9.2).

L'œil saisit plus vite que l'oreille. C'est pourquoi aucun langage n'est aussi expressif que celui des symboles. Une foule comprendra mieux votre pensée à travers un symbole approprié qu'à travers mille mots. L'esprit humain recule devant l'effort d'affronter directement les réalités spirituelles les plus subtiles ; il préfère que la vérité soit enveloppée dans une forme visible, audible, presque tangible.

Cela explique la forte tendance au ritualisme dans les Églises romaine et anglicane. Là où la vie spirituelle est forte, elle n'a pas besoin de formes extérieures ; mais lorsqu'elle est faible, elle s'appuie sur des aides visibles. Et c'est parce que les enfants d'Israël étaient dans un état spirituel si infantin que Dieu a enfermé ses pensées profondes dans des formes extérieures et des ombres matérielles. Le peuple non instruit avait besoin que la vérité spirituelle soit exprimée en symboles qui parlent même aux plus simples. Pendant quinze siècles, le culte juif s'est ainsi organisé autour du cérémonial le plus splendide que le monde ait jamais connu. Un cérémonial que ces chrétiens hébreux regrettaient profondément lorsqu'ils passaient aux ordonnances simples d'une chambre haute dépouillée.

Arrêtons-nous un instant pour contempler ces anciens symboles.

Imaginez une étendue de sable. Délimitez un rectangle de quarante-cinq pieds de long sur quinze de large. Disposez tout autour une ligne continue de socles d'argent, creusés pour recevoir les extrémités des planches formant les murs du Tabernacle. Allez chercher ces planches : des poutres de bois d'acacia hautes de quinze pieds, recouvertes d'or pur, maintenues ensemble par trois longues barres d'or courant d'un bout à l'autre. L'entrée doit faire face à l'est, formée de cinq colonnes dorées, sur lesquelles tombe un rideau riche et lourd.

À trente pieds de là, un autre rideau sépare le lieu saint du lieu très saint. Puis, cherchez les autres tentures pour former le plafond et recouvrir les murs d'acacia dorés. D'abord un rideau magnifique, tissé de couleurs éclatantes et orné de chérubins. Ensuite un voile de lin blanc pur ; puis une couverture de peaux de béliers teintés en rouge.

Enfin, pour protéger l'ensemble, une couverture grossière de peaux de blaireaux. Le parvis est entouré de lourds rideaux qui cachent les mouvements des prêtres. Jetons maintenant un regard sur chaque élément, en avançant du parvis extérieur vers le sanctuaire intérieur.

L'autel d'airain, avec ses cornes saillantes auxquelles on attachait les animaux destinés au sacrifice (Psaume 118.27), ou auxquelles le fugitif s'agrippait pour trouver refuge (Exode 21.14), se tenait dans le parvis extérieur. Là étaient offerts le sacrifice pour le péché, l'holocauste et l'offrande de paix. Il était regardé comme très saint (Exode 29.37). Et il pouvait bien l'être, car il symbolisait la croix du Calvaire ; cette croix merveilleuse où Jésus s'est offert lui-même en sacrifice pour le péché, étant à la fois prêtre, victime et autel.

Nul ne pouvait entrer dans le lieu saint sans passer devant cet emblème sacré, pas plus que nous n'aurions pu entrer en communion avec Dieu si le sacrifice unique et suffisant de la croix n'avait été accompli pour nous, purifiant notre conscience. Plus nous avançons dans la vie et plus nous connaissons Dieu, plus cette croix devient précieuse et indispensable : notre espérance dans la tristesse, notre phare dans l'obscurité, notre abri dans la tempête, notre refuge aux heures de conviction, notre lieu de rencontre avec Dieu, notre gloire et notre joie.

Croix bénie ! sépulcre béni ! Soyez plutôt bénis L'Homme qui y fut mis à mort pour moi.

Si l'autel d'airain parle du sacrifice unique, offert une fois pour toutes au Calvaire, la cuve évoque le lavage quotidien des souillures acquises au cours de nos marches dans le désert, comme lorsque Jésus lava les pieds de ses disciples (Jean 13).

Le chandelier à sept branches, dont la lumière éclairait le lieu saint, serait la première chose à attirer l'attention du prêtre franchissant le seuil. Sa forme nous est familière grâce au bas-relief de l'Arc de Titus. Et comme il parle éloquemment de Christ !

La texture d'or battu, sur chaque partie duquel les coups de marteau sont tombés, rappelle ses meurtrissures pour nous (Exode 25.36). L'union des six lampes latérales avec la lampe centrale symbolise le mystère de cette communion dans la lumière, qui unit l'Église à son Seigneur pour illuminer un monde obscur.

L'huile dorée, s'écoulant à travers des conduits d'or qu'il fallait garder propres et dégagés, montre notre dépendance envers lui pour les provisions quotidiennes de la grâce du Saint-Esprit (Zacharie 4.2).

Même les mouchettes d'or, utilisées par le souverain sacrificateur pour ajuster la flamme, sont significatives : elles représentent ces interventions par lesquelles notre Seigneur coupe parfois les irrégularités de la mèche, nous faisant passer par un moment d'obscurité afin que nous brûlions ensuite plus clairement et plus régulièrement. Sa vie est la lumière des hommes. Dans sa lumière nous voyons la lumière. Il éclaire les cœurs, les foyers, les mystères et l'espace ; et dans l'au-delà, l'Agneau sera la lumière du ciel.

La table d'or des pains de proposition ne doit pas être négligée. Elle portait douze pains de fleur de farine, saupoudrés d'un encens au parfum suave, mangés seulement par les prêtres lorsqu'ils étaient remplacés chaque septième jour par une nouvelle fournée. Ici encore, comme dans le symbole précédent, se trouve ce mystérieux mélange de Christ et de son peuple. Christ est le vrai pain de présence. **Il est le pain de Dieu. Le Père trouve en son obéissance, sa vie et sa mort une satisfaction parfaite ; et nous aussi nous nous nourrissons de lui. Sa chair est vraiment une nourriture. Nous mangeons sa chair et vivons par lui.**

La table était portable, afin d'accompagner le peuple dans ses voyages ; et nous ne pouvons prospérer sans l'emporter avec nous partout où nous allons. C'est la manne céleste, notre pain quotidien, notre privilège sacerdotal. Mais le peuple était aussi représenté dans ces douze pains, comme dans les douze pierres du pectoral. Il y a sans doute un sens dans lequel tous les croyants se tiennent toujours devant Dieu dans la pureté et la douceur de Christ ; *« car nous qui sommes plusieurs, nous sommes un seul pain et un seul corps, car nous participons tous à ce seul pain » (1 Corinthiens 10.17).*

Oh, est-il possible que je puisse donner quelque satisfaction à Dieu ? Croire cela suffirait à donner une nouvelle signification aux actes les plus ordinaires de la vie. Pourtant, cela peut être ainsi.

Le brûle-parfum, ou autel des parfums, est classé avec le lieu très saint. Non parce qu'il se trouvait derrière le voile, mais parce qu'il était étroitement associé au culte qui s'y rendait. Il était placé aussi près que possible de l'arche (Exode 30.6). Il nous rappelle l'autel d'or qui se tient devant le trône (Apocalypse 8.3). Aucun sang n'en ternissait l'éclat ; les braises qui y brûlaient provenaient de l'autel des holocaustes, et l'on y répandait un encens composé selon un art très particulier (Exode 30.34-38). Cet encens précieux, qu'il était mortel d'imiter, parle du grand mérite de Christ, par lequel nos prières et nos louanges trouvent grâce. N'est-ce pas là son œuvre continuelle pour nous, se tenant dans le ciel comme notre grand Souverain Sacrificateur, vivant toujours pour intercéder, recueillant nos pauvres prières et les présentant à son Père, parfumées de la douceur de sa propre grâce, de sa beauté et de son mérite ?

Le voile, que le souverain sacrificateur franchissait une seule fois par an, portant du sang, rappelait aux adorateurs que le chemin vers le lieu très saint n'était pas encore ouvert. Il existait certains degrés de communion avec Dieu auxquels ces rites ne pouvaient donner accès. « *Le chemin du lieu très saint n'était pas encore manifesté* » (Hébreux 9.8). « *Le voile, c'est-à-dire sa chair* » (Hébreux 10.20). Ô fin lin retors, dans ta pureté tu n'as jamais égalé ce corps conçu sans péché ! Ô ouvrage d'une broderie exquise, tu ne peux rivaliser avec les mystères merveilleux qui se rassemblent dans cette forme humaine ! Pourtant, jusqu'à la mort de Jésus, il y avait une barrière, un obstacle, un voile. Il était aspergé de sang, mais c'était encore un voile.

Mais à l'instant où il remit son esprit, le voile fut déchiré par des mains invisibles, du haut en bas, révélant les mystères sacrés au-delà, aux yeux du prêtre qui, peut-être, brûlait l'encens à l'heure de la prière, tandis que la multitude se tenait dehors (Luc 1.9). C'est un voile déchiré maintenant, et le chemin vers le lieu très saint est ouvert. Il est nouveau, vivant, marqué de sang.

Nous pouvons donc y marcher sans crainte ni hésitation, et entrer avec une sainte assurance pour nous tenir là où les anges voilent leurs faces dans une adoration incessante (Hébreux 10.19-20).

L'arche était une caisse oblongue, d'environ 1,37 m de long sur 81 cm de large et de haut, faite de bois d'acacia et recouverte d'or. Son couvercle, une plaque d'or appelée le propitiatoire, portait deux chérubins debout ou agenouillés, les yeux fixés sur la plaque d'or tachée de sang entre eux ; car c'est là que le sang était abondamment répandu chaque année, et là que brillait la lumière de la Shekinah. Pendant les pérégrinations du désert, l'arche contenait les tables de pierre intactes, la manne et le bâton d'Aaron. Mais lorsqu'elle fut déposée dans son lieu de repos et que les barres furent retirées, la manne, nourriture des pèlerins, et le bâton, symbole de la vie, avaient disparu ; seule la loi demeurait.

La loi ne peut jamais être abolie. Elle est sainte, juste et bonne. Pas un iota ni un seul trait n'en disparaîtra. Elle est au cœur de toutes choses. Sous toutes les surfaces, sous tous les mouvements du monde, plus profondément que l'écume, le tumulte ou la révolution, repose la loi juste et inexorable. Nous devons tous nous soumettre à son autorité. Même l'athée doit construire ses murs selon la règle du fil à plomb, sous peine de les voir s'effondrer. Mais la loi est sous l'amour. Le propitiatoire d'or recouvrait et cachait exactement les tables ; elles ne bondissaient plus de rocher en rocher, mais reposaient tranquillement en dessous. Une arche sans couvercle, laissant apparaître les tables de pierre, serait terrible.

Mais il n'y a aucune raison de craindre lorsque nous savons que Dieu nous rencontre au propitiatoire, qui répond parfaitement à notre besoin et qui est aspergé de sang.

L'apôtre, qui avait pénétré profondément la signification de tous ces symboles, nous explique que « *Dieu a présenté Jésus-Christ comme propitiatoire, par la foi en son sang* » (*Romains 3.24-25*). Jésus a satisfait aux exigences de la loi par sa vie d'or et sa mort sanglante ; et nous pouvons rencontrer la justice de Dieu en lui. Notre propre justice serait une couverture trop courte et trop étroite ; mais notre Substitut a pleinement satisfait à toutes les exigences. « *Qui condamnera ? C'est Christ qui est mort* » (*Romains 8.34*). **La grâce règne par la justice pour la vie éternelle.**

Mais aucun sang de bouc ou de veau ne peut exprimer la valeur inestimable de son sang, par lequel nous avons accès au lieu très saint. Ô sang précieux ! qui témoigne d'un cœur brisé par l'amour et la douleur ; qui révèle une vie répandue comme de l'eau sur la terre, dans l'agonie la plus extrême ; qui rassemble en lui toute la signification du Lévitique et de ses innombrables victimes ; gage de l'amitié la plus tendre, prix de notre rédemption, vin de la vie.

Ton éclat écarlate nous parle depuis les fenêtres du passé, en symboles de joie, d'espérance, de paix et d'amour immortel. Le précieux sang de Christ !

21. ENSEIGNER PAR CONTRASTE.

« Combien plus le sang de Christ, qui, par un esprit éternel, s'est offert lui-même sans tache à Dieu, purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes, afin que vous serviez le Dieu vivant » (Hébreux 9.14).

Dans ce merveilleux passage (v. 6-14), cinq contrastes frappants apparaissent entre les symboles du Lévitique et les réalités révélées dans les Écritures du Nouveau Testament. Nous pouvons les examiner avec reconnaissance, sachant que nous vivons désormais au cœur même des réalités célestes, et non plus dans les ombres qui, bien qu'elles aient nourri les âmes pieuses d'autrefois, étaient insuffisantes pour répondre aux besoins plus profonds de la vie spirituelle.

Le premier tabernacle est mis en contraste avec le véritable (v. 6-11). Ce devait être un spectacle magnifique lorsque, pour la première fois, dans les plaines du Sinaï, le Tabernacle fut dressé avec son mobilier d'or et ses tentures somptueuses. Peut-être même les anges désiraient-ils y regarder, cherchant à suivre les contours de pensées divines qui ne faisaient que commencer à se dévoiler à leur intelligence. Mais, malgré sa beauté, il portait les marques inévitables de l'imperfection humaine, comme une broderie qui paraît grossière sous le microscope. Il était « fait de mains d'homme ». De plus, il était voué à vieillir et à s'user. Il devait déjà montrer des signes de déclin lorsqu'il traversa le Jourdain ; et, aux jours de David, même ses associations sacrées ne pouvaient masquer la nécessité de le remplacer.

Combien différent est le vrai tabernacle, dont celui-ci n'était qu'un type, et qui est « plus grand et plus parfait ». Quel est ce tabernacle, et où se trouve-t-il ? Parfois, la méditation pieuse imagine l'univers entier comme un immense temple : les montagnes comme ses autels, les mers comme ses cuves, les cieux comme ses tentures bleues, les hauteurs étoilées comme son lieu saint, empli d'encens et d'adoration angélique ; et la salle du trône de Dieu, où le Voyant contempla l'arc-en-ciel autour du trône, comme le lieu très saint où brillait la Shekinah au-dessus du propitiatoire.

Mais ces élans poétiques doivent céder devant la vérité sobre : le vrai tabernacle n'est pas « de cette création » (v. 11). Il ne fait pas partie du monde créé, ni de la terre ni du ciel visible. Il existerait même si tout l'univers matériel retournait au chaos primordial.

C'est un édifice spirituel, foulé par des esprits saints dans leurs expériences les plus sublimes, lorsqu'ils oublient qu'ils sont des créatures du temps et s'élèvent dans la communion avec Dieu, goûtant des moments de ravissement qui semblent contenir des siècles de bénédiction. Tel est le vrai tabernacle que le Seigneur nous a dressé, et non l'homme (8.2).

Les grands-prêtres sont mis en contraste avec christ.

Le parvis extérieur du sanctuaire pouvait, sous certaines conditions, être foulé par des Israélites ordinaires ; mais, pour la plupart, ils en étaient exclus. Le service y était assuré par les Lévitites et les prêtres, sous l'autorité du grand-prêtre, resplendissant dans ses vêtements de gloire et de beauté. Il portait sur lui le vêtement de fin lin blanc ; une ceinture de lin ceignait ses reins pour le service (Jean 13.4) ; la robe de l'éphod, entièrement tissée de bleu, était bordée de glands écarlates en forme de grenades ; l'éphod lui-même était fait des mêmes matériaux que le voile ; et sur sa poitrine brillaient les douze pierres précieuses portant les noms d'Israël. Quel spectacle grandiose !

Et pourtant, deux défauts fatals demeuraient. Il ne pouvait continuer son ministère à cause de la mort (Hébreux 7.23) ; et il était un homme pécheur, qui devait offrir un sacrifice pour lui-même (Hébreux 9.7). Au grand jour de l'expiation, il était expressément ordonné qu'il n'entre pas au-delà du voile pour intercéder en faveur du peuple avant d'avoir fait expiation pour lui-même et pour sa maison, par le sang du jeune taureau qu'il avait immolé (Lévitique 16.11-13).

Sous ces aspects, combien différent est notre Souverain Sacrificateur, selon l'ordre de Melchisédek ! La mort a tenté de le retenir, mais elle n'a pu le garder ; et par sa mort, il a détruit celui qui avait le pouvoir de la mort. « *Il demeure éternellement !* » « *Il vit toujours !* » Son sacerdoce ne change pas. « *Il est sacrificateur pour toujours !* » Tout cela a été établi dans le chapitre sept.

Et maintenant, il est affirmé qu'il était « sans tache » (v. 14). Il a été examiné sous toutes les coutures, mais personne n'a pu le convaincre de péché. Judas chercha une justification à sa trahison, mais dut confesser qu'il avait livré un sang innocent. Caïphe et Anne eurent recours à de faux témoins, en vain ; et finalement ils le condamnèrent sur ses propres paroles, lorsqu'il revendiqua l'autorité divine. Pilate répéta plusieurs fois, allant jusqu'à se laver les mains, qu'il ne trouvait en lui aucune faute. Le Seigneur lui-même exposa sa poitrine au Père dans une innocence parfaite, tandis que les plus saints des hommes confessent d'autant plus leur péché qu'ils sont proches de Dieu.

« Il nous convenait, en effet, d'avoir un souverain sacrificateur comme lui, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, et plus élevé que les cieux » (Hébreux 7.26).

Le chemin voilé vers le lieu très saint est mis en contraste avec notre liberté d'entrer dans la présence de Dieu. Nous apprenons ici que le Saint-Esprit voulait enseigner une vérité spirituelle à travers la construction même du Tabernacle (v. 8). Celui qui révéla la vérité par les prophètes l'enseigna aussi par l'édifice matériel. Les méthodes variaient mais l'Enseignant restait le même. Tout le rituel était une parabole pour le temps présent (v. 9).

Tout enfant instruit connaît la distinction entre le lieu saint, avec son chandelier, sa table des pains et son autel des parfums, et le lieu très saint, avec son arche et la nuée de gloire. Le premier était séparé du second par un voile épais, que seul le souverain sacrificateur franchissait, une fois par an, et seulement dans un rituel d'une solennité exceptionnelle. Même l'Israélite le plus simple devait comprendre la signification de cette image : même si Israël était plus proche de Dieu que les autres nations, il existait une intimité plus profonde à laquelle il ne pouvait accéder. « *Le chemin du lieu très saint n'était pas encore manifesté !* »

Pour nous, cependant, le voile est déchiré. Jésus est entré une fois pour toutes dans le lieu saint, et lorsqu'il franchit les lourds plis du voile, celui-ci se déchira du haut jusqu'en bas. Aucun prêtre qui en fut témoin ne put jamais oublier ce moment où, tandis que la terre tremblait, le voile épais se fendit et tomba, révélant les mystères que seuls les yeux du souverain sacrificateur avaient contemplés. Même le plus simple peut comprendre ce que le Saint-Esprit enseigne ici. Il n'y a plus de voile entre nous et Dieu, sinon celui que nous tissons par notre péché ou notre ignorance.

Nous pouvons entrer dans les secrets mêmes de son amour. Nous tenir sans honte là où les anges adorent le visage voilé. Contempler des mystères cachés depuis avant la fondation du monde. L'amour de Dieu n'a pas de secrets pour ceux qu'il appelle ses amis

Oh, pourquoi nous contentons-nous de ce qui est superficiel et passager, des bavardages éphémères et de la littérature légère de notre époque, des parvis extérieurs où se complaisent les formalistes et les chrétiens mondains qui nous entourent ? alors qu'il existe des hauteurs et des profondeurs, des longueurs et des largeurs infinies à explorer dans la nature même de Dieu. Pourquoi les hommes de notre temps remettent-ils en place ce voile, tout en l'appelant « un écran » ? Hélas, ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles.

Les rites du judaïsme sont mis en contraste avec les ordonnances de l'Évangile, qui purifient réellement la conscience. Ils consistaient en aliments, en boissons et en diverses ablutions : des ordonnances charnelles imposées jusqu'au temps de la réforme. Ils rendaient l'adorateur cérémoniellement pur, mais laissaient sa conscience sans repos.

Une grande partie des fautes à traiter autrefois provenait de la transgression des lois cérémonielles. Celui qui touchait un mort ou une chose impure devenait souillé. Pour de telles souillures, il devait se soumettre aux rites prescrits avant de pouvoir entrer dans les parvis du Seigneur. Ces lois étaient suffisantes pour traiter ce genre d'impuretés, mais elles étaient incapables d'assurer l'expiation ou le pardon des actes de péché. « *Elles ne pouvaient rendre parfait, quant à la conscience, celui qui faisait le service* » (Hébreux 9.9).

Même le grand jour des expiations révélait la faiblesse de ces sacrifices. Le souverain sacrificateur déposait ses vêtements somptueux pour revêtir un simple lin. Les animaux destinés aux sacrifices étaient amenés à la porte du Tabernacle ; on tirait au sort pour déterminer lequel des deux taureaux serait pour lui-même, et lequel des deux boucs serait immolé. Il entrait alors pour la première fois dans le lieu très saint, au milieu des nuées d'encens, et aspergeait le sang du taureau pour faire expiation pour lui et pour sa maison. Une seconde fois, il entrait avec le sang du bouc pour faire expiation pour le peuple, qui se tenait dehors dans l'humiliation.

Puis les péchés de la nation étaient confessés sur la tête du bouc vivant, envoyé dans le désert. Mais personne ne pouvait croire que l'immolation d'un bouc ou l'envoi de l'autre dans la solitude effaçait réellement la faute du peuple entier. Il y avait un rappel annuel des péchés, mais non une rémission totale pour tous. Beaucoup repartaient dans le doute et la crainte. David exprime ce sentiment dans le Psaume 51, tout comme Michée dans son cri : « *Avec quoi me présenterai-je devant l'Éternel ?* » (Michée 6.6).

Comme tout est différent maintenant ! Nos consciences sont purifiées (v. 14). Nous n'avons plus conscience de péchés non expiés. Nous savons que la mort de notre Seigneur Jésus est une expiation suffisante pour tous, et qu'il les a si complètement ôtés qu'ils ne peuvent plus être retrouvés ; ils sont comme s'ils n'avaient jamais existé, effacés de la mémoire même de Dieu. Certes, il y a des œuvres qui souillent encore notre conscience, comme autrefois la chair de l'Israélite était souillée par le contact de la mort. Mais le sang de Jésus fait pour notre conscience ce que les cendres de la génisse faisaient pour la chair de l'homme impur. « *Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché* » (1 Jean 1.7). Nous n'avons donc plus de mauvaise conscience provenant d'un péché non expié.

Le sang des animaux est mis en contraste avec le sang de Christ. Des hécatombes de victimes n'ont pas la valeur d'un seul homme ; combien moins encore celle du Fils de Dieu ! Des rivières de sang animal ne valent pas une seule goutte du sien. Elles ne fournissent aucune mesure permettant d'apprécier la valeur de son sang précieux. Cela est trop évident pour demander davantage de commentaires ici ; et nous remettrons à un autre passage l'estimation, si imparfaite soit-elle, de ce sang incomparable.

Mais remarquons ceci : c'est par l'Esprit éternel que Christ s'est offert lui-même sans tache à Dieu. Ce n'est pas, comme certains l'affirment faussement, que le Père aurait forcé un innocent à souffrir pour des fautes qu'il n'avait pas commises, ou que le Fils aurait souffert pour apaiser la colère du Père. C'est la nature éternelle de Dieu elle-même qui s'est révélée dans le sacrifice du Calvaire. « *Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même* » (2 Corinthiens 5.19).

Lorsque Dieu a décidé de sauver les hommes, il n'a pas confié cette œuvre aux anges, ni laissé un homme sans péché s'effondrer sous le poids intolérable du péché du monde. Dans la personne de son Fils, il a pris sur lui-même l'agonie, la malédiction et le prix du péché ; et en les portant, il les a effacés pour toujours. C'est pourquoi il s'agit d'une rédemption éternelle (v. 12).

La mort de la croix fut un acte volontaire : « *il s'est offert lui-même* » (Galates 1.4), prêtre et victime à la fois. Et c'était un acte dans lequel la Trinité éternelle tout entière était engagée : la manifestation dans le temps d'une réalité éternelle de la nature divine.

Et comment pourrions-nous exprimer notre gratitude autrement qu'en servant le Dieu vivant (v. 14) ? Nous avons été rachetés pour servir ; achetés pour lui appartenir entièrement. Qui pourrait refuser un service si raisonnable, chargé d'une béatitude si profonde ?

Tête, pense pour celui dont le front fut ceint d'épines. Mains, travaillez pour celui dont les mains furent clouées à la croix. Pieds, hâtez-vous d'accomplir ses commandements, vous qui appartenez à celui dont les pieds furent percés.

Mon corps, sois son temple, toi qui appartiens à celui dont le corps fut tordu par des douleurs indicibles. Le servir, voilà la seule attitude véritable, celle de ceux qui ne s'appartiennent plus, mais qui sont à lui.

22. LE SANG DE CHRIST.

« *Sans effusion de sang il n'y a pas de pardon* » (Hébreux 9.22).

Autour de cette ancienne fenêtre ouverte sur le passé (v. 15-28) s'enroule le cordon rouge du sang. Ce mot solennel, ce mot terrible, revient au moins douze fois. Même le diable semble reconnaître qu'il porte une puissance mystérieuse ; autrement, pourquoi pousserait-il tant de ses malheureux disciples à parsemer chacune de leurs phrases d'une allusion à celui-ci ? L'homme ne peut regarder ou évoquer le sang sans éprouver une sorte de solennité involontaire ; à moins qu'il n'ait étouffé certains des instincts les plus profonds de son être, ou qu'une trop grande familiarité ne l'ait conduit au mépris. Et en lisant ce chapitre, nous avons l'impression d'entrer dans le cœur même du plus profond des mystères, de la plus solennelle des solennités, de la plus terrible des tragédies, des martyres ou des rites sacrificiels. Ôtez vos chaussures : le lieu où nous nous tenons est une terre sainte.

Le sang est de plus en plus reconnu comme l'un des éléments essentiels du corps humain. La recherche scientifique confirme les anciens dictons ; peut-être enseignés dans les écoles d'Égypte où Moïse apprit la science la plus avancée de son temps ; avant même qu'ils ne soient scellés par l'inspiration : « *le sang est la vie* » ; « *la vie de la chair est dans le sang* » (Deutéronome 12.23 ; Lévitique 17.11). Nous savons que les globules rouges transportent l'oxygène qui consume les tissus usés et entretient le feu vital dans chaque partie du corps. Mais qui peut dire toutes les fonctions mystérieuses des innombrables globules incolores qui flottent dans le courant sanguin, peut-être liés à l'essence même de notre vitalité ? Il est certain qu'un sang appauvri signifie une vie affaiblie ; un sang souillé signifie corruption et maladie ; un sang qui reflue signifie une vie qui décline. Le premier geste du médecin est de prendre le pouls ; et la maladie la plus redoutable est l'empoisonnement du sang. Le sang est la vie. Et le sang versé est la vie répandue, arrachée à sa source.

Il n'y a donc rien, chez l'homme, de plus précieux que le sang. S'il donne cela, il donne ce qu'il a de plus cher. Son sang est sa vie, son tout ; et c'est un acte noble lorsqu'un homme consent à faire ce don suprême pour autrui. C'est ce qui jette une lueur de grandeur sur l'horreur de la guerre, et qui donne un éclat passager de noblesse aux soldats les plus rudes, lorsqu'ils sont prêts à verser leur vie en torrents de sang pour défendre le foyer, la patrie, la terre natale.

C'est pourquoi des femmes ont conservé avec soin des mouchoirs trempés du sang des martyrs tombés pour la liberté ou la foi. C'est pourquoi des hommes montrent sans frémir les taches de sang sur les lames tirées dans la cause sacrée de la liberté, ou sur des bannières déchirées qui menèrent le combat contre les armées du paganisme ou de la papauté.

C'est pourquoi l'historien de l'Église ne craint pas de rappeler souvent le sang versé à flots la veille des Vêpres siciliennes ou lors de la sombre Saint-Barthélemy. Non, nous nous glorifions du sang que des hommes nobles ont versé comme de l'eau sur la terre. Aucun de nous n'est trop sensible pour contempler avec une sorte d'exultation cette expression.

Pourquoi donc hésiterions-nous à parler du sang de Christ ? C'était un sang royal : « *le sien propre* » (v. 12), et il était véritablement Roi. Il fut versé volontairement : « *Il s'est offert lui-même* » (v. 14). C'était un sang innocent, pur, « *sans tache* » (v. 14). C'était un sang sacrificiel. Il ne mourut pas comme un martyr, mais comme un Sauveur (v. 26). Il coula de sa tête couronnée d'épines pour expier les péchés de pensée ; de ses mains et de ses pieds cloués pour expier les péchés d'action et de marche ; de son côté transpercé pour effacer les péchés de nos affections, et pour nous parler de son amour profond, trop vaste pour être contenu dans les quatre chambres de son cœur, et qui devait trouver une issue en se répandant sur la terre.

Pourquoi aurions-nous honte du sang de Christ ? Aucune autre expression ne rassemble aussi pleinement toutes les pensées qui se mêlent dans sa mort : la vie ; la vie versée ; la vie versée violemment ; la vie versée violemment comme un sacrifice ; la vie répandue pour devenir un flot dont chacun doit boire s'il veut avoir la vie en lui-même (Jean 6.53-56). « *C'est lui qui est venu par l'eau et par le sang ; non par l'eau seulement, mais par l'eau et par le sang* » (1 Jean 5.6).

Paroles précieuses, rappelant cet instant inoubliable où, suivant la pointe rugueuse de la lance du soldat, il sortit du sang et de l'eau du côté du Sauveur au cœur brisé (Jean 19.34). S'il n'y avait eu que de l'eau, nous serions perdus. L'eau pourrait convenir aux pécheurs respectables, débiteurs de cinquante deniers, Pharisiens qui ne se croient pas comme les autres hommes. Mais certains d'entre nous savent que l'eau ne suffirait pas. Nos péchés sont trop enracinés, trop anciens, trop tenaces : seul le sang peut nous libérer. Le sang doit expier pour nous. Le sang doit nous purifier. Autrement dit, la vie doit être versée pour nous racheter, une vie jaillie de l'être même du Fils de Dieu.

Et il y a un sens profond dans lequel ce sang continue de couler, de laver, de purifier et de nourrir l'âme à travers les âges. Comme le ruisseau du désert, il nous suit.

« Il parle », plaidant auprès de Dieu pour l'homme, et auprès de l'homme pour Dieu (Hébreux 12.24). « Il purifie », non comme un acte unique du passé, mais comme une expérience constante dans l'âme du croyant, ôtant le péché récent et réprimant les soulèvements de notre nature mauvaise (1 Jean 1.7). C'est la boisson de toutes les âmes pieuses ; et sa présence et son efficacité permanentes sont bien symbolisées par le vin qui apparaît encore sur la table de communion, rappelant au fidèle que le sang du Calvaire, versé une fois pour toutes et jamais versé de nouveau, est aussi frais et efficace que s'il venait d'être répandu.

Quoi que disent les hommes, l'effusion du sang de Christ est l'expression dans le temps d'une réalité éternelle dans l'être de Dieu, et une condition essentielle de la santé spirituelle de l'homme.

Ce sang purifie la conscience souillée plus complètement que les cendres de la génisse ne purifiaient la chair de ceux qui étaient cérémoniellement impurs (v. 14). Pourquoi donc porter sans cesse la conscience du péché ? Confessez-le aussitôt que vous en prenez conscience. Réclamez le sang de l'aspersion, et allez immédiatement servir le Dieu vivant.

Ce sang a aussi ôté le péché de la dispensation précédente. C'est en vertu de la mort qui devait être souffert au Calvaire que le Dieu saint a pu pardonner les fautes et accepter les services imparfaits des saints de l'Ancien Testament. L'ombre de la croix s'est projetée en arrière aussi bien qu'en avant.

Et c'est à cause de ce que Jésus a fait que tous ont été sauvés ; ceux qui ont déjà franchi la porte de perle, comme ceux qui la franchiront (v. 15 ; cf. Romains 4.24).

Cela ratifie l'alliance. Dans l'Antiquité, aucune alliance n'était scellée sans le sang. Lorsque Dieu entra en alliance avec Abraham, cinq victimes furent partagées en deux, formant une allée où passa le symbole de feu de la présence divine. « Il faut nécessairement la mort de celui qui fait l'alliance. » Et selon cette coutume ancienne, la première alliance fut scellée solennellement par le sang (v. 18-19). Combien sûre et ferme doit être l'alliance dans laquelle Dieu est entré avec notre Garant en notre faveur ! Le sang de Jésus est une affirmation irrévocable. Toute la volonté de Dieu nous est ouverte depuis que Jésus est mort. Nous pouvons réclamer ce que nous voulons. Nous sommes ses héritiers, héritiers de la richesse de notre Frère aîné, Jésus.

Cela ouvre le chemin vers les lieux très saints.

Ce que le souverain sacrificateur faisait chaque année en miniature, Christ l'a accompli une fois pour toutes (v. 24-26). « *Il est mort au péché une fois pour toutes* ». Par son propre sang versé, il est entré une fois pour toutes dans le véritable lieu très saint, se présentant devant Dieu pour nous comme notre Souverain Sacrificateur, et laissant le chemin ouvert pour toujours à ceux qui osent le suivre. « Les choses célestes elles-mêmes » ont besoin de purification, non parce qu'elles seraient impures en elles-mêmes, mais parce qu'elles sont touchées par des hommes pécheurs. Pourtant, l'œuvre de Jésus possède une efficacité qui contrebalance notre impureté et nous permet de nous approcher de Dieu avec assurance et acceptation.

Il a ôté le péché. « *Une fois pour toutes, une fois à la fin du monde !* » Non pour une seule dispensation, mais pour toutes. Non pour un âge, mais pour tous les âges. Non pour quelques-uns, mais pour « plusieurs », c'est-à-dire une multitude que nul ne peut compter. Comme le péché annuel d'une nation était emporté dans le désert par le bouc émissaire, ainsi le péché entier de la race humaine fut placé sur la tête de Jésus. Il fut fait péché. Comme un médecin qui attirerait sur lui toutes les maladies de ses patients, Jésus attira sur lui et assumait tous les péchés de l'humanité. Il fut la propitiation pour le monde entier.

Et lorsqu'il mourut, il laissa tomber le péché comme une pierre dans les profondeurs de l'oubli. Il a ôté le péché. Le mot grec est fort : anéanti, réduit à néant, rendu comme s'il n'avait jamais existé. Le péché, dans la pensée de Dieu, est aussi complètement effacé qu'une dette une fois payée. Alléluia, au ciel et sur la terre (Apocalypse 5.9 ; 1.5).

Mais bien que cela soit une vérité éternelle pour Celui qui ne connaît pas nos distinctions de temps, cela ne devient effectif pour chacun que lorsque le pécheur s'approprie cette provision, confesse son péché et réalise qu'il n'y a maintenant plus de condamnation, parce que l'Agneau de Dieu a ôté son péché et celui du monde. Oseras-tu croire que cela est vrai pour toi, non parce que tu le ressens, mais parce que Dieu le dit ? Ose répéter 1 Pierre 2.24 et Ésaïe 53.5 en remplaçant « nos » par « mes ».

Quelles merveilles dans ces trois apparitions ! Il est apparu une fois, à la fin des temps, comme sacrifice. Il apparaît maintenant dans le ciel comme Sacrificateur. Il apparaîtra une seconde fois, sans rapport avec le péché, pour le salut ; comme autrefois le souverain sacrificateur, à la fin du jour des expiations, sortait les mains levées pour bénir le peuple. Oh, être dans l'attente de lui, afin de ne pas manquer la vision radieuse ni la bénédiction de paix !

23. « UNE FOIS ».

« Tandis que maintenant, à la fin des siècles, il a paru une seule fois pour abolir le péché par son sacrifice » (Hébreux 9.26 ; voir aussi 9.27-28 ; 10.2-10).

Un mot revient ici comme une note d'orgue sous un tumulte majestueux. Cinq fois au moins, il fait retentir son tonnerre, résonnant à travers les âges, faisant écho dans tous les mondes, proclamant à l'univers entier la finalité d'une rédemption accomplie : « **une fois** ».

Et une autre phrase doit être associée à celle-ci : prononcée par les lèvres desséchées du Sauveur mourant, mais d'une voix forte, comme le cri d'un conquérant : « *Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : Tout est accompli, puis il baissa la tête et rendit l'esprit* » (Jean 19:30). Il est rare qu'un homme puisse contempler l'œuvre de sa vie et la voir achevée. Le ciseau tombe de la main paralysée avant que la statue ne soit terminée ; les doigts glacés refusent de tracer une dernière ligne, bien que le livre soit presque achevé, l'homme d'État doit laisser ses plans à d'autres, peut-être à ses rivaux.

Mais lorsque Jésus-Christ, depuis sa croix, contempla l'œuvre de rédemption qu'il avait entreprise ; œuvre pour laquelle il avait souffert jusqu'à ce que la face du Père se détourne ; il ne trouva pas un seul point, pas une seule pierre, pas une seule parcelle manquante. Pour des myriades innombrables, pour toi, pour moi, pour tous, tout était accompli : une œuvre qui n'aurait jamais besoin d'être refaite, un fait établi pour toujours.

L'« une fois » d'une œuvre accomplie (9.26). Dans ces mots, il y a un soupir de soulagement. Une pensée avait traversé un instant la page lumineuse de l'Écriture, comme un éclair d'horreur. En suivant les parallèles entre le grand jour des expiations et le jour où Jésus mourut, nous avons été rappelés soudainement que ce rituel solennel se répétait chaque année : « *Le souverain sacrificateur entre dans le lieu saint chaque année avec le sang d'autrui* » (v. 25).

Chaque année les mêmes rites, le même sang, la même propitiation. Supposez que, selon cette analogie, Jésus ait dû souffrir chaque année ! Chaque année l'agonie du jardin ! Chaque année l'amertume de la croix ! Chaque année le tombeau du jardin ! Alors la terre aurait été plongée dans une nuit perpétuelle, et la vie serait devenue une agonie. Qui pourrait supporter de le voir souffrir souvent ?

Mais il n'était pas nécessaire qu'il souffre plus d'une fois, car la répétition signifie l'imperfection, et dans son œuvre, il n'y a ni trace ni ombre d'imperfection. La répétition des sacrifices de la loi montrait qu'ils ne pouvaient ôter le péché ni rendre parfaits ceux qui s'en approchaient. Encore et encore, la foule des Juifs pieux se rassemblait, cherchant à être délivrés de la conscience du péché qui pesait lourdement sur leurs âmes. Peut-être trouvaient-ils un soulagement momentané en voyant le cérémonial solennel et en se sentant inclus dans la confession et la bénédiction du souverain sacrificateur.

Puis ils reprenaient le chemin du retour ; mais bientôt revenait ce sentiment d'insatisfaction : l'expiation n'était que celle d'animaux immolés. Les péchés étaient rappelés, non ôtés ; il était impossible que le sang des taureaux et des boucs accomplisse cela (10.4). Ainsi, dans les cœurs les plus réfléchis, le courage devait faiblir, et les consciences soupiraient leur lassitude. C'est pourquoi les sacrifices devaient être offerts continuellement.

En revanche, l'œuvre de Christ n'a besoin d'aucune répétition. Elle est définitive parce qu'elle est parfaite. Sa perfection est attestée par le fait qu'elle n'a jamais été répétée : *« En ce qu'il est mort, il est mort au péché une fois pour toutes » (Romains 6.10)*. Notre Sauveur avait entrepris de nous sauver : il ne voulait pas échouer. Il est venu dans notre monde pour cela ; il est mort pour accomplir ce dessein ; et, l'ayant accompli, il est retourné auprès de Dieu. Mais si, depuis la hauteur du trône, en examinant son œuvre, il avait discerné la moindre lacune, il serait revenu pour la combler. Et puisqu'il ne l'a pas fait, nous pouvons être certains que la mort de la croix est parfaitement suffisante. *« Maintenant, une fois pour toutes, à la fin des âges, il est apparu pour abolir le péché par le sacrifice de lui-même »*. Méditez ces paroles merveilleuses. **Une fois.** Il vit pour toujours ; et jamais plus il ne passera, même un instant, sous l'ombre de la mort.

Il est apparu, ou a été manifesté.

Qu'est-ce que cela implique ? Qu'il existait déjà auparavant. L'incarnation n'a été que la manifestation visible de Celui qui existait avant tous les mondes ; et la mort de la croix fut le déploiement, en un seul acte, de réalités éternelles dans la nature même de Dieu. Comme le grand disque du soleil peut se refléter dans un petit lac de montagne, ainsi, dans le seul jour de la crucifixion, furent exposés aux hommes, aux anges et aux démons l'amour, le sacrifice et la miséricorde rédemptrice qui appartiennent à l'essence de Dieu. Merveilleux, en vérité, ce déchirement du voile qui révèle de telles profondeurs.

À la fin du monde, ou des âges. Dieu est appelé le Roi des Âges. Le temps est probablement une création autant que l'espace, la distance ou la matière. C'est une accommodation à la pensée finie ; une parenthèse dans l'éternité ; un arc-en-ciel jeté à travers l'immense âge de la divinité. Nous divisons le temps en heures ; Dieu le divise en âges. Il y a des âges derrière nous, et des âges devant.

Nous nous tenons sur une étroite bande de terre entre deux mers. Le premier âge dont nous savons quelque chose est celui de la création. Le second, celui du Paradis. Le troisième, celui du monde avant le déluge. Le quatrième, celui des Patriarches. Le cinquième, celui de Moïse, qui se termine avec la chute de Jérusalem et la mort du Messie. Le sixième, celui des nations, dans lequel nous vivons.

Et devant nous se dessinent les contours de l'Âge du Millénium ; de l'Âge de la Régénération et de la Restauration ; de l'Âge du Jugement ; et de l'Âge où le royaume sera remis au Père. Il existe ainsi une analogie complète entre la création du monde matériel et la création des nouveaux cieux et de la nouvelle terre.

Les géologues aiment énumérer les strates à travers lesquelles la terre s'est formée ; et nous découvrirons sans doute un jour que Dieu a construit la nouvelle création à travers des âges successifs d'histoire et de développement. Il est dit ici que la mort de Christ s'est produite à la fin des âges ; et nous devrions sentir immédiatement la force de cette expression, même s'il reste encore plusieurs grands âges avant que le temps n'achève son cours, si seulement nous savions combien d'âges ont précédé.

Comparée à la multitude de ceux qui ont été, cette époque est la fin, le sommet, la crête de la montée laborieuse ; ce qui se trouve au-delà, ce sont les longues étendues planes, jusqu'à la chute abrupte des falaises qui dominant l'océan de l'éternité.

Il a ôté le péché. Quelle parole merveilleuse ! On pourrait la traduire par : anéantir, faire comme si cela n'avait jamais existé. La couronne de nuages peut se dissiper, mais les gouttes demeurent dans l'air. La bulle peut éclater sur la vague, mais son film d'eau rejoint la profondeur de l'océan. Mais Jésus a ôté le péché comme une dette payée, une obligation annulée, ou comme une victime chargée de péché qui, aux jours de Moïse, était tuée, brûlée et ensevelie.

Tout le péché, le péché du monde, le péché accumulé de l'humanité, fut rassemblé sur Jésus. Il fut fait péché. Il se tint devant l'univers comme s'il avait attiré sur lui tout le péché humain qui ait jamais déchiré l'air, souillé la terre ou fait rougir les étoiles. Et, portant la honte, l'horreur et la pénalité durant ces heures terribles qui arrachèrent de lui le cri d'abandon, il l'a ôté et effacé pour toujours ; et ce faisant, il a ôté les conséquences pénales de la chute d'Adam.

Les tendances héréditaires au mal demeurent dans toute la race ; mais la pénalité spirituelle qu'Adam a encourue pour lui-même et pour nous, en tant que chef et représentant, a été annulée par les souffrances et la mort de notre glorieux Représentant et Chef, le second Adam, le Seigneur venu du ciel. Les hommes devront encore subir la pénalité de leurs péchés volontaires, s'ils ne cherchent pas le pardon et la purification par le sang ; mais ils n'auront pas à subir la pénalité qui leur serait revenue en tant que membres d'une race déchue ; car Jésus l'a ôtée lorsqu'il est mort. C'est ainsi que les multitudes de petits enfants, de personnes incapables, et d'autres encore, qui appartiennent à la race d'Adam mais n'ont jamais eu l'occasion de commettre une transgression personnelle, peuvent entrer sans obstacle dans le pays où rien de souillé n'entre.

Par le sacrifice de lui-même. Non par son exemple, si beau et si aimable soit-il. Non par son enseignement, bien qu'il nourrisse le monde. Non par ses œuvres, qui sont la source de toute vraie philanthropie. Mais par sa mort ; et par sa mort en tant que sacrifice. Si vous voulez comprendre un auteur, vous devez connaître le sens qu'il donne à ses mots essentiels, et étudier attentivement les définitions qu'il en donne.

Ainsi, pour comprendre la signification de la mort de Christ, il faut revenir aux définitions minutieuses du Lévitique concernant le sacrifice, l'expiation et la propitiation ; les mêmes termes que le Nouveau Testament applique à la croix. Et il faut s'en tenir à cela. Tout ce que signifiait le sacrifice dans le Lévitique, il le signifie lorsqu'il est appliqué à la mort de Christ. Et il ne peut y avoir de doute : **le sacrifice représentait la substitution de l'innocent au coupable** ; l'annulation de la peine méritée parce qu'elle avait été portée par un autre ; l'effacement du péché par l'effusion du sang.

Tout cela doit être compris lorsque ces termes s'appliquent à la mort de Christ, avec cette différence qu'autrefois la souffrance était involontaire, tandis que dans le cas de notre Rédempteur, Dieu en lui a pris volontairement et librement sur lui les conséquences accumulées du péché du monde, les a portées, et les a rendues comme si elles n'avaient jamais existé. « *Il a ôté le péché par le sacrifice de lui-même* » (Galates 1.4).

Qu'était la mort de Christ ? « *Un martyr !* », dit la pensée moderne. « *Un accident tragique dans une époque non éclairée !* », dit le critique. « *Le résultat inévitable d'un combat contre le mal !* », dit l'enseignant libéral. « **Un sacrifice !** » répond l'Écriture. Un sacrifice volontaire, par lequel le péché a été porté et ôté. C'est là que nous nous reposons, acceptant de demeurer, dans un monde de mystère, au pied d'un mystère plus grand encore ; mystère qui, malgré son insondable profondeur, répond au cri d'une conscience convaincue et répand la paix du ciel dans nos cœurs.

La « seule fois » de la mortalité (9.27). À quelques exceptions près rapportées dans l'Écriture, où des miracles de résurrection ont eu lieu, les hommes ne meurent qu'une seule fois. Pour ceux-là, il y eut un berceau et deux cercueils ; une naissance et deux enterrements. Mais pour la plupart, il est miséricordieusement ordonné que l'agonie de la mort ne soit vécue qu'une fois. Et ce qui est le lot commun de l'humanité est aussi arrivé à Jésus-Christ. Il ne pouvait mourir souvent, parce qu'il était véritablement homme, et il aurait été incohérent de violer en lui la loi universelle. Il devait devenir homme, car c'est seulement par la naissance qu'il pouvait atteindre la mort ; mais, étant né et ayant assumé notre nature, il devait en suivre les lois et ne mourir qu'une fois.

La « seule fois » de la divinité (9.28). Il devait y avoir en lui quelque chose de plus que l'humain, pour que sa mort unique puisse porter les péchés de plusieurs. De grands hommes sont morts, prêts à tout pour expier les fautes de leur nation, de leur famille ou de ceux qu'ils aimaient ; mais en vain. Quelle valeur infinie doit donc être la sienne, lui dont les souffrances et la mort compensent le péché d'un monde entier !

Et nous pouvons voir l'impérieuse nécessité que notre Sauveur soit Dieu manifesté en chair ; que celui qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix soit aussi celui qui était en forme de Dieu et n'a pas regardé comme une usurpation d'être égal à Dieu. Si sa mort « une fois » a réellement ôté le péché, alors apportons nos chants d'adoration, nos couronnes, nos hommages les plus humbles : il doit être Dieu. Aucun être d'ordre inférieur n'aurait pu accomplir pour l'homme ce que, dans ces brèves mais terribles ténèbres, il a accompli une fois pour toutes et pour toujours.

La « fois unique » d'une conscience purifiée (10.2). Nous ne sommes pas dans la situation des Juifs, contraints de répéter leurs sacrifices année après année dans une triste monotonie ; notre sacrifice a été offert une fois pour toutes. C'est pourquoi nous n'avons pas, comme eux, la conscience perpétuelle des péchés. Nos cœurs sont purifiés une fois pour toutes par l'aspersion qui délivre d'une mauvaise conscience (v. 22).

Il n'est pas nécessaire de demander sans cesse pardon pour des péchés déjà confessés et pardonnés. Dieu ne nous en accuse plus ; nous n'avons pas à nous en accuser davantage. Dieu ne s'en souvient plus ; nous pouvons les oublier aussi, sauf pour nourrir notre gratitude et notre humilité.

Il y a certes un besoin quotidien de confesser les fautes récentes, mais lorsque l'âme saisit pleinement l'œuvre de Christ en sa faveur, elle s'écrie avec joie : « *Autant l'orient est éloigné de l'occident, autant il éloigne de nous nos transgressions* » (Psaume 103.12). La « fois unique » d'un dessein accompli (10.10).

Le temps nous manque pour nous y attarder davantage. Dans le chapitre suivant, nous verrons combien parfaitement le dessein de Dieu a été accompli en Jésus, et pourquoi il n'y a aucune nécessité de répéter son œuvre sacrificielle. La volonté de Dieu pour la rédemption de l'homme ne demande rien de plus que ce qui a été donné dans la vie et la mort de notre Sauveur.

Rien de plus n'est requis pour la gloire de Dieu, pour l'accomplissement de ses desseins, ou pour la délivrance et la sanctification parfaites de ceux qui croient.

« Une fois pour toutes, pécheur, reçois-le ! Une fois pour toutes, frère, crois-le ! Accroche-toi à la croix, le fardeau tombera ; le Christ nous a rachetés, une fois pour toutes ! »

24. UNE ANCIENNE COUTUME HÉBRAÏQUE.

« *C'est pourquoi Christ, entrant dans le monde, dit : Tu n'as voulu ni sacrifice ni offrande, mais tu m'as formé un corps* » (Hébreux 10.5).

Dans cet ancien monde hébreu, désormais perdu dans le crépuscule du passé, certaines coutumes d'un intérêt plus que passager, méritent encore notre attention. L'une d'elles scintille un instant sous la lumière de cette Épître, comme une vague lointaine frappée par un rayon de soleil.

Il arrivait qu'un Israélite, accablé par de mauvaises saisons et des récoltes décevantes, s'endette profondément envers un riche voisin ; au point de devoir plus que la valeur même de son héritage. Dans ce cas, il lui était permis non seulement d'aliéner sa terre jusqu'à l'année du jubilé, mais aussi de vendre son propre service pour acquitter sa dette. Quelle douleur pour ce petit propriétaire de quitter sa modeste demeure, les biens chéris où ses pères avaient vécu et prospéré, et de partir au service d'un autre ! Les adieux autour de la petite parcelle de terre devaient être poignants, sachant qu'il ne la reverrait peut-être jamais. Et pourtant, l'amertume de la séparation était adoucie par la délivrance immédiate de l'angoisse : plus de sombres pressentiments, plus de lutte désespérée contre la misère, plus de crainte du lendemain. Toute responsabilité ; dettes, nourriture, vêtements pour lui, sa femme et ses enfants ; reposait désormais sur les épaules d'un autre.

Ainsi s'écoulaient les six années prescrites. À leur terme, le maître appelait le serviteur pour lui rendre sa liberté. Mais à ce moment-là, il pouvait choisir de rester pour toujours. S'il redoutait les tempêtes de la pauvreté ; s'il préférait l'abri et l'abondance de la maison de son maître à la lutte pour l'existence ; si, surtout, il aimait son maître et désirait ne plus être séparé de lui, il était libre de le déclarer : « *J'aime mon maître, je ne veux pas sortir libre* » (Exode 21.5).

Alors, solennellement, devant les juges, afin que le choix soit pleinement ratifié, son maître lui perçait l'oreille avec un poinçon contre le poteau de la porte, laissant une marque indélébile de la relation qu'ils avaient scellée. « *Et il le servira pour toujours* » (Exode 21.6). Cette coutume est évoquée par le psalmiste (Psaume 40.6). Vivant au milieu des sacrifices quotidiens, mensuels et annuels, ce saint homme ressentait profondément leur incapacité à ôter le péché. Il comprenait que la véritable offrande à Dieu devait être d'une autre nature.

Comment exprimer adéquatement sa reconnaissance pour les œuvres merveilleuses et les pensées innombrables de Dieu ? Assurément, ni l'offrande de farine ou de sang, ni l'holocauste, ni le sacrifice pour le péché ne pouvaient être l'expression la plus haute de l'amour et de la dévotion. Alors il imagina une voie plus excellente : venir à Dieu portant le rouleau de sa volonté, attacher son cœur à cette transcription sacrée du caractère divin, et traduire ses préceptes en obéissance prompte et aimante : « *Je prends plaisir à faire ta volonté, mon Dieu ; ta loi est au fond de mon cœur* » (Psaume 40.8). Cela plaît à l'Éternel plus qu'un taureau ou un bœuf aux cornes et aux sabots.

Et ce n'est pas tout. Rappelant l'ancien usage du serviteur hébreu, il se représente répétant son vœu, se tenant humblement à la porte de Dieu, tandis que son oreille y est percée pour toujours. Désormais, il peut presque s'écrier avec l'Apôtre : « *Que personne ne me fasse de la peine, car je porte sur mon corps les marques de Jésus* » (Galates 6.17). « *Tu m'as percé les oreilles !* » « *Je suis vraiment ton serviteur ; tu as brisé mes liens !* »

Nous ne devons pas nous étonner de l'explosion de joie qui suit (v. 10). Lorsque le psalmiste affirme avec insistance son intention de proclamer devant la grande assemblée ce qu'il a découvert de l'amour de Dieu, nous comprenons aisément la raison de son exultation. Il n'existe pas de vie plus libre que celle qui a échappé à tous les autres maîtres en devenant l'esclave de Jésus.

Il n'existe pas de nature plus débordante de joie et de paix indicible que celle qui a senti la piqûre du poinçon, qui a été marquée du sang du sacrifice de soi par amour pour lui, et qui a franchi la porte ouverte pour ne plus jamais en sortir.

Il n'existe pas de repos plus profond que celui qui ne connaît plus aucun souci, parce que tout souci a été déposé une fois pour toutes sur celui qui seul peut porter le poids de la tristesse et du péché, de la responsabilité et du besoin.

Approprié par le Seigneur Jésus.

Dans son incarnation, notre Seigneur a réalisé toutes les aspirations et affirmations les plus nobles jamais prononcées par les saints les plus illustres. Leurs paroles mêmes peuvent donc être littéralement appropriées par lui, sauf là où elles vacillent sous le poids de la confession du péché ou de la faiblesse humaine. Ainsi, lorsqu'il est venu dans le monde, il pouvait reprendre les paroles anciennes du Psaume 40 et, par elles, accomplir la signification profonde de l'ancienne coutume hébraïque.

Les sacrifices du Lévitique avaient servi un but nécessaire : familiariser les hommes avec la manière dont Dieu voulait qu'ils comprennent la mort de notre Sauveur.

Mais il était évident qu'ils ne pouvaient en épuiser le sens ni accomplir pleinement son dessein rédempteur. La volonté de Dieu allait bien au-delà d'eux ; ils ne pouvaient donc être que partiels, et leur incomplétude même exigeait une répétition incessante. Et même répétés pendant des siècles, ils ne pouvaient accomplir les desseins que la nature divine avait arrêtés. Autant vouloir remplir l'océan avec des charretées de terre que d'accomplir la volonté de Dieu par le sang des taureaux et des boucs.

Mais lorsque Jésus est venu dans le monde, il s'est immédiatement mis à accomplir cette volonté sainte. C'était son cri constant : « *Voici, je viens pour faire ta volonté, ô Dieu !* » (*Hébreux 10.7*). Et il ne s'est pas contenté d'accomplir cette volonté dans chaque détail de sa vie ; il l'a accomplie surtout là où elle touchait l'abolition du péché, la rédemption des hommes, la sanctification et le perfectionnement de ceux qui croient. C'est pour accomplir la volonté de Dieu en ces domaines que le Sauveur est mort sur la croix. Et parce qu'il a parfaitement réussi ; découpant le modèle entier de la pensée divine dans le tissu de son obéissance ; les sacrifices inefficaces du judaïsme ont pris fin ; tandis que son propre sacrifice n'a pas eu besoin d'un seul soupir supplémentaire, ni d'une larme, ni d'une heure de ténèbres, ni d'un frisson d'agonie.

Par l'offrande de son corps, une fois pour toutes, nous avons été sanctifiés : notre position devant Dieu est pleinement satisfaisante. Et par une seule offrande, il a rendu parfaits pour toujours ceux qui sont sanctifiés, il a accompli toute l'œuvre objective de notre rédemption, de sorte qu'en lui nous nous tenons devant Dieu comme des saints acceptés, même s'il reste encore beaucoup à accomplir dans notre expérience intérieure (*Hébreux 10.10-14*).

La soumission totale de notre Seigneur à la volonté du Père apparaît délicatement dans un léger changement apporté ici à la citation du Psaume. Peut-être s'agit-il d'une version plus ancienne, ou d'une variante légitime, sanctionnée par l'Esprit. Au lieu de : « *Tu m'as ouvert l'oreille* », le Seigneur dit : « *Tu m'as formé un corps* ». En réalité, bien que l'oreille entraînant tout le corps ; car il est difficile de bouger la main ou le pied lorsque l'oreille est captive ; l'esclave hébreu ne donnait que son oreille au poinçon.

Mais notre Seigneur Jésus a donné non seulement son oreille, mais son corps tout entier, dans toutes ses facultés et puissances. Il n'a rien retenu, mais a livré au Père la totalité du corps qui lui avait été préparé par le Saint-Esprit dans le mystère de l'incarnation. Bénie soit notre part : le dessein rédempteur de Dieu a été si totalement et si efficacement accompli par l'offrande de ce corps cloué une fois pour toutes, non au montant d'une porte, mais à la croix.

Applicable à nous-mêmes.

Il existe aujourd'hui, parmi le peuple de Dieu, une forte aspiration à cette « vie plus abondante » que le Bon Berger est venu donner. De cette aspiration naît un mouvement puissant qui, s'il respecte les conditions suivantes, deviendra assurément une bénédiction pour l'Église.

Elle doit être naturelle. Une sainteté qui ne sait ni jouer ni rire avec les enfants, qui regarde avec suspicion les grands mouvements du monde, et qui se retire dans une sorte de cloître intérieur, n'est pas l'idéal de Jésus-Christ. Lui observait les enfants jouer sur les places, les appelait dans ses bras, et s'asseyait librement aux tables des riches. Cette sainteté austère est peut-être plus facile que la sienne, mais il serait illusoire de croire qu'elle satisfait son cœur. La véritable sainteté doit habiter les foyers et les lieux ordinaires de la vie humaine.

Elle doit être humble. Dès qu'un homme commence à se vanter de ce qu'il a atteint, on peut être sûr qu'il compense en paroles ce qui lui manque en expérience réelle. Le ton de certains lorsqu'ils parlent de perfection montre à quel point ils en sont éloignés. Se vanter d'être sans péché, c'est déjà tomber dans l'orgueil, le pire des péchés. Aucun visage ne rayonne vraiment tant que son propriétaire en est conscient. Aucun cœur n'est semblable à celui d'un enfant s'il se regarde lui-même.

Elle doit mettre l'accent sur l'œuvre objective de Christ. Il faut parfois de l'introspection pour déloger ce qui se trouve entre l'âme et Dieu ; comme une décharge de poudre qui nettoie une cheminée encrassée. Mais une fois ce travail accompli, il faut revenir immédiatement à Dieu, le regard fixé sur la personne et l'œuvre du Seigneur Jésus. L'introspection n'est utile que si elle ouvre une vue plus claire sur lui.

Si ces trois conditions sont respectées, le mouvement actuel ne pourra qu'apporter une bénédiction à l'Église universelle. Il conduira probablement beaucoup de croyants à vivre une expérience semblable à celle décrite dans le Psaume. Jusqu'ici, ils ont peut-être agi par devoir, offrant sacrifices et offrandes selon la loi. Mais dès l'instant où ils saisiront pleinement les droits de Jésus sur leurs vies libérées et abandonnées, ils s'écrieront : « *Nous aimons notre Maître ; nous ne voulons pas sortir libres ; perce nos oreilles à sa porte, afin que nous le servions pour toujours ; nous prenons plaisir à faire sa volonté ; sa loi est dans nos cœurs ; nous sommes impatients d'accomplir tout ce qui est écrit dans le rouleau de sa volonté !* »

Avez-vous déjà prononcé de telles paroles ? Votre vie n'a-t-elle été qu'une ronde monotone de devoirs, dont le mot d'ordre était « il faut » ? Hélas, vous n'avez pas encore goûté combien son joug est doux et son fardeau léger.

Mais si, dès maintenant, vous ouvriez tout votre cœur à l'œuvre du Saint-Esprit, en vous abandonnant pleinement à lui, il répandrait l'amour de Dieu en vous, embrasant votre amour pour lui.

Alors, vous feriez par amour ce que vous faisiez par obligation ; vous seriez si étroitement uni à Christ que vous ne pourriez plus vous séparer de lui, même si vous le vouliez, la marque de l'esclavage de Jésus serait gravée dans votre être même.

Il n'existe rien au monde qui apporte autant de repos à l'âme que de faire la volonté de Dieu ; qu'elle soit écrite dans l'Écriture, soufflée par l'Esprit dans le sanctuaire du cœur, ou inscrite dans la routine quotidienne de la Providence. Si seulement nous pouvions toujours dire : « *Je prends plaisir à faire ta volonté ; je viens, je viens !* » Si seulement nous pouvions offrir à Dieu, comme Jésus l'a fait, les corps qu'il nous a préparés, même jusqu'à l'amertume de la croix ; si seulement nous étions aussi déterminés à accomplir l'œuvre qu'il nous confie que les hommes le sont à poursuivre leurs ambitions personnelles : alors l'esprit du ciel, où la volonté de Dieu est parfaitement accomplie, envelopperait nos vies stériles et fatiguées comme le Gulf Stream réchauffe un rivage hivernal, dissipant le gel et couvrant le sol de fleurs délicates et de fruits du Paradis. N'essayez pas d'abord de ressentir la volonté de Dieu : choisissez-la, voulez-la, obéissez-y ; et, avec le temps, ce que vous aurez commencé par choisir, vous finirez par l'aimer d'un amour ardent et même passionné.

« Mais mon juste vivra par la foi ; et s'il se retire, mon âme ne prend pas plaisir en lui » (Hébreux 10.38).

Reculer, apostasier, est la chose la plus vile qui soit. Judas s'est retiré et est devenu un « fils de perdition ». Cela fait de l'homme un traître perfide et le place sous la colère et la malédiction éternelles de Dieu.

Reculer est un péché contre Dieu le Père, dont l'élection est méprisée ; contre Dieu le Fils, dont l'Évangile est déshonoré ; contre Dieu le Saint-Esprit, dont les témoignages sont rejetés.

Celui qui recule dit en pratique : « *J'ai essayé Jésus, et je ne le trouve pas tel que les prédicateurs l'ont présenté !* » Ainsi, il couvre Jésus de honte et le crucifie de nouveau. Le renégat blasphème contre le Saint-Esprit, car il fait de lui un menteur. Il a connu des émotions religieuses, et maintenant il les renie ; il a goûté la bonne parole de Dieu, et maintenant il la rejette comme fade ou même répugnante.

Celui qui recule nuit profondément aux autres. Il provoque la chute de certains, le refroidissement de beaucoup, et le chagrin de tous. Il est un arbre deux fois mort, déraciné. Il est sept fois pire qu'avant sa prétendue conversion. Écrire sur lui, c'est comme écrire dans la poussière.

« Ô Seigneur, garde-moi de ce péché terrible ! Que je ne sois jamais un apostat ! Jamais que je ne renie mon Seigneur ! Que je ne sois jamais un Judas ou un Démas ! Que je ne sois jamais une épouse infidèle à mon divin Époux ! Que je ne sois jamais un déserteur de la grande armée de la croix ! »

25. RECULER.

« Mais mon juste vivra par la foi ; et s'il se retire, mon âme ne prend pas plaisir en lui » (Hébreux 10.38).

Reculer, ou apostasier, est la chose la plus vile au monde. Judas s'est retiré et est devenu un « fils de perdition ». Cela fait de l'homme un traître perfide, et le met sous la colère et la malédiction éternelles de Dieu.

Reculer est un péché contre Dieu le Père, dont l'élection est ainsi méprisée ; contre Dieu le Fils, dont l'évangile est ainsi déshonoré ; contre Dieu le Saint-Esprit, dont les témoignages sont ainsi rejetés.

Celui qui recule dit en pratique : *« J'ai essayé Jésus, et je ne le trouve pas être ce que les prédicateurs ont déclaré qu'il était ! »* Ainsi, il met Jésus à la honte ouverte et le crucifie à nouveau. Le renégat blasphème contre le Saint-Esprit parce qu'il fait de lui un menteur. Il a ressenti des émotions religieuses, et maintenant il les nie ; il a goûté à la bonne parole de Dieu, et maintenant il la rejette comme insipide ou même nauséabonde.

Celui qui recule est souvent très préjudiciable aux autres. Il cause la chute de certains, le refroidissement de beaucoup, et le chagrin de tous. Il est un arbre deux fois mort, arraché par les racines. Il est sept fois pire qu'avant sa prétendue conversion. Écrire sur lui, c'est comme écrire dans la poussière : *« Ô Seigneur, retiens-moi de ce péché terrible ! Que je ne sois jamais un apostat ! Jamais que je ne renie mon Seigneur ! Que je ne sois jamais un Judas ou un Démas ! Que je ne sois jamais une épouse infidèle à mon divin Époux ! Que je ne sois jamais un déserteur de la grande armée de la croix ! »*

« Le juste vivra par la foi ; mais si quelqu'un se retire, mon âme ne prend point de plaisir en lui » (Hébreux 10.38 - Lire les versets 19-39).

L'Épître brûle depuis quelque temps d'une chaleur toujours croissante ; et maintenant elle s'embrase en une véhémence exhortation, qui a dû surprendre et terrifier ces chrétiens hébreux qui hésitaient encore entre le judaïsme et le christianisme. Comme nous avons eu plus d'une occasion de le remarquer, c'était devenu une grande question pour certains d'entre eux de savoir s'ils devaient retourner à l'un, ou continuer avec l'autre.

Le splendide cérémonial, l'âge vénérable et les associations anciennes du judaïsme luttèrent avec force pour les détourner de la simplicité et des exigences spirituelles de la foi plus récente. Mais assurément le mouvement rétrograde serait arrêté, et l'élan vers Christ accéléré, par ces remontrances sublimes et émouvantes.

La triple conclusion déjà atteinte est résumée en trois propositions capitales.

Nous pouvons entrer avec assurance dans le lieu très saint par le sang de Jésus. Le lieu très saint était la chambre de la communion la plus intime avec Dieu. Y entrer, c'était parler avec Dieu face à face. Et son équivalent pour nous est le droit de faire de notre Dieu notre confident et ami, dans l'oreille secrète duquel nous pouvons déverser toute l'histoire du péché, de la tristesse et du besoin.

La mémoire du péché récent ne doit pas non plus nous affliger ; car le sang de Jésus est le gage du pardon et de l'acceptation de ceux qui sont repentants et croyants. Nous pouvons aller continuellement, et même demeurer, là où les grands prêtres d'Israël ne pouvaient marcher qu'une fois par an.

Jésus a inauguré une voie nouvelle et vivante. Le voile du Temple fut déchiré quand Jésus mourut, pour indiquer que le chemin vers Dieu était désormais libre pour l'homme, sans entrave ni obstacle, et sans l'intervention d'un prêtre humain. Les prêtres ont essayé de le bloquer, et de contraindre les hommes à leur payer un péage pour l'ouvrir. Mais leurs prétentions sont fausses. Ils n'ont aucun tel pouvoir.

Le chemin demeure ouvert pour chaque chercheur tremblant. Il est nouveau, parce que, bien que des myriades l'aient foulé, il est toujours aussi frais pour chaque nouveau pied sacerdotal. Il est vivant, parce que c'est à travers le Sauveur vivant que nous venons à Dieu. « *Nul ne vient au Père que par moi* » (Jean 14.6). Arrêtons-nous ici pour noter que le voile, avec son ouvrage curieux, était un symbole du corps de Christ. « *Le voile, c'est-à-dire sa chair* » (Hébreux 10.20). Nous nous approchons de Dieu par la mort de ce Fils de l'homme qui, dans une réelle tristesse humaine, fut pendu sur la croix pour nous.

Nous avons un grand prêtre. Nous appartenons à la maison de Dieu par la foi ; mais nous avons besoin d'un Prêtre. Les prêtres ont besoin d'un Prêtre. Et nous en avons un tel, qui vit toujours pour intercéder pour nous, et pour offrir nos prières sur l'autel d'or, mêlées au parfum abondant de son propre mérite précieux. Ce sont les trois conclusions qui récapitulent les positions établies et prouvées jusqu'à ce point.

La triple exhortation fondée sur les conclusions précédentes.

« *Approchons-nous* » (v. 22). « *Retenons fermement* » (v. 23). « *Veillons les uns sur les autres* » (v. 24). Et chacune de ces trois exhortations tourne autour de l'un des trois mots qui se trouvent si souvent en combinaison dans les Épîtres : Foi, Espérance et Amour.

La foi se compose de deux parties : la croyance, qui accepte certaines déclarations comme vraies ; et la confiance en la personne au sujet de laquelle ces déclarations sont faites. Ni l'une ni l'autre ne peut se passer de l'autre. D'une part, nous ne pouvons pas faire confiance à une personne sans savoir quelque chose à son sujet ; d'autre part, notre connaissance ne nous aidera pas à moins qu'elle ne conduise à la confiance, pas plus qu'il ne sert au misérable grelottant devant la Banque d'Angleterre, de savoir que les coffres sont remplis d'or.

Une simple foi intellectuelle ne suffit pas. Le fait de tenir un credo ne sauvera pas. Nous devons passer d'une croyance en des mots à la confiance en la Parole. Par la foi, nous savons que Jésus vit, et par la foi, nous nous approprions aussi cette vie. Par la foi, nous savons que Jésus a fait sur la croix une propitiation pour le péché ; et par la foi, nous posons notre main avec révérence sur sa tête bien-aimée et confessons notre péché. **La foi est la main ouverte qui reçoit Christ.** La foi est le tuyau d'or par lequel sa plénitude vient à nous. La foi est le canal étroit par lequel la vie qui bat dans le cœur du Rédempteur entre dans nos âmes. La foi est l'attitude que nous adoptons lorsque nous nous détournons de l'humain vers le divin.

Nous ne devrions pas nous contenter de moins que la pleine assurance de la foi. La méthode principale pour l'accroître est de nous approcher de Dieu. Autrefois, les corps des prêtres étaient baignés d'eau et aspergés de sang avant qu'ils n'entrent en présence de Dieu. Cherchons la contrepartie spirituelle de cela. Soulagés de la pression de la culpabilité consciente, avec des cœurs aussi sincères et sans artifice que la chair est pure lorsqu'elle est lavée avec de l'eau pure, approchons-nous de Dieu et demeurons en communion avec lui ; et dans cette attitude, la foi croîtra extrêmement. Elle ne s'assiéra plus dans la poussière, mais se revêtira de beaux vêtements. Elle passera d'un fil pour devenir un câble. N'étant plus le toucher tremblant de la main d'une femme, elle saisira les piliers du Temple avec l'étreinte d'un Samson.

L'espérance est plus que la foi, et a une référence spéciale à l'avenir inconnu qu'elle réalise, et qu'elle fait peser sur notre vie quotidienne. Le voile qui cache l'avenir ne s'ouvre que frappé par la proue de notre barque qui avance ; il est donc naturel que nous demandions souvent ce qui se trouve au-delà.

Le pressentiment est le prophète du mal ; l'espérance du bien. Le pressentiment crie : « *Nous tomberons certainement par la main de... !* » ; l'espérance répond : « *Aucune arme forgée contre nous ne prospérera !* » Le pressentiment crie : « *Qui roulera la pierre ?* » L'espérance chante joyeusement : « *Le Seigneur marchera devant nous et redressera les chemins tortueux !* »

Le pressentiment, né de l'incrédulité, crie : « *Le peuple est grand et de haute taille, et les villes sont fortifiées jusqu'au ciel !* » ; l'espérance partage déjà le pays et choisit son héritage. Mais l'espérance chrétienne est infiniment meilleure et plus fiable que celle du mondain. Dans l'espérance ordinaire, il y a toujours l'élément d'incertitude ; elle peut être vouée à la désillusion et à la déception ; les choses peuvent ne pas se passer comme nous l'attendons : et ainsi, étant la caractéristique de la jeunesse, elle s'éteint au fil des années.

Mais l'espérance chrétienne est fondée sur la promesse de Dieu, et par conséquent elle ne peut décevoir ; bien plus, elle est l'ancre de l'âme âgée, devenant plus brillante et plus durable au fil des années, parce que « *celui qui a promis est fidèle* » (*Hébreux 10.23*).

Mais comment pouvons-nous augmenter notre espérance, afin de ne jamais la laisser nous échapper, mais de la tenir fermement avec une fermeté inébranlable ? Il n'y a rien qui la fortifiera plus rapidement que de considérer sa fidélité, lui dont les promesses sont l'ancre de l'espérance. A-t-il jamais manqué d'accomplir ses engagements ? Les étoiles ne retournent-elles pas à leur place désignée à un cheveu près de leur temps ? Les hommes de bien n'ont-ils pas donné un témoignage unanime à la fidélité du Dieu qui garde l'alliance ? Il n'a jamais permis que sa fidélité défaille, et ne le permettra jamais. Notre espérance, par conséquent, n'a pas besoin de faiblir, mais doit être forte et très courageuse.

L'amour vient en dernier. Elle est la reine de toutes les grâces de la vie intérieure. L'amour est la passion du don de soi. Il ne s'arrête jamais pour demander ce qu'il peut se permettre, ou ce qu'il peut espérer recevoir ; mais il répand toujours son parfum, brisant ses vases d'albâtre, et versant le sang de son cœur. Il dépérira jusqu'à la mort s'il ne peut donner. Il doit partager ses possessions. Il est prodigue du service le plus coûteux.

Un tel amour est dans le cœur de Dieu, et devrait aussi être en nous ; et nous pouvons l'accroître matériellement en nous préoccupant les uns des autres, et en nous associant avec nos frères croyants. La distance engendre la froideur et l'indifférence. Quand nous abandonnons l'assemblée de nos frères chrétiens, nous sommes enclins à nous envelopper dans le manteau glacial de l'indifférence.

Mais quand nous voyons d'autres dans le besoin, et les aidons ; quand nous sommes disposés à secourir et sauver ; quand nous découvrons qu'il y a quelque chose d'attirant chez le moins aimable ; quand nous ressentons la sympathie ardente des autres ; notre propre amour grandit par les exigences qui lui sont faites, et par les occasions de manifestation.

Recherchons ardemment ces dons excellents ; et afin que nous puissions les avoir et en abonder, invoquons la bienheureuse présence intérieure du Seigneur Jésus, dont l'entrée apporte avec elle tout le cortège des douces grâces chrétiennes.

La triple remontrance.

Allez de l'avant ! sinon pénalement (ver. 26). Si un homme enfreignait involontairement la loi de Moïse, il était pardonné ; mais s'il la méprisait volontairement, il mourait sans miséricorde.

Obligations du Sinai, mais contre les paroles de grâce qui distillent des lèvres du Sauveur mourant ! Le cœur qui peut se détourner de l'amour et de l'effusion de sang du Calvaire, et les ignorer, et les fouler impitoyablement aux pieds, est si dur, si désespéré, si défiant envers le Saint-Esprit qu'il s'expose au plus grave déplaisir de Dieu, et ne peut attendre aucune autre offrande pour ses péchés. Il n'y a pas de sacrifice pour l'expiation du péché de rejeter le Calvaire.

Allez de l'avant ! sinon les efforts passés sont annulés (ver. 32). Ces chrétiens hébreux avaient souffert intensément lors de leur première entrée dans la vie chrétienne. Le martyr d'Étienne ; les grands ravages causés dans l'Église par Saul de Tarse ; les terribles famines qui frappèrent Jérusalem, causant une désolation généralisée. Ils étaient même devenus un spectacle par les opprobres et les afflictions. Mais ils avaient accepté avec joie le pillage de leurs biens, ne reculant pas devant l'épreuve.

Retourner au judaïsme maintenant annulerait les avantages qui auraient pu découler de leur amère expérience ; manquerait la moisson de leurs larmes ; contredirait le respect avec lequel ils étaient considérés ; et les priverait de la récompense que le Seigneur pourrait leur donner, s'ils enduraient seulement jusqu'à la fin. « *Ne rejetez donc pas votre assurance, qui a une grande récompense* » (Hébreux 10.35).

Allez de l'avant ! Le Seigneur est proche (v. 36). Jésus était sur le point de venir dans la chute de Jérusalem, comme il viendra bientôt pour clore l'âge présent ; et tous les signes indiquaient la destruction rapide de l'ordre politique juif par la puissance conquérante de Rome.

Combien insensé serait-il alors de retourner à ce qui était à la veille de sa dissolution : au Temple qui allait brûler jusqu'au sol ; aux sacrifices qui allaient bientôt cesser ; à un sacerdoce qui serait rapidement dispersé aux quatre vents !

Il n'y avait qu'une seule alternative : ne pas retourner à une perdition certaine, à la ruine de tous les attributs les plus nobles de l'âme, à la disgrâce, à la déception et au regret sans fin ; mais continuer à travers le mal et la bonne réputation, à travers la tristesse, l'anxiété et le sang, jusqu'à ce que le serviteur fidèle soit justifié par l'approbation du Seigneur et accueilli dans les royaumes de la béatitude éternelle.

Sommes-nous parmi ceux qui vont jusqu'au salut de l'âme ? Ici, comme si souvent, le salut de l'âme est considéré comme un processus. Certes, nous sommes en un sens sauvés lorsque nous nous tournons pour la première fois vers la croix et faisons confiance au Crucifié.

Mais c'est seulement en restant dans le courant qui jaillit de la croix, seulement en demeurant dans une communion permanente avec le Sauveur, seulement en nous soumettant habituellement aux influences bienveillantes de l'Esprit divin, que le salut imprègne et guérit tout notre être. Alors l'âme peut être dite gagnée, c'est-à-dire restaurée à son type originel tel que conçu dans la pensée de Dieu avant qu'il ne forme la poussière de la terre en homme, qu'il ne soule en lui le souffle de vie, et qu'il ne devienne une âme vivante.

26. LA FOI ET SES EXPLOITS.

*« Or la foi est la substance des choses qu'on espère, la preuve de celles qu'on ne voit pas »
(Hébreux 11.1).*

La société repose sur la foi que l'homme a en l'homme. L'ouvrier, peinant toute la semaine pour le salaire qu'il croit recevoir ; le passager, se procurant un billet pour une ville lointaine, parce qu'il croit les déclarations des horaires ; le marin, dirigeant sa barque avec une précision infaillible par temps brumeux, parce qu'il croit aux cartes et tables maritimes commerciales ; le système entier du crédit monétaire, par lequel de vastes sommes circulent de main en main sans l'usage d'une seule pièce : tout cela illustre l'immense importance de la foi dans les affaires des hommes. Rien, par conséquent, n'est plus désastreux pour un individu ou une communauté que de voir son crédit altéré, ou sa confiance ébranlée.

Il semble y avoir trois préliminaires nécessaires à la foi. Premièrement, quelqu'un doit prendre un engagement ou faire une promesse. Deuxièmement, il doit y avoir de bonnes raisons de croire en l'intégrité et la suffisance de la personne par qui l'engagement a été pris. Troisièmement, il s'ensuit une assurance réconfortante que ce sera bien ainsi ; en fait, le croyant est capable de compter sur l'objet promis comme n'étant pas moins sûr que s'il était déjà entré en sa possession effective. Et ce dernier état d'esprit est précisément celui indiqué par l'auteur de cette Épître, quand, guidé par le Saint-Esprit, il affirme que la foi est l'assurance des choses espérées, la persuasion ou conviction des choses qu'on ne voit pas. En d'autres termes, la foi est la faculté de réaliser l'invisible.

Ces trois conditions sont remplies dans la foi chrétienne. La même faculté est mise en action en ce qui concerne les choses de Dieu. Dès le départ, nous sommes sûrs qu'une Voix a parlé à l'homme depuis la page de l'Écriture ; non pas des voix, mais une Voix. Ensuite, nous sommes sûrs que ce Locuteur est infiniment crédible.

Notre assurance repose sur plusieurs fondements : nous constatons que ses paroles se sont toujours réalisées dans l'expérience des générations passées ; nous les avons vues accompagnées de l'introduction de phénomènes miraculeux, indiquant dans leur bienfaisance et leur puissance la bonté et la gloire de l'Ouvrier ; nous découvrons dans nos propres cœurs l'assentiment de notre nature morale à leur vérité évidente : et pour toutes ces raisons, nous soutenons que la Voix qui parle mérite notre créance.

Et donc, enfin, nous comptons sur tout ce qui a été promis aussi sûrement que si nous le voyions, et pouvons le considérer comme certainement nôtre.

Soulignons encore ce qui a été dit. Nous considérons les paroles que Dieu nous adresse depuis les Écritures comme étant tout à fait différentes de toutes autres paroles qui peuvent réclamer notre attention de la bouche des hommes ; non seulement à cause du caractère des miracles qui les accompagnent, mais parce qu'elles nous touchent comme aucune autre parole ne le fait, et suscitent l'assentiment et consentement spontanés de notre nature morale, bien que parfois en condamnation de nous-mêmes. Ce doit être le Livre de Dieu qui coïncide si exactement avec les meilleures émotions et intuitions de notre nature morale ; et non seulement de la nôtre, mais de ce qu'il y a de plus noble et de meilleur dans notre race.

« Dieu, Dieu, l'Eternel, parle, et convoque la terre, Depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant » (Psaume 50.1). Et si nous sommes une fois assurés de cela, alors il n'y a aucune limite à la confiance paisible, qui non seulement considère la promesse comme crédible, mais commence réellement à jouir par anticipation des bienfaits qu'elle offre. La maxime de l'expérience humaine s'énonce ainsi : *« Voir c'est croire ; mais pour l'enfant de Dieu, c'est l'inverse qui est vrai : Croire c'est voir ! »*

Nous sommes aussi sûrs de ce que Dieu a promis que nous le serions si nous le voyions déjà devant nos yeux. Notre vision ne pourrait pas nous rendre plus sûrs que nous le sommes que Dieu nous aime ; qu'il y a une maison du Père avec ses nombreuses demeures ; et qu'un jour notre mortalité doit revêtir l'immortalité, de manière à vivre pour toujours dans un état d'existence qui est absolument sans péché, sans chagrin et sans nuit.

Une telle foi est engendrée dans nos âmes, principalement par l'étude de la Parole de Dieu ; faisant appel, comme nous l'avons vu, à notre conscience morale, qui, à mesure qu'elle se développe davantage, est de plus en plus satisfaite du Livre qui l'a appelée à l'existence et a tant fait pour son éducation.

Mais parfois la foi semble nous être donnée concernant quelque sujet particulier qui n'est pas directement indiqué dans l'Écriture, mais que nous nous sentons capables de réclamer, oui, et tandis que nous prions et y réfléchissons, nous sommes encore plus capables de le réclamer ; et quand nous trouvons une telle conviction se formant dans nos cœurs, nous pouvons en être parfaitement certain : *« Quiconque dira à cette montagne : Ôte-toi de là et jette-toi dans la mer, et ne doutera point en son cœur, mais croira que ce qu'il dit arrivera, il le verra s'accomplir » (Marc 11.23).*

Ainsi l'enfant de Dieu peut commencer à louer pour des bénédictions dont il n'y a aucun signe extérieur ; étant aussi sûr d'elles que si elles s'étaient élevées au-dessus de l'horizon, comme le petit nuage, pas plus grand que la main d'un homme, à la prière d'Élie : « *croyez que vous l'avez reçu, et vous le verrez s'accomplir* » (v. 24).

Veux-tu une foi plus grande ? Alors considère les promesses, qui sont sa nourriture naturelle ! Lis l'histoire des actes puissants de Dieu dans les jours passés. Ouvre ton cœur à Dieu, afin qu'il puisse y briller de sa présence révélatrice. Demande-lui de te donner cette faculté merveilleuse pour laquelle rien n'est impossible. Éloigne de toi tout ce qui pourrait entrer en conflit avec la croissance de ton cœur dans la foi et l'amour.

La foi grandit les hommes.

Parcourez cette liste de héros. Vous devez admettre que ceux dont les noms sont mentionnés se tiennent aux premiers rangs de notre race, brillant comme des étoiles. Mais leur prétention à être ainsi considérés n'était certainement pas le génie naturel. Hénoc, par exemple, et sa lignée, étant Séthites, ont pu être inférieurs à beaucoup de la famille de Caïn, en ce qui concerne les simples réalisations intellectuelles ou artistiques. Mais sa foi l'a élevé hors des rangs de la médiocrité, vers une espèce de primauté parmi les hommes ; et si la foi devenait le principe maître de votre vie et de la mienne, elle élargirait et enrichirait de même tout notre être.

La foi affecte puissamment notre vie humaine ordinaire. Avec la plupart des hommes, vous pouvez déterminer assez précisément comment ils agiront dans des circonstances données ; vous pouvez énumérer les influences à l'œuvre, et leur valeur. Mais vous ne pouvez jamais être sûr dans le cas du chrétien, parce que sa foi rend réel beaucoup de ce dont le monde autour ne tient aucun compte. Le tyran, soucieux de sauver quelque jeune confesseur chrétien, l'approche avec des flatteries et des promesses, choses qui attirent les jeunes, et est surpris de découvrir qu'elles n'ont aucun charme ; il l'approche ensuite avec la sou rance, l'opprobre et la mort, choses qui attristent les jeunes cœurs, et est également étonné de découvrir qu'elles ne causent aucune alarme.

La cause est inexplicable, et est attribuée à l'obstination ; mais en réalité les yeux du jeune cœur sont ouverts sur un monde dont le tyran n'a formé aucune conception. La foi n'est pas insouciant du temps, mais plus attentive à l'éternité. La foi ne sous-estime pas le pouvoir de l'homme, mais elle magnifie l'omnipotence. La foi n'est pas insensible à la douleur présente, mais elle la pèse contre la joie future.

Contre les gains mal acquis, elle place le trésor éternel ; contre la haine humaine, la récompense de la rétribution ; contre la lassitude de la course, la couronne d'amarante. Contre les larmes, elle place des semailles d'hiver, les cris de joie des gerbes d'automne ; contre l'inconvénient de la tente, la cité permanente. Aucun de ces hommes n'aurait vécu les nobles vies qu'ils ont vécues, sans la récompense de la rétribution et les lueurs qui leur furent données de la cité dorée au milieu des chagrins et des détresses de leurs vies.

La foi est possible à toutes les classes.

Dans cette liste se trouvent des femmes aussi bien que des hommes. Sara et Rahab, aussi bien qu'Abraham et Josué ; la veuve de Sunem, et le puissant prophète qui ramena son fils à la vie. Moïse, l'étudiant de la sagesse de l'Égypte. Gédéon, le cultivateur. Isaac, l'éleveur. Jacob, l'astucieux éleveur de bétail. Barak, le soldat. David, le berger, et Samuel, le prophète. Leurs occupations et circonstances variaient infiniment ; mais il n'y en avait pas un seul qui ne vivait pas sous l'influence de ce principe maître. Quelle que soit la vocation légitime d'un homme, il peut y demeurer avec Dieu, sous l'influence de la foi. Comme le sapin ou le pin, la foi prospère dans n'importe quel sol.

La foi est compatible avec des degrés de connaissance très différents. Il serait difficile d'énumérer plus de variétés de connaissance religieuse que celles qui sont résumées dans ce catalogue de noms. L'idée qu'Abel se faisait du sacrifice différait grandement de celle de David. Le degré de familiarité avec Dieu serait beaucoup plus intense chez Moïse que chez Samson. Et, comparées aux vues claires de la vérité détenues par ces chrétiens hébreux, celles des pères gris du monde n'étaient que comme des paniers remplis de fragments. Mais, malgré toutes ces différences, le même principe de foi jaillissait de chaque cœur. Et la femme qui toucha le bord du vêtement était animée du même esprit que celui qui, chez sa sœur, suscita l'émerveillement de Jésus : « *Femme, ta foi est grande !* » (*Matthieu 15.28*).

La foi peut maîtriser des difficultés insurmontables.

Il est difficile d'être singulier ; mais la foi a permis à Abel d'offrir un sacrifice plus excellent que Caïn. Il est difficile de marcher constamment avec Dieu, quand la méchanceté est grande sur la terre, et que toute chair a corrompu sa voie ; mais ce n'est pas impossible, car Hénoc a marché avec Dieu aux abords mêmes du Déluge, et a obtenu le témoignage qu'il lui plaisait.

Il est difficile de mener une vie de pèlerin, et de telles difficultés seraient probablement ressenties aussi vivement par les patriarches ; mais ce que la foi a fait pour eux, elle le fera pour d'autres.

Il est difficile, au milieu des soucis des affaires ou d'une charge publique, de garder le cœur frais, dévot et jeune ; mais ce n'est pas impossible à la foi, qui a maintenu l'esprit de patriotisme et de dévotion dans le cœur de Joseph, bien que fortement tenté de sombrer dans la condition d'un grand d'Égypte. Il est difficile de faire face à la perte de toutes choses, et au mécontentement des grands ; mais Moïse a fait les deux, sous l'emprise de la foi en l'invisible.

Il y a de nombreuses difficultés devant nous tous. Des mers orageuses interdisent notre passage ; des fortifications menaçantes barrent notre progression ; de puissants royaumes défient notre pouvoir ; des lions rugissent contre nous ; le feu allume sa barricade enflammée sur notre chemin ; l'épée, les armées de l'étranger, les moqueries, les flagellations, les liens et l'emprisonnement. Tout cela menace notre paix, assombrit notre horizon et éprouve sur nous leur pouvoir ; mais la foi a conquis tout cela auparavant, et elle le fera encore.

Nous rions de l'impossibilité ; nous foulerons les rivages des mers, certains qu'elles doivent nous frayer un chemin ; nous entrerons dans les tanières des bêtes sauvages et les fournaies de flammes, sûrs qu'elles sont impuissantes à nous blesser ; nous échapperons au tranchant de l'épée, de la faiblesse deviendrons forts, mettrons en fuite les armées d'étrangers, et réduirons à néant toute la puissance de l'ennemi : et tout cela parce que nous croyons en Dieu.

Comptez sur la fidélité de Dieu. Ne regardez pas les vents et les vagues, mais son caractère et sa volonté. Soyez seul avec lui, imprégnant votre cœur et votre esprit de ses promesses précieuses et très grandes. Soyez obéissant jusqu'à la limite extrême de votre lumière. Marchez dans l'Esprit, dont l'un des fruits est la foi. Ainsi serez-vous jugé digne de rejoindre cette troupe, dont les noms et les exploits débordent de cette page dans les chroniques de l'éternité, et de partager leur glorieux héritage.

27. SE DÉPOUILLER POUR LA COURSE.

« C'est pourquoi, nous aussi, puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, rejetons tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe si facilement, et courons avec patience la course qui nous est proposée ; regardant à Jésus, l'auteur et le consommateur de notre la foi. » (Hébreux 12.1-2).

Quand, dans sa campagne d'Égypte, l'empereur Napoléon conduisait ses troupes dans les environs des Pyramides, il pointa du doigt ces vestiges chenus d'une grande antiquité, et dit : *« Soldats, quarante siècles vous contemplent ! »* De même ont été convoqués devant notre pensée dans le chapitre précédent, les bons et les grands, les martyrs, confesseurs, prophètes et rois du passé. Nous avons été conduits à travers les corridors du mausolée divin, et invités à lire les noms et épitaphes de ceux dont Dieu n'avait pas honte. Nous avons senti notre foi se fortifier en lisant et méditant ce récit inspirant ; et maintenant, d'une simple touche, ces âmes saintes sont dépeintes comme étant passées de l'arène aux gradins bondés, d'où elles observent la course que nous parcourons aujourd'hui. Elles furent témoins de la nécessité, de la nature et de la puissance de la foi. Elles sont aussi témoins de nos vies et de nos luttes, de nos victoires et de nos défaites, de notre passé et de notre présent.

Et ils sont comparés à une nuée. L'un des plus beaux tableaux au monde est celui de la Madone de San Sisto à Dresde, qui représente l'enfant Sauveur dans les bras de sa mère, entouré de nuages, qui n'attiraient aucune attention particulière jusqu'à récemment ; mais lorsque la poussière accumulée des siècles fut enlevée, on découvrit qu'ils étaient composés de myriades de visages d'anges.

C'est sûrement là la pensée de l'écrivain inspiré quand il parle d'« une si grande nuée de témoins ».

Dans certains des amphithéâtres les plus spacieux des temps anciens, les spectateurs s'élevaient en gradins successifs jusqu'au nombre de quarante ou cinquante mille ; et pour la pensée du combattant, tandis qu'il regardait autour de lui cette vaste multitude de visages humains, disposés dans des coloris variés et somptueux, ces vastes congrégations de sa race devaient apparaître comme des nuages, composés d'unités infinitésimales, mais formant toutes ensemble un puissant agrégat, et baignées dans de telles teintes que celles projetées sur les nuages au lever ou au coucher du soleil par le soleil rasant.

Si avant ce moment ces chrétiens hébreux avaient été chancelants et enclins à abandonner leur zèle, ils auraient été étrangement émus et stimulés par la pensée qu'ils vivaient sous l'inspection étroite des esprits des puissants défunts. À nous aussi la même exhortation s'applique.

La vitesse de la vie chrétienne.

« *Courons* ». Nous ne devons pas rester assis à nous laisser porter par le courant. Nous ne devons pas flâner et traîner comme des enfants qui reviennent d'une promenade estivale. Nous ne devons même pas marcher comme des hommes au pas mesuré. Nous devons courir. Et nous ne devons pas seulement courir comme ceux qui doublent leur allure pour un trot facile ; nous devons courir comme des hommes qui courent une course. L'idée d'une course est généralement la compétition ; ici, c'est seulement la concentration du but, l'unicité de l'objectif, l'intensité.

La vie au sérieux, voilà l'idée. Mais combien nous semblons en être éloignés ! Et quel contraste il y a entre notre sérieux dans tout le reste, et dans notre dévotion à Dieu et aux hommes !

Nous sommes assez disposés à nous joindre à la ruée de la compétition commerciale, à la course à la richesse, aux discussions passionnées de la politique, et dans la vie sociale à la poursuite du plaisir ; mais, ah ! comme nous ralentissons vite quand il s'agit de savoir combien nous sommes prêts à faire pour Dieu !

Comme les hommes sont sérieux autour de nous ! Newton penché sur ses problèmes jusqu'à ce que le vent de minuit balaie sur ses pages les cendres de son feu éteint depuis longtemps. Reynolds assis, pinceau à la main, devant sa toile pendant trente-six heures d'affilée, convoquant à la vie des formes de beauté qui semblaient heureuses de venir. Dryden composant en une seule quinzaine son Ode pour le jour de Sainte-Cécile. Et le biographe qui rapporte ces traits se levant lui-même avec l'aube pour se préparer aux exigences de sa charge.

Dans un monde comme celui-ci, et avec un thème comme le nôtre, nous ne devrions pas être languissants et indolents ; mais dévoués, ardents, consumés d'un saint amour pour Dieu, et d'une passion pour les âmes des hommes. Alors nous progresserions dans la connaissance de la Parole de Dieu, et entrerions dans les paroles de l'un des plus grands athlètes spirituels qui ait jamais vécu : « *Je fais une seule chose... je cours vers le but pour remporter le prix de la vocation céleste en Jésus-Christ* » (*Philippiens 3.14*).

Nous devons courir libres de tout poids.

Cette vitesse ne peut être maintenue que lorsque nous courons sans entraves et libres. Maintenant, bien sûr, nous admettrions tous la nécessité de nous défaire de nos péchés ; mais dans toutes nos vies, il y a des poids qui ne sont pas des péchés. Un péché est ce qui, par sa nature même, et toujours, et par quiconque le commet, est une transgression de la loi de Dieu, une violation de la volonté de Dieu. Mais un poids est quelque chose qui en soi ou pour autrui peut être inoffensif, ou même légitime, mais qui dans notre propre cas est un obstacle et une entrave.

Chaque croyant doit être laissé libre de décider quel est son propre poids particulier. Nous ne pouvons pas juger les uns pour les autres. Ce qui est un poids pour l'un ne l'est pas pour tous. Mais le Saint-Esprit, s'il est consulté et qu'on lui demande de révéler l'obstacle au sérieux et à la vitesse du progrès de l'âme dans les choses divines, ne manquera pas de l'indiquer rapidement et infailliblement. Et c'est là l'excellence de l'enseignement du Saint-Esprit : il est toujours précis.

Si vous avez un sentiment général et indéfini de découragement, c'est probablement l'œuvre du grand ennemi des âmes ; mais si vous êtes conscient d'un obstacle et d'un encombrement particulier qui freine votre vitesse, c'est presque certainement l'œuvre de l'Esprit divin, qui vous conduit à renoncer à quelque chose qui ralentit votre progrès dans la vie spirituelle.

Aucun homme ne songerait à maintenir une vitesse élevée tout en étant chargé de poids. Les jeunes gens qui courent pour un prix jonchent le parcours de vêtements jetés dans leur hâte ardente. Il y aurait peu de difficulté à maintenir un esprit intense et ardent si nous étions plus fidèles dans notre façon de traiter les habitudes et les indulgences qui s'accrochent à nous et entravent nos pas. Des milliers de chrétiens sont comme des navires gorgés d'eau. Ils ne peuvent pas couler ; mais ils sont tellement saturés d'incohérences, de mondanité et de mal toléré qu'ils ne peuvent être remorqués qu'avec difficulté jusqu'au port céleste.

Y a-t-il quelque chose dans votre vie qui dissipe votre énergie des choses saintes, qui vous détourne de la pratique de la prière et de l'étude biblique, qui se dresse devant vous dans vos meilleurs moments, et produit en vous un sentiment général de malaise et de trouble ? quelque chose que d'autres considèrent comme inoffensif, et permettent, et dans lequel vous ne voyiez autrefois aucune cause d'inquiétude, mais que vous regardez maintenant avec un sentiment d'auto-condamnation ?

C'est très probablement un poids. Y a-t-il quelque chose dans le cercle de votre conscience concernant quoi vous devez argumenter avec vous-même, ou que vous ne voulez pas examiner, le traitant comme un failli traite ses livres dans lesquels il n'a aucun désir d'entrer, ou comme un adepte du plaisir traite les premiers symptômes d'une vitalité déclinante qu'il cherche à se dissimuler à lui-même ? Nous permettons si souvent en nous-mêmes des choses que nous serions les premiers à condamner chez les autres. Nous nous trouvons fréquemment engagés à découvrir des raisons ingénieuses pour lesquelles une certaine conduite qui serait mauvaise chez les autres est justifiable en nous-mêmes. Toutes ces choses peuvent être considérées comme des fardeaux.

Ce peut être une amitié qui est trop absorbante ; une habitude qui sape notre énergie comme la racine pivotante sape les capacités fruitières d'un arbre ; une poursuite, un amusement, un passe-temps, un système de lecture, une méthode de passer le temps, trop fascinant et trop absorbant, et donc nuisible à l'âme ; qui est tentée de marcher quand elle devrait courir, et de flâner quand elle devrait se hâter.

Mais, demandez-vous, n'est-ce pas un signe de faiblesse, et cela ne tendra-t-il pas vers la faiblesse, de toujours renoncer à ces choses et à d'autres semblables ? Assurément, vous criez-vous, la vie deviendra appauvrie et stérile quand elle sera dépouillée de cette manière de ses choses précieuses. Il n'en est rien. Il est impossible de renoncer à quoi que ce soit sur l'ordre de la vie intérieure sans ajouter immensément à sa force ; car elle croît par l'abandon, et devient forte par le sacrifice. Et pour chaque objet indigne qui est abandonné, il s'ensuit un enrichissement immédiat de l'esprit, qui est la compensation su sante et invariable.

L'athlète renonce volontiers à beaucoup de choses que d'autres hommes valorisent, et qui lui sont agréables à lui-même, parce que son esprit est fixé sur le prix ; et il considère qu'il sera amplement récompensé pour toutes les épreuves de l'entraînement s'il lui est permis de le remporter, même si c'est une ceinture qu'il ne portera jamais, ou une coupe qu'il n'utilisera jamais. Combien plus volontiers devrions-nous être prêts à renoncer à tout ce qui entrave notre accomplissement, non pas de la babiole incertaine de l'athlète, mais de la récompense certaine, la couronne incorruptible, le sourire et le « bien fait » de notre Seigneur !

Il existe un vieux tableau hollandais représentant un petit enfant laissant tomber un jouet chéri de ses mains ; et, à première vue, son geste semble incompréhensible, jusqu'à ce que, dans un coin du tableau, l'œil soit attiré par une colombe blanche qui vole vers les mains tendues et vides. De même, nous sommes prêts à renoncer à beaucoup de choses une fois que nous apercevons les acquisitions spirituelles qui nous font signe.

Et c'est là la vraie manière d'atteindre la consécration et l'abandon. Ne vous attardez jamais sur le côté renoncement, mais sur le côté réception. Gardez à l'esprit la signification de l'ancien mot hébreu pour consécration, remplir la main. Il n'y aura pas beaucoup de difficulté à amener les hommes à vider leurs mains de bois, de foin et de chaume s'ils voient qu'il y a une possibilité de les remplir des trésors qui brillent sur les visages ou dans les vies des autres, ou qui les appellent depuis les pages de l'Écriture. Le monde nous plaint, parce qu'il ne voit que ce à quoi nous renonçons ; mais il retiendrait sa sympathie s'il pouvait aussi voir combien nous recevons « *une bonne mesure, tassée, secouée et débordante versée dans notre sein* » (Luc 6.38).

Nous devons mettre de côté le péché qui nous enveloppe.

« *Rejetons tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe si facilement* » (Hébreux 12.1). Nous faisons souvent référence à ces paroles ; aucune phrase de la Bible n'est plus souvent sur nos lèvres ; mais ne les citons-nous pas mal en les séparant de leur contexte ? Nous devrions les lire comme faisant partie du grand argument qui traverse le chapitre précédent, et dont elles sont l'aboutissement et le point culminant brillant. Cet argument a été consacré au thème de la foi.

Cas après cas ont été présentés des exploits des héros de l'histoire hébraïque ; et il a été montré que dans chacun, la foi était le motif secret et la puissance de la sante. Le lien étroit entre ce panégyrique ardent et les mots d'ouverture du chapitre suivant est montré par le mot « C'est pourquoi », qui défie même l'intrusion gratuite de la division imposée dans notre version anglaise. Et il est certainement tout à fait naturel de considérer que le péché qui nous enveloppe si facilement n'est rien d'autre que le péché d'incrédulité, qui est le pôle opposé à la foi si hautement louée.

Si c'est là une exégèse correcte, elle jette une lumière nouvelle sur l'incrédulité. Ce n'est plus une infirmité, c'est un péché. Les hommes portent parfois leurs doutes comme les mendiants portent un enfant di orme ou maladif, pour exciter la sympathie des bienveillants. Mais il y a certainement une sorte d'incrédulité qui ne devrait pas rencontrer de sympathie, mais de réprimande. C'est un péché dont il faut se repentir comme péché, qu'il faut résister comme péché, et qui doit recevoir comme péché la purification du Christ.

L'incrédulité peut provenir de difficultés intellectuelles et constitutionnelles. Mais celles-ci ne conduiront pas l'âme à se vanter de surpasser les autres en perspicacité ; ou à renoncer à la société de ceux qui ont des constitutions plus heureuses ; ou, par-dessus tout, à abandonner l'habitude de la prière secrète.

Elle induira plutôt un état d'esprit tout à fait opposé à cet esprit confiant en soi et arrogant qui prévaut tant chez les incroyants de notre temps.

Mais une grande partie de l'incrédulité provient de causes morales. L'âme se met en désaccord avec Dieu, et dit qu'elle n'est pas sûre qu'il y ait un Dieu. Les fenêtres sont laissées couvertes de crasse, et alors elle doute que le soleil brille. Les facultés de la vie intérieure sont obstruées par négligence et refusent d'accomplir leur fonction désignée en révélant le spirituel et l'invisible.

Nous serions plus sages si nous traitions une grande partie de l'incrédulité de notre époque comme une maladie de la vie spirituelle, plutôt que de l'intellect. Sa source est largement morale. Ne mettez pas les agnostiques à étudier les preuves ; mais montrez-leur que leur disposition de cœur est la véritable cause de leurs ténèbres et de leur incrédulité. Dieu a donné à chacun de nous des facultés pour discerner sa vérité, qui la percevront et l'aimeront certainement ; et lorsque c'est l'inverse, c'est souvent dû à quelque obliquité morale, à quelque poutre dans l'œil, à quelque complaisance secrète, qui détruit toute perception spirituelle. Abandonnez le péché connu. Lisez la Bible, même si vous doutez de son inspiration. Attendez. Priez. Vivez selon toute la lumière que vous avez. Et l'incrédulité tombera comme les vieilles feuilles des arbres à feuilles persistantes au printemps.

Il y aura, bien sûr, des difficultés dans toutes nos vies pour entraver notre progression vers le ciel : des difficultés provenant de l'opposition de nos ennemis ; des difficultés venant de l'intérieur de nos propres cœurs. Nous aurons besoin de patience et de longue patience tandis que nous parcourons le chemin qui nous est assigné. Mais deux sources de réconfort nous sont ouvertes. Souvenons-nous que le parcours est tracé devant nous par notre Père céleste, qui connaît donc toute sa rudesse et son étroitesse, et qui fera abonder toute grâce envers nous, sa sante pour notre besoin. Faire sa volonté est repos et ciel.

Regardons « vers Jésus ». Loin des échecs et des succès passés ; loin des applaudissements et des blâmes humains ; loin des pièces d'or éparpillées sur le chemin, et des fleurs qui bordent chaque côté. Ne regardez pas de temps en temps, mais prenez l'habitude de regarder toujours, de sorte qu'il devienne naturel de lever les yeux de chaque tâche quotidienne, de chaque pièce, si petite soit-elle, de chaque rue, si bondée soit-elle, vers son visage cher, calme et doux.

Tout comme le voyageur sur les rives septentrionales du lac de Genève est constamment enclin à lever les yeux de tout livre ou travail sur lequel son attention a pu être fixée, pour contempler la splendeur et la gloire de la noble chaîne de sommets enneigés

sur les rives opposées. Et s'il semble difficile d'acquérir cette attitude habituelle, faites confiance au Saint-Esprit pour la former dans votre âme.

Par-dessus tout, souvenez-vous que là où vous marchez, votre Seigneur a autrefois marché, combattant vos difficultés et vos peines, quoique sans péché ; et avant longtemps vous serez là où il est maintenant. Gardez donc votre regard fixé sur lui tandis qu'il se tient prêt à vous accueillir et à vous récompenser ; et lutez à travers tout, animé par son sourire et attiré à ses côtés, et vous trouverez que les fardeaux et l'incrédulité tomberont presque insensiblement et d'eux-mêmes.

C'est la seule manière par laquelle les âmes peuvent être persuadées. Discutez avec elles, pressez-les ; essayez de les forcer ; et elles s'accrocheront d'autant plus aux fardeaux qui entravent leurs pas. Mais présentez-leur Jésus dans la beauté et l'attrait de sa personne et de son œuvre, et il y aura un relâchement naturel des obstacles ; comme la neige qui avait courbé les feuilles vers la terre tombe quand le soleil commence à briller.

Et Dieu ne nous ôte jamais rien sans nous donner quelque chose de mieux. Il enlève le symbole, pour nous donner la réalité ; brise le type, pour donner la substance ; nous libère du naturel et de l'humain, pour nous donner le divin. Oh, fais-lui confiance, âme : et ose lâcher prise, afin que tu puisses prendre ; être dépouillée, afin que tu puisses être revêtue !

28. CHÂTIMENT.

« *Celui que le Seigneur aime, il le châtie, et il frappe de verges tout fils qu'il reçoit* »
(Hébreux 12.6).

IL est à peine possible de supposer que quiconque lira ces lignes, n'ait pas bu à la coupe amère de l'affliction. Certains ont peut-être même enduré un grand combat d'afflictions. Escadron après escadron s'est déployé en ordre de bataille, et a brisé ses régiments sur l'âme dévouée. Elle nous est venue sous différentes formes, mais sous une forme ou une autre, elle nous est venue à tous.

Peut-être notre force physique et notre santé ont-elles été affaiblies en chemin ; ou nous avons été torturés par une angoisse indicible dans l'esprit ou le corps ; ou avons été obligés de voir nos bienaimés glisser lentement de l'étreinte de notre affection, qui était condamnée à rester paralysée et impuissante. Dans certains cas, l'affliction nous est venue dans le fait de gagner notre pain quotidien, qui a été obtenu avec difficulté et douleur, tandis que le souci n'a jamais été longtemps absent de nos cœurs, ni le besoin de nos foyers.

Dans d'autres cas, des foyers qui étaient aussi remplis de voix joyeuses que les bois au printemps de choristes à la douce voix sont vides et silencieux. Ah, combien sont infinies les nuances de la douleur ! combien étendue la gamme de la souffrance ! Combien peuvent s'écrier avec le Psalmiste : « *Toutes tes vagues et tous tes flots ont passé sur moi !* » (Psaume 42.7).

Nous pouvons voir clairement la raison de toute cette souffrance. Le cours de la nature est détraqué. Le péché de l'homme a mis non seulement lui-même, mais tout le cours de la nature en collision avec la volonté et la loi de Dieu ; de sorte qu'elle gémit et souffre dans ses douleurs. L'égoïsme a aussi aliéné l'homme de ses semblables, l'incitant à amasser tout ce qu'il peut mettre la main dessus pour lui-même, inconscient des souffrances amères de ceux qui l'entourent, et insouciant de leurs malheurs.

Tandis que derrière tout le cours de la nature, il y a l'activité incessante d'esprits malveillants, qui, comme dans le cas de Job, peuvent comploter contre nous, se délectant de tout méfait que, pour de grandes raisons, il leur est permis d'accomplir pour notre mal.

Il y a différentes manières de supporter l'affliction. Certains la méprisent (ver. 5). Ils refusent de reconnaître en eux-mêmes une quelconque raison de son infliction. Ils rejettent la leçon qu'elle était destinée à enseigner. Ils s'endurcissent dans une indifférence stoïque, résolus à la supporter avec un courage provocant et désespéré. Certains défont sous son poids (ver. 5). Ils deviennent abattus et découragés, ou perdent cœur et espoir. Comme Pliable, ils sont vite intimidés et sortent du Bourbier du Découragement avec le moins de frais possible pour eux-mêmes ; ou, comme Timoré et Méfiance, ils opèrent un demi-tour au rugissement du lion. Nous devons être dans la soumission. Portant la coupe humblement et docilement à nos lèvres ; disant calmement et avec confiance « Amen » à chaque flot et chaque vague ; essayant avec amour d'apprendre la leçon écrite sur la page de l'épreuve ; et nous inclinant comme les roseaux au bord de la rivière devant l'ouragan balayant de l'épreuve. Mais ceci, bien que ce soit le seul chemin vrai et sûr, n'est en aucun cas facile.

La soumission dans l'affliction n'est possible que lorsque nous pouvons y voir la main du Père des esprits (ver. 9). Tant que nous regardons aux causes secondes, aux hommes ou aux choses, comme étant l'origine et la source de nos chagrins, nous serons remplis alternativement d'une indignation brûlante et d'un chagrin sans espoir. Mais quand nous en venons à comprendre que rien ne peut nous arriver si ce n'est ce que notre Père permet, et que, bien que nos épreuves puissent avoir leur origine dans quelque source inférieure, elles deviennent néanmoins la volonté de Dieu pour nous dès qu'il leur est permis de nous atteindre à travers la défense de sa présence environnante, alors nous sourions à travers nos larmes ; nous baisons la main bien-aimée qui utilise un autre comme sa verge ; nous réalisons que la douleur de chaque instant prend son origine dans le cœur de notre Père ; et nous sommes en repos.

Judas peut sembler mélanger la coupe et la porter à nos lèvres ; mais c'est néanmoins la coupe que notre Père nous donne à boire, et ne la boirons-nous pas ? **Une grande partie de l'angoisse s'éloigne des épreuves de la vie dès que nous discernons la main de notre Père.**

L'affliction devient châtement. Il y a une grande différence entre ces deux. L'affliction peut venir d'une source malveillante et hostile ; le châtement est l'œuvre du Père, qui soupire après ses petits-enfants, désirent éliminer de leurs caractères tout ce qui est déplaisant et impie, et assurer en eux une entière conformité à son caractère et à sa volonté. Mais, avant que vous puissiez vous approprier le réconfort de ces paroles, laissez-moi vous demander instamment, mon lecteur, si vous êtes un enfant ? Nul n'est enfant dans le sens dont nous parlons maintenant, sauf ceux qui sont nés dans la famille divine par la régénération, par la grâce du Saint-Esprit.

De cette naissance, la foi est le signe et le gage certain ; car il est écrit : « *Ceux qui croient en son nom sont nés, non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu* » (Jean 1.13).

Êtes-vous un enfant ? L'Esprit témoigne-t-il avec votre esprit que vous êtes né de Dieu ? Pouvez-vous lever les yeux vers son visage et crier : « *Abba, Père* » ? Si c'est le cas, vous êtes entouré par les tendres soins aimants de votre Père. Rien ne peut vous atteindre sans passer par le cordon de sa protection. Si, par conséquent, l'affliction pose sa main rude sur votre bras, vous arrêtant, alors soyez sûr qu'elle doit d'abord avoir obtenu la permission de Celui qui vous aime infiniment, et qui est disposé à vous exposer, vous et lui-même, à la douleur à cause du vaste profit sur lequel il a fixé son cœur.

Tout châtement a un but. Il n'y a rien d'aussi absolument écrasant dans la douleur que de se sentir dériver à la merci d'une vague fortuite, emporté vers un rivage inconnu. Mais un grand calme s'installe en nous lorsque nous réalisons que la vie est une école, dans laquelle nous sommes instruits par notre Père lui-même, qui établit nos leçons selon ce qu'il voit que nous en avons besoin. Le sergent instructeur a un but dans chaque exercice ; le professeur de musique, un objectif dans chaque gamme ; le fermier, une finalité dans chaque méthode de culture. « *On ne bat pas la nigelle avec un traîneau à battre, et la roue du chariot ne passe pas sur le cumin ; mais on bat la nigelle avec un bâton, et le cumin avec une verge !* »

Ainsi Dieu a un but dans chaque douleur qu'il nous permet de ressentir. Il n'y a rien de fortuit, d'empirique ou de capricieux dans ses rapports avec les siens.

Les buts que le châtement sert sont très variés. Bien sûr, nous savons que la peine de nos péchés a été placée sur la tête de notre grand Substitut ; et que, par conséquent, nous sommes à jamais soulagés de leurs conséquences pénales. Mais bien que cela soit ainsi, le châtement suit souvent nos méfaits ; non pas que nous expiions les méfaits par la souffrance, mais afin que nous soyons contraints de les considérer sous leur vrai jour.

Au milieu de la douleur que nous souffrons, nous sommes contraints de revoir notre passé. L'insouciance, le manque de vigilance, le manque de prière qui ont œuvré en nous défilent lentement devant nos esprits. Nous voyons où nous nous étions égarés pendant de longs mois ou années. Nous découvrons combien profondément et incessamment nous avons attristé l'Esprit Saint de Dieu. Nous constatons qu'une aliénation avait élargi la brèche entre Dieu et nos âmes, qui, si elle avait continué, aurait dû entraîner la ruine morale. Peut-être ne voyons-nous jamais notre vrai caractère jusqu'à ce que la lumière s'éteigne du paysage, que les nuages couvrent le ciel, et que le vent se lève en gémissant autour de la maison de notre vie.

Les temps d'affliction conduisent à des examens de conscience, et nous devenons de plus en plus conscients de péchés auxquels nous avons à peine pensé. Et même si l'offense peut être confessée et écartée, tant que l'affliction dure, il y a un tempérament assagi du cœur et de l'esprit, qui est des plus favorables à la croissance religieuse. Nous ne pouvons oublier notre péché tant que le coup du Tout-Puissant pèse sur notre âme ; et nous sommes contraints de maintenir une habitude de sainte vigilance contre sa récurrence.

C'est aussi dans l'affliction que nous apprenons cette communion avec les souffrances de Christ et cette sympathie pour autrui qui sont si belles chez les vrais chrétiens. Ce n'est pas le type de caractère le plus élevé qui, comme les tableaux chinois, n'a aucun arrière-plan d'ombre. Même Christ ne pouvait apprendre l'obéissance que par les choses qu'il a souffertes, ou devenir un Souverain Sacrificateur parfait que par l'épreuve de la tentation. Et combien peu pouvons-nous entrer dans les profondeurs intérieures de son âme, à moins que nous ne foulions les sentiers ombragés, ou que nous ne soyons prosternés dans les clairières retirées de Gethsémané ! Nous qui tentons d'apaiser les chagrins de l'humanité devons nous-mêmes être familiers avec le chagrin, et devenir des hommes de douleur.

Soyez donc certain qu'aucun moment de douleur ne vous est donné à porter qui aurait pu être évité. Chacun a fait l'objet d'une considération divine avant d'être permis, et chacun sera ôté dès que sa mission nécessaire sera accomplie.

La discipline spéciale est la preuve d'un amour spécial (v. 6). Il nous coûte beaucoup moins de jeter nos superfluités sur ceux que nous aimons que de leur causer de la douleur. L'indulgence est un signe non pas d'un amour intense mais d'un amour faible. Le cœur qui aime réellement et sagement supportera la douleur de causer de la douleur, encourra le risque d'être mal jugé, ne reculera pas devant la fausse représentation et le reproche ; toutes choses devant lesquelles une affection moindre reculerait prudemment.

C'est parce que notre Père nous aime qu'il nous châtie. Il ne prendrait pas tant de peine pour nous si nous n'étions pas chers à son cœur. C'est parce que nous sommes fils qu'il s'applique à nous flageller. Mais oh, combien il soufre alors qu'il manie ce fouet de petites cordes ! Pourtant, salue chaque coup ; car chaque piqûre et chaque douleur te crie que tu es reçu dans le cercle intérieur de l'amour.

Lorsque des suppliants venaient demander son aide pour la guérison à notre Seigneur, la plupart du temps il se hâtait à leurs côtés. Mais en une occasion, il s'attarda encore deux jours à l'endroit où il se trouvait.

Il osa affronter le soupçon de négligence et le reproche aimant de l'amour endeuillé, parce qu'il aimait Marthe et sa sœur et Lazare. Il les aimait trop pour se satisfaire de faire de petites choses pour eux, ou de ne révéler que des fragments de sa grande gloire. Il aspirait à les enrichir de sa précieuse révélation de la vie de résurrection. Mais son but ne pouvait être atteint qu'au prix d'une douleur indicible, même jusqu'à la mort. Lazare devait mourir, et reposer deux jours dans le tombeau, avant que son plus puissant miracle puisse être accompli. Et ainsi il laissa le nuage d'orage éclater sur le foyer qu'il aimait, afin de pouvoir y faire jaillir une lumière qui se brisa en un arc-en-ciel de gloire prismatique.

Si vous êtes particulièrement visité par la souffrance, de telle sorte que vous ne pouvez l'associer à une persistance dans l'insouciance ou la négligence, alors considérez que vous êtes l'un des favoris du Ciel. Ce n'est pas, comme les hommes le pensent, l'enfant de la fortune et de la grâce terrestre, doté de dons en profusion prodigue, qui est le mieux-aimé de Dieu ; mais le plus souvent l'enfant de la pauvreté, de la douleur, de l'infortune et du cœur brisé. « *Si vous êtes exempts du châtimement auquel tous ont part, vous êtes donc des bâtards et non des fils* » (Hébreux 12.8). Oh, vous qui échappez à la verge, commencez sérieusement à vous demander si vraiment vous êtes nés de nouveau !

La douleur est chargée de résultats précieux (v. 10-11). « *Non pas joyeuse mais douloureuse : néanmoins après !* » Combien de sens renferme ce « après ». Qui pourrait estimer le centuple de bénédiction de chaque moment de douleur ? Les Psaumes sont des larmes cristallisées. Les Épîtres ont été dans bien des cas écrites en prison. Les plus grands enseignants de l'humanité ont appris leurs leçons les plus utiles à l'école de la douleur. Les caractères les plus nobles ont été forgés dans une fournaise. Des actes qui vivront à jamais, des chefs-d'œuvre d'art, de musique et de littérature, ont vu le jour dans des époques de tempête, de tourmente et d'agonie déchirante. Et il en est de même avec notre discipline terrestre. Les fruits les plus mûrs sont nés de la douleur.

La sainteté est le produit de la tristesse, lorsqu'elle est sanctifiée par la grâce de Dieu. Non pas que la tristesse nous rende nécessairement saints, car c'est là la prérogative de l'Esprit divin ; et, en réalité, beaucoup de ceux qui souffrent sont durs, plaintifs et peu aimables. Mais cette tristesse nous prédispose à nous détourner des distractions de la terre pour recevoir ces influences de la grâce de Dieu qui sont les plus efficaces là où l'âme est calme et tranquille, assise dans une pièce voilée et obscurcie, tandis que la souffrance accable le corps ou l'esprit.

Qui d'entre nous ne se sent pas disposé à souffrir, si seulement ce précieux résultat doit en découler, que nous puissions être « participants de sa sainteté » ?

Le fruit est un autre produit (v. 11). Où, pensez-vous, le Vigneron des âmes voit-il le plus souvent le fruit qu'il aime tant, et entend-il les accents de la confiance la plus profonde ? Pas là où ses dons sont les plus abondants, mais là où ils sont les plus maigres. Non dans les salles de l'ambition couronnée de succès ou du luxe rassasié, mais dans les chaumières de la pauvreté, et les chambres vouées à la douleur incessante. Propice presque jusqu'au miracle est le sol de la tristesse. Nécessaire au-delà de tout compte est le sécateur de la douleur.

Comptez, si vous voulez, les précieuses sortes de fruits. Il y a la patience, qui endure la volonté du Père ; et la confiance qui voit la main du Père derrière le rude déguisement ; et la paix, qui demeure tranquille, satisfaite du plan du Père ; et la justice, qui se conforme aux exigences du Père ; et l'amour, qui s'attache plus étroitement que jamais au cœur du Père ; et la douceur, qui traite les autres avec indulgence, à cause de ce que nous avons appris de nous-mêmes.

Ce n'est pas non plus pour très longtemps. Jésus, qui a enduré la croix, la honte et les crachats, est maintenant assis à la droite du trône de Dieu. Bientôt, nous aussi sortirons de la grande tribulation, pour nous asseoir à ses côtés. Chaque larme essuyée ; chaque battement d'angoisse apaisé ; chaque souvenir de douleur soulagé par l'anodyne divine de la félicité. Les résultats seront nôtres pour toujours. Mais la tristesse et les soupirs, qui ont pu être nos compagnons quotidiens jusqu'aux portes de la cité céleste, s'enfuiront lorsque nous franchirons son seuil, incapables d'exister dans cette gloire radieuse.

« Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ; et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur » (Apocalypse 21.4).

« Car j'estime que les souffrances du temps présent ne sauraient être comparées à la gloire à venir qui sera révélée pour nous » (Romains 8.18).

« Car nos légères afflictions du moment présent produisent pour nous, au-delà de toute mesure, un poids éternel de gloire » (2 Corinthiens 4.17).

« Fortifiez donc vos mains languissantes et vos genoux affaiblis ; et suivez avec vos pieds des voies droites, afin que ce qui est boiteux ne dévie pas, mais plutôt se raffermisse » (Hébreux 12.12-13).

29. LA VIE IDÉALE.

« Recherchez la paix avec tous, et la sanctification, sans laquelle nul ne verra le Seigneur : veillant attentivement à ce que personne ne se prive de la grâce de Dieu ; à ce qu'aucune racine d'amertume jaillissant ne vous trouble, et que plusieurs n'en soient souillés » (Hébreux 12.14-15).

Comme ces paroles sont belles et solennelles, semblables à la cadence grandissante de la musique céleste elle-même. De toute évidence, elles n'émanent pas de ce monde affligé de douleur et de guerres ; elles sont l'une des lois du royaume des cieux, destinées à modeler et façonner notre vie sur terre. Il est fort probable que ceux qui choisissent de leur obéir n'obtiennent ni nom ni renommée parmi les hommes ; mais ils gagneront quelque chose d'infiniment meilleur ; la béatitude de la bénédiction, le sourire du Sauveur et la vision de Dieu.

Il y a parmi nous des âmes dont le monde n'est pas digne ; pourtant, pour elles, le monde, quand il les aperçoit, prépare son venin le plus amer ; qui ont retiré leur intérêt des ambitions et des projets, des excitations et des passions de leurs semblables, et qui vivent une vie retirée, cachée avec Christ en Dieu, satisfaites de ne pas savoir et de ne pas être connues ; désireuses seulement de plaire à Dieu, de le connaître, ou plutôt d'être connues de lui, et de préserver l'équilibre parfait de leur nature avec lui, comme son centre, son pivot et sa cause finale. De telles âmes, peut-être, comprendront le mieux la signification infinie et la beauté de ces paroles profondes et bénies.

Voici notre attitude envers Dieu. « Recherchez la sainteté ». Dans la version Révisée, ceci est rendu par « sanctification ». Et ceci à son tour n'est qu'un équivalent latin pour « mise à part », comme le Sinaï parmi les montagnes ; le Sabbat parmi les jours de la semaine ; les Lévites parmi les Juifs ; et les Juifs parmi les nations de la terre.

Mais après tout, il y a une pensée plus profonde. Pourquoi les personnes, les lieux et les choses étaient-ils mis à part ? N'était-ce pas parce que Dieu était là ? Il est descendu avec puissance et gloire sur le Sinaï ; c'est pourquoi ils devaient établir des limites autour de ses pentes inférieures. Il a choisi de se reposer le septième jour de toute son œuvre ; c'est pourquoi ce jour fut consacré et sanctifié. Il a choisi les Juifs pour être son peuple particulier, et les Lévites pour être ses prêtres ; c'est pourquoi ils furent isolés de tous les autres.

Il est apparu à Moïse dans le buisson, rayonnant de la lumière de la Shekinah ; c'est pourquoi l'endroit était une terre sainte, et le berger devait ôter ses sandales. En d'autres termes, c'est la présence de Dieu qui rend saint. Il n'y a qu'un seul Être dans tout l'univers qui soit réellement saint. La sainteté est l'attribut de sa nature, et de sa nature seulement. Nous ne pouvons jamais être saints en dehors de Dieu ; mais quand Dieu entre dans l'esprit de l'homme, il apporte la sainteté avec lui. Bien plus, la présence de Dieu en l'homme est la sainteté.

Une pièce ou un bâtiment public peut être rempli d'une délicieuse lumière du soleil. Mais cette lumière du soleil n'est pas la propriété de la pièce. Elle ne lui appartient pas. Vous ne pouvez pas la féliciter pour sa possession. Car lorsque les ombres du soir se rassemblent et voilent la face du soleil, la chambre est aussi sombre que possible. Elle n'est lumineuse que tant que le soleil demeure en elle. Ainsi l'esprit humain n'a aucune sainteté en dehors de Dieu. La sainteté n'est pas un avantage ou une propriété ou un attribut que l'un d'entre nous peut revendiquer.

C'est la demeure de la lumière et de la gloire de Dieu en nous. Est saint l'homme en qui Dieu demeure. Est plus saint celui en qui Dieu demeure plus pleinement. Est le plus saint celui qui, si pauvre que soit son intellect et si humble que soit son sort terrestre, est le plus possédé et rempli par la présence de Dieu par le Saint-Esprit. Nous ne devons pas nous étonner que l'Apôtre s'adresse aux croyants comme à des saints, quand il pouvait dire d'eux : « *Votre corps est le temple du Saint-Esprit, qui est en vous* » (1 Corinthiens 3.16 ; 6.19).

Pourquoi, alors, l'écrivain sacré nous ordonne-t-il de « poursuivre la sainteté », comme s'il s'agissait d'une acquisition ? Parce que, bien que la sainteté soit le remplissage de l'esprit de l'homme par l'Esprit de Dieu, il y a néanmoins certaines conditions très importantes que nous devons observer si nous voulons obtenir et jouir de ce don béni.

Ne donnez aucun quartier au moi. Il s'affirme toujours sous l'une ou l'autre de ses formes protéiformes. Ne vous attendez pas à en être débarrassé. Même si vous dites l'avoir vaincu, alors il se cache sous le sourire de votre autosatisfaction. Il peut se manifester dans l'orgueil religieux, dans le désir d'exceller en vertu, dans la satisfaction avec laquelle nous nous entendons remarquer pour notre humilité. Il faudra une vigilance incessante, car là où se trouve le moi, Dieu ne peut venir.

Il ne partagera pas sa gloire avec un autre. Quand nous nous installons pour sommeiller, nous pouvons nous attendre au cri : « *Ton ennemi est sur toi* » (Juges 16.20). Car il envahira nos chambres secrètes et nos lieux de retraite les plus profonds.

Il est impossible de lire les Épîtres de l'apôtre Pierre sans être impressionné par le caractère solennel et redoutable de la vie chrétienne, le besoin constant de vigilance, l'urgence de la diligence, de la maîtrise de soi et du renoncement à soi-même. Oh, que nous ayons cette sainte sensibilité ! exerçant toujours la surveillance de soi ; ne nous épargnant jamais ; miséricordieux envers les autres parce que si impitoyables envers nous-mêmes ; nous exerçant continuellement à préserver une conscience sans offense envers Dieu et les hommes.

Abandonnez-vous à Dieu. Il cherche toujours le point de moindre résistance dans notre nature. Aidez-le à le trouver ; et une fois trouvé, assurez-vous de le laisser suivre sa voie bénie : « *Tout ce qu'il vous dira, faites-le* » (Jean 2.5). Mettez en œuvre ce que Dieu opère en vous. Traduisez les pensées de Dieu dans le langage vernaculaire de l'obéissance quotidienne. Soyez aussi malléable à son toucher que l'argile dans les mains du potier, afin que vous puissiez réaliser chaque idéal qui est dans son cœur. Ne soyez pas comme le cheval et le mulet, mais que votre bouche soit sensible à chaque mouvement du dessein divin vous concernant. Et si vous trouvez difficile de maintenir cette attitude, assure-toi de dire ta difficulté au Saint-Esprit, et fais-lui confiance pour garder ton cœur ferme et inébranlable, fixé et obéissant.

« Poursuivez ». Cette habitude ne s'acquiert pas d'un bond ou d'un saut. Elle ne peut se former dans sa perfection qu'après des années d'autodiscipline et de culture de soi vigilante. Demeurer toujours en Christ, se soumettre à Dieu, garder toutes les fenêtres de notre nature ouvertes à son remplissage bienveillant, se tourner naturellement vers lui, et en premier, au milieu des périls et des tentations, dans tous les temps de tristesse et d'épreuve, cela n'est pas naturel, mais cela peut devenir comme une seconde nature par une diligence habituelle.

Mais il faut nécessairement que ce soit l'œuvre du temps avant que le sentiment d'effort ne cesse et que l'âme se tourne naturellement et spontanément vers Dieu « à chaque heure de pensée éveillée ». Et si nous devons acquérir cette attitude bénie et perpétuelle de l'âme, nous devons prendre le temps de l'acquérir, comme pour acquérir toute autre chose qui est vraiment précieuse. Ce ne doit être ni un à-côté ; ni l'œuvre d'heures perdues ou de loisir ; ni un passe-temps : mais l'objet sérieux de la vie, le but qui doit enfilet toutes les perles variées de la chaîne de la vie, et donner une belle unité à l'ensemble.

À un tel caractère sera accordée la vision de Dieu : « *Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu* » (Matthieu 5.8).

Si vous aviez été aux côtés de Moïse durant ses quarante jours au cœur de la nuée, quand il vit Dieu face à face, vous ne l'auriez pas vu si vous n'aviez pas été saint. Si vous vous étiez tenu aux côtés du martyr Étienne quand il contempla la gloire de Dieu, et le Fils de l'homme se tenant à ses côtés, vos yeux n'auraient rien discerné si vous n'aviez pas été saint. Oui, s'il était possible pour vous sans sainteté de franchir la porte de perle, vous ne verriez pas l'éclat, pour ainsi dire, du saphir ; vous porteriez avec vous votre propre circonférence de ténèbres, et la vision radieuse s'évanouirait à votre approche : « *Sans la sainteté, nul ne verra le Seigneur* » (Hébreux 12.14).

Le cœur a des yeux aussi bien que la tête ; et faute de sainteté, ceux-ci deviennent sérieusement altérés, de sorte que les sages selon leur propre estime ne voient pas, tandis que ceux qui sont simples, humbles et purs de cœur contemplent les choses cachées et préparées de Dieu. L'unique condition pour voir Dieu dans sa Parole, dans la nature, dans la vie quotidienne et dans la communion intime, c'est la sainteté de cœur opérée là par sa propre présence intérieure. Poursuivez la sainteté comme les hommes poursuivent le plaisir ; comme l'athlète court pour le prix ; comme le dévot de la mode suit dans le sillage de la foule.

Il y a notre attitude envers les hommes.

« *Recherchez la paix* ». L'effet de la justice est toujours la paix. Si vous êtes saint, vous serez en paix. La paix est brisée par le péché ; mais l'âme sainte apporte instantanément le péché au Sang. La paix est brisée par la tentation ; mais l'âme sainte a appris à placer Christ entre elle-même et le premier sou e du tentateur. La paix est brisée par les soucis, l'insatisfaction et l'inquiétude ; mais le Seigneur se tient autour de l'âme sainte, comme les montagnes autour de Jérusalem, qui protègent des vents cruels et recueillent la pluie qui ruisselle sur leurs larges flancs pour faire se réjouir et chanter les habitants des vallées. D'autres peuvent être inquiets et fiévreux, sujets à de folles alarmes ; mais il y a une paix parfaite pour l'âme qui a Dieu, et qui est satisfaite.

Quand un homme est rempli de la paix de Dieu, il deviendra naturellement un fils de paix. Il suis la paix avec tous ceux et celles qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur (2 Timothée 2.22). Il s'efforce de conserver l'unité de l'Esprit par le lien de la paix (Éphésiens 4.3). Il sèmera des moissons de paix lorsqu'il fait la paix (Jacques 3.18).

Toutes ses épîtres, comme celles du grand Apôtre, respireront des bénédictions de paix, et son entrée dans une maison semblera être une incarnation vivante de l'ancienne forme de bénédiction : « *Que la paix soit sur cette maison* » (Luc 10.5).

Il aura un pouvoir merveilleux pour susciter des réponses d'hommes aux dispositions semblables ; mais lorsque ce n'est pas le cas, sa paix, vêtue de blanc et aux ailes de colombe, reviendra à lui.

Mais il doit y avoir une recherche déterminée de la paix. Les tempéraments de certains sont si éprouvants. Ils sont si enclins à regarder les choses sous un mauvais jour, à mal interpréter des actions innocentes, et à s'obstiner sur des bagatelles. D'où la nécessité de l'effort, de la patience et de la vigilance, afin que nous puissions exercer une influence salutaire en tant qu'artisans de paix.

Évitez de prendre part à une querelle. Il faut être deux pour se quereller ; ne soyez jamais l'un d'eux. Une réponse douce détournera souvent la colère, et là où elle ne le fait pas, cédez devant celui qui fait le mal, laissez place à la colère, laissez-la se dépenser sans entrave par votre résistance ; elle se sera bientôt épanchée, pour être suivie par la honte, la pénitence et le regret.

Si vous êtes confrontés à la malice des hommes, ne vous vengez pas. Notre cause appartient plus à Dieu qu'à nous-mêmes. C'est à lui de nous justifier ; et il le fera.

Il peut permettre qu'un nuage temporaire repose sur nous dans quelque sage dessein ; mais finalement il fera paraître notre justice comme la lumière, et notre droit comme le soleil de midi. La non-résistance au mal est le précieux enseignement du Christ (Matthieu 5.39 ; Romains 12.19 ; 1 Pierre 2.21). Défendez le vrai, le saint, le bien, à tout prix ; mais pensez très peu à défendre vos propres droits. Quels sont vos droits ? Êtes-vous quelque chose de mieux qu'un pauvre pécheur qui a tout perdu ? Vous méritez d'être traité bien plus mal que vous n'avez jamais été traité au pire. Laissez Dieu vous justifier.

Ne donnez pas de motif d'offense. Si vous êtes conscient de certaines susceptibilités chez les autres, là où ils peuvent être facilement blessés et irrités, évitez de les toucher, si vous pouvez le faire sans être un traître à la sainte vérité de Dieu. Et si ton frère a quelque grief légitime contre toi, ne te repose ni jour ni nuit, ne t'attarde pas même au marchepied de la miséricorde divine ; mais va vers lui sans délai, et cherche son pardon, et fais ample restitution, afin qu'il n'ait aucun motif de reproche contre tes professions de foi, ou contre ton Seigneur (Matthieu 5.23). Oh, pour plus de sa paix ! dans le visage jamais traversé par l'impatience ; dans la voix ne s'élevant jamais au-dessus de tons doux ; dans la manière jamais excitée ou morose ; dans le geste calme et reposant, qui agit comme de l'huile versée sur les vagues déchaînées de la mer quand elles écument autour des pavois du navire et sont soudainement apaisées.

Il y a notre attitude envers nos frères chrétiens.

« *Veillant à ce que personne ne se prive de la grâce de Dieu* » (Hébreux 12.15). C'est une belle disposition que l'amour pour notre Seigneur commun nous attire dans la communion de ses disciples ; et comme aucune vie individuelle ne se développe vraiment dans la solitude, ainsi aucun chrétien n'est juste ou en bonne santé qui s'isole de la communion des saints. Mais nous n'y allons pas seulement pour une satisfaction égoïste, mais afin que nous puissions veiller les uns sur les autres, ne laissant pas cela aux officiers de l'armée, mais chacun faisant sa propre part.

Il y a trois dangers. Les traînants. C'est le sens de « défailir ». L'idée est empruntée à un groupe de voyageurs, dont certains restent à la traîne, comme dans la retraite de Moscou, pour devenir la proie des Cosaques, des loups, ou du terrible sommeil. Nous qui sommes dans les premiers rangs, forts et en bonne santé, retournons veiller sur les faibles qui s'attardent à leurs risques et périls.

La racine d'amertume. Il se peut qu'une racine maléfique se cache dans quelque cœur, dissimulée pour l'instant, mais qui produira une terrible moisson de misère pour beaucoup. Il en fut ainsi en Israël autrefois, quand Acan conçut des pensées de convoitise, et attira le mal sur lui-même, ainsi que le deuil sur l'armée dont il avait causé la défaite. Si nous pouvons découvrir la présence de telles racines d'amertume, avec beaucoup d'examen de nos propres âmes, d'humilité et de prière, déracinons-les avant qu'elles ne puissent germer pour causer des troubles.

Les profanes et ceux qui ont l'esprit terrestre. Ésaü en est le type, « *qui pour un seul mets vendit son droit d'aînesse* » (Hébreux 12.16). Hélas, n'y en a-t-il pas beaucoup de semblables ? Pour une satisfaction momentanée de la chair, ils perdent non pas leur salut peut-être (on ne nous dit pas que même Ésaü ait perdu cela) ; mais leur pouvoir de diriger, d'enseigner, de recevoir et de transmettre la bénédiction à l'Église.

Y a-t-il quelqu'un qui lit ces mots ? Qu'il prenne garde ! De tels choix sont parfois irrévocables. Il en fut ainsi avec Ésaü. Il pleura et cria comme un animal pris au piège ; mais il ne put changer le destin qu'il s'était forgé. Il ne pouvait défaire, ce qu'il avait écrit, il l'avait écrit. Et ainsi il peut arriver un temps où vous donneriez tout ce que vous possédez pour avoir à nouveau l'ancien pouvoir de bénir et d'aider vos semblables ; mais vous découvrirez que pour un instant de gratification sensuelle, la prérogative bénie a glissé de votre emprise, jamais, jamais, jamais pour revenir.

C'est pourquoi, regardons avec empressement et diligence à la fois à nous-mêmes et à nos frères croyants dans l'Église de Dieu.

30. SINAÏ ET SION.

« *Vous êtes venus à la montagne de Sion, et à la cité du Dieu vivant, ... et à une innombrable compagnie d'anges ; à l'assemblée générale et à l'église des premiers-nés ; et à Dieu, le Juge de tous ; et aux esprits des hommes justes rendus parfaits ; et à Jésus ; et au sang de l'aspersion, qui parle mieux que celui d'Abel* » (Hébreux 12.22-24).

À quelle grande splendeur ces chrétiens hébreux avaient-ils été habitués : cours de marbre, foules de Lévités vêtus de blanc, vêtements splendides, l'apparat et la pompe du symbole, du cérémonial et du psaume choral ! Et à quel contraste étaient-ils réduits, une réunion dans quelque salle ou école, avec les membres pauvres, affligés et persécutés d'une secte méprisée et haïe ! C'était en effet un changement, et l'écrivain inspiré le savait bien ; et dans ces paroles magnifiques, la consommation sublime et le couronnement de tout son argument, il s'applique à montrer que, pour chaque élément auquel ils avaient renoncé, ils étaient devenus possesseurs d'une contrepartie spirituelle, une réalité, une substance éternelle, qui était une compensation mille fois supérieure.

« *Vous êtes venus !* » Il refuse d'admettre la pensée que ce soit une expérience future, réservée pour quelque jour glorieux, quand les cours célestes seront remplies par les populations d'esprits rachetés et glorifiés. Qu'il y aura des jours glorieux de festivité sacrée dans cet état béni est clair d'après l'Apocalypse du disciple bien-aimé. Mais ce n'est à aucun d'eux que ces paroles font allusion.

Remarquez ce temps présent : « *Vous êtes venus !* » Persécutés, fatigués, humiliés, ces chrétiens hébreux étaient déjà venus à la montagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, et aux foules en fête des rachetés. Qu'ils ne les voyaient pas de l'œil, et ne pouvaient les toucher de la main des sens, n'était pas une raison pour douter qu'ils étaient venus à ces glorieuses réalités. Et ce qui était vrai d'eux est vrai de chaque lecteur de ces lignes qui est uni au Seigneur Jésus par une foi vivante.

Nous appartenons au mont Sion.

« *Vous ne vous êtes pas approchés de la montagne qu'on pouvait toucher et qui était embrasée par le feu... mais vous vous êtes approchés du mont Sion* » (Hébreux 12.18). À l'appel de ces deux mots, deux montagnes s'élèvent devant nous.

D'abord, le Sinaï, austère et nu, déchiré par la tempête, fendu par le tremblement de terre, centre et point focal des vastes passages de grès qui conduisaient l'armée des pèlerins, étape après étape, jusqu'à ce qu'elle s'arrête à son pied.

Mais, aussi grandiose que le Sinaï fût par nature, il a dû être bien plus grandiose encore en ce jour mémorable où tous les éléments de terreur semblaient converger. Il y avait l'éclair de la foudre fourchue jaillissant de la noirceur des nuages menaçants. Il y avait les ténèbres de minuit ; le grondement du tonnerre, dont les réverbérations couraient en volumes de son le long de ces corridors résonnants ; le tourbillon de la tempête, et la voix de paroles qu'ils suppliaient de ne plus entendre. Et tout était fait pour enseigner au peuple la majesté, la spiritualité et la sainteté de Dieu. Le résultat fut la terreur, frappant les cœurs des pécheurs, tremblant devant le contraste entre la grandeur et la sainteté de Dieu et leurs propres murmures et manquements dont ils se souvenaient. Même Moïse dit : *« Je suis épouvanté et tout tremblant » (Hébreux 12.21).*

En contraste avec cela se dresse le mont Sion, le vieux rocher gris sur lequel se trouvaient le palais de David et le Temple de Dieu ; sites sacrés pour la pensée juive par leurs saints souvenirs et leurs associations divines. *« L'Éternel a choisi Sion, il l'a désirée pour sa demeure. C'est mon repos à toujours ; ici j'habiterai, car je l'ai désirée » (Psaume 132.13-14).*

Pour le Juif pieux, le mont Sion était la joie de toute la terre, la montagne de sainteté, la cité du grand Roi. Ses palais, gris de vieillesse, étaient connus pour être la demeure et le séjour de Dieu. L'aspect même des collines chenuës devait frapper de panique le cœur de ses ennemis. Et ses fils marchaient fièrement autour de ses remparts, comptant ses tours, marquant ses bastions, considérant ses palais, tandis que les pères racontaient à leurs enfants les histoires de sa gloire qu'eux aussi avaient reçues dans leur enfance (Psaume 48).

Le pendant de cette cité est encore nôtre, nôtre pour toujours. L'auréole de gloire s'est estompée de ces pierres antiques, et est passée pour reposer sur la véritable cité de Dieu, dont les fondements sont la Justice, les murs la Paix, et les portes la Louange ; qui s'élève au-delà des brumes et des nuages du temps, dans la lumière qui ne brille pas du soleil ou de la lune, mais de la face de Dieu. En d'autres termes, quelque part dans cet univers il existe une société sainte d'âmes, pures et belles, l'élite de la famille humaine, rassemblée dans une demeure que la main de l'homme n'a jamais érigée, et que le péché de l'homme n'a jamais souillée. Ses murs sont de jaspe, ses portes de perle. En elle ne peut entrer rien qui souille ou pratique l'abomination, et profère des mensonges.

Les patriarches ont aperçu cette cité dans leur pèlerinage ; elle brillait devant leur vision, les invitant toujours à avancer, et leur interdisant de retourner au pays d'où ils étaient sortis. Et le Voyant de Patmos la contempla descendant de Dieu du ciel, baignée dans la gloire divine.

Nous sommes venus à cette cité. Elle est descendue dans nos cœurs ; jour après jour nous marchons dans ses rues ; nous vivons dans sa lumière, nous respirons son atmosphère, nous jouissons de ses droits. Nous n'avons pas de contrepartie dans notre expérience du mont Sinaï, avec son tonnerre et sa terreur. Mais, grâce à Dieu, nous avons la réalité du mont Sion, avec ses privilèges bénis et saints. Le Sinaï est la loi, temporaire et intermédiaire ; Sion, l'Évangile, éternel et permanent. **Le Sinaï est plein de résolutions et de vœux humains, faits pour être brisés ; Sion est l'élection de la grâce.** Le Sinaï est terrible avec le tonnerre de la loi ; Sion est tendre avec les appels de l'amour du cœur de Dieu.

Nous appartenons à une grande foule en fête.

Le Juif converti pouvait regretter les vastes foules qui se rassemblaient lors des fêtes annuelles, quand les tribus de l'Éternel montaient ; tandis que parents et connaissances prenaient ensemble de doux conseils, en se rendant à la maison de Dieu en compagnie. Mais, à l'œil ouvert de la foi, les salles où ils s'agenouillaient pour adorer étaient aussi remplies de multitudes brillantes et festives que la montagne d'autrefois était remplie de chevaux et de chars de feu. Et ceux-ci sont aussi pour nous.

Il y a une compagnie innombrable d'anges. Des myriades. Des milliers de milliers servent notre Seigneur ; dix mille fois dix mille se tiennent devant lui. Quand, par conséquent, l'esprit saint monte les marches de l'autel de la vraie dévotion, il passe à travers une vaste armée d'esprits sympathiques, qui tous sont dévoués au même Maître, et se joignent au même acte d'adoration. Écoutez ! N'entendez-vous pas la voix d'une multitude d'anges autour du trône tandis que vous vous approchez ?

Il y a aussi l'assemblée générale et l'Église des premiers-nés. Nous rencontrons l'Église des rachetés chaque fois que nous adorons Dieu sincèrement. Nous pouvons appartenir à quelque petite section de l'Église visible, non reconnue et inconnue de la grande masse de nos frères croyants. Nous pouvons être isolés de toute communion et communication extérieure avec les saints, emprisonnés dans la chambre du malade, ou auto-exilés dans quelque lieu solitaire pour l'amour de l'Évangile ; mais rien ne peut nous exclure de la communion vivante avec les âmes saintes de toutes les communions et sectes et dénominations et noms.

Votre nom n'est peut-être inscrit sur aucun registre de communiants, ni sur aucun registre d'église. Mais est-il inscrit dans le Livre de Vie de l'Agneau dans le ciel ? Si oui, alors réjouissez-vous ! Ceci est plus important que si les esprits vous étaient soumis. Et souvenez-vous, chaque fois que vous adorez Dieu, vous montez les marches du vrai temple, en compagnie de vastes multitudes d'âmes, qu'elles soient de ce côté-ci ou de l'autre du voile des sens. Ni la vie ni la mort ni le rite ni l'ordre ecclésiastique ne peuvent diviser ceux qui, parce qu'ils sont un avec Christ, sont pour toujours un les uns avec les autres.

Il y a aussi les esprits des justes parvenus à la perfection. Si la phrase précédente parle plutôt des croyants du Nouveau Testament, celle-ci peut être comprise comme décrivant les saints de l'Ancien Testament. Ou bien, si l'une désigne ceux qui servent encore Dieu sur terre, l'autre se réfère probablement à ceux qui sont passés dans la présence de Dieu, et ont atteint leur consommation et leur béatitude.

Qui peut être seul et désolé, qui peut déplorer le passé, qui peut dénigrer le présent, quand une fois l'esprit est capable de réaliser cette compagnie réjouissante, sur terre et au ciel, tournant autour du Sauveur comme des planètes autour du soleil central, et envoyant des marées et des torrents d'amour et d'adoration ? Oui, qui peut s'empêcher de chanter, quand l'oreille détecte les puissantes harmonies de toute créature qui est dans le ciel, et sur la terre, et sous la terre, disant : « *La louange, la gloire, la sagesse, l'action de grâces, l'honneur, la puissance, et la force, soient à notre Dieu, aux siècles des siècles !* » (*Apocalypse 7.12*).

Nous sommes venus au sang de Jésus.

Nous n'oserions pas approcher l'auguste Juge de tous, n'était-ce le Médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ le juste. Il ne servirait pas non plus à son œuvre choisie, s'il n'avait versé son sang très précieux, qui a ratifié la nouvelle alliance, et purifié nos péchés, et qui maintenant sert toujours à nous asperger d'une mauvaise conscience, ôtant chaque tache de culpabilité aussitôt que l'âme confesse et cherche le pardon, avec des larmes de pénitence et des paroles de foi.

Cela dit de meilleures choses que celui d'Abel. C'était le sang du martyr ; celui-ci est le sang du sacrifice. Celui-là était maudit, alors qu'il criait depuis le sol ; celui-ci plaide seulement pour la miséricorde. Celui-là dénonçait la colère ; celui-ci proclame l'amour réconciliateur. Celui-là conduisait au châtement qui marquait le meurtrier ; celui-ci aboutit au salut. Celui-là était pour la mort ; celui-ci est pour la vie.

Tout sang a un cri. Écoutez le cri du sang de Jésus. Il parle à l'homme pour Dieu. Il parle à Dieu pour l'homme. Il nous dit qu'il n'y a aucune condamnation, aucune colère, aucun jugement ; parce que l'orage s'est déchaîné et s'est épuisé au Calvaire. Et quand nous allons à notre Père, il plaide pour nous depuis les blessures de l'Agneau comme s'il avait été immolé.

Ô sang précieux ! s'il est meilleur que celui d'Abel, combien meilleur que tout le sang de toutes les bêtes jamais immolées ; que tous les sacrifices jamais offerts ; que toutes les larmes ou prières jamais présentées dans la force de la vertu humaine : nous ne pouvons pas, nous ne voulons pas te refuser, ou nous détourner de ton cri suppliant, ou rejeter celui qui parla jadis depuis la croix, et qui maintenant parle depuis le ciel !

31. LES CHOSES QUI NE PEUVENT ÊTRE ÉBRANLÉES.

« Ces mots : une fois encore, indiquent le changement des choses ébranlées, comme étant faites pour un temps, afin que les choses inébranlables subsistent » (Hébreux 12.27).

Quelle majesté dans ces paroles ! Elles portent la marque de la Divinité. Aucun homme ne pourrait présumer de les prononcer ; mais elles conviennent à l'auguste orateur. Leur contexte original est encore plus magnifique, tel que nous le trouvons dans le Livre d'Aggée : « Ainsi parle l'Éternel des armées : Encore une fois, dans peu de temps, j'ébranlerai les cieux et la terre, la mer et le sec ; j'ébranlerai toutes les nations, et le Désiré de toutes les nations viendra » (Aggée 2.6).

Ces paroles furent d'abord prononcées pour encourager les exilés juifs à leur retour de Babylone vers leur Temple et leur ville en ruines. Les anciens pleuraient en pensant aux gloires disparues des jours passés, et Dieu les consola, comme il se plaît à consoler ceux qui sont abattus. « Soyez consolés ! » dit-il en substance, « il vient une crise qui éprouvera et renversera toutes les structures matérielles ; et dans cette convulsion, la forme extérieure disparaîtra, si belle et coûteuse soit-elle, tandis que la gloire intérieure cachée deviendra plus apparente que jamais ; bien plus, au milieu de tous les bruits de ruine et de changement, viendra le Désiré de toutes les nations, la substance dont ces objets matériels ne sont que l'anticipation évanescence et incomplète ! »

Ces chrétiens hébreux vivaient au milieu d'un grand ébranlement. C'était un temps d'épreuve presque universelle. Dieu ébranlait non seulement la terre, mais aussi le ciel. La possession juive de la Palestine était ébranlée par les Romains, qui la revendiquaient comme leur conquête. L'interprétation donnée à la Parole de Dieu par les rabbins était ébranlée par la lumière nouvelle introduite à travers les paroles, la vie et la mort de Jésus. La suprématie du Temple et de son rituel était ébranlée par ceux qui enseignaient que le vrai Temple était l'Église chrétienne, et que tous les sacrifices lévitiques avaient été réalisés en Christ. L'observance du sabbat était ébranlée par ceux qui souhaitaient lui substituer le premier jour de la semaine.

Les premiers symptômes de cet ébranlement commencèrent lorsque Jésus se mit à enseigner et prêcher dans les villes bondées de Palestine, et que tous affluaient autour de lui. Les secousses successives devinrent plus évidentes lorsque les dirigeants juifs cherchèrent à faire taire les Apôtres et à arrêter la progression de l'Église.

Le Livre des Actes des Apôtres, ainsi que les Épîtres, sont remplis de preuves de l'intensité de cette révolution qui a dû faire trembler beaucoup de personnes pieuses pour l'Arche de Dieu. Et le point culminant de tout cela survint lors du terrible siège de

Jérusalem, quand, une fois pour toutes, le système juif fut brisé, le Temple brûlé, les derniers navires coulés dans le Tibre, et les Juifs furent chassés de la ville qui était absolument essentielle pour l'accomplissement de leurs rites religieux. Tout le Nouveau Testament témoigne des affres de l'une des plus puissantes révolutions spirituelles qui se soient jamais produites ; aussi grande dans la sphère spirituelle que la Révolution française le fut dans le domaine temporel.

C'est au milieu de ces feux que cette Épître fut écrite. « *Prenez courage !* » dit l'écrivain inspiré ; « *ces ébranlements viennent de la main de Dieu !* » Écoutez ses propres paroles, J'ébranle. Et ils ne dureront pas éternellement, encore une fois ; et ils ne nuiront à rien de ce qui a une valeur et une vérité éternelles. Il ébranle toutes choses, afin que le matériel, le sensuel et le temporel puissent disparaître ; laissant l'essentiel et l'éternel se manifester dans une beauté plus grande qu'auparavant. Mais pas un grain de métal pur ne sera perdu dans les feux ; pas un fragment de la maçonnerie céleste ne s'écroulera sous le choc.

En un tel temps nous vivons maintenant. Tout est ébranlé et éprouvé. Mais il y a un dessein divin dans tout cela, afin que sa vérité éternelle puisse ressortir plus clairement et indubitablement, quand toutes les traditions humaines et les ajouts seront tombés, incapables de résister à l'énergie du choc. Et qui déplorera cela trop amèrement ? Qui pleurera parce que les vents dépouillent les arbres de leurs vieilles feuilles mortes, si seulement la nouvelle verdure printanière peut se montrer ?

Qui se lamentera que le coup violent brise le moule, si seulement l'image parfaite doit ressortir en complète symétrie ? Qui pleurera sur la disparition du ciel et de la terre, si, en se brisant, ils révèlent sous eux la beauté impérissable des nouveaux cieux et de la nouvelle terre où habite la Justice ?

Les systèmes théologiques sont ébranlés.

Il fut un temps où les hommes recevaient leurs croyances théologiques de leurs enseignants, de leurs parents, ou de leur Église sans un mot de question ou de controverse. Il n'y avait personne qui remuait l'aile, ou ouvrait la bouche, ou pépiait. Il n'en est plus ainsi maintenant ; l'air est rempli de questionnements.

Les hommes mettent dans le creuset chaque doctrine que nos ancêtres chérissaient. Aucune vénération n'est montrée pour les crédos honorés par le temps ou les distinctions théologiques ou les formulaires doctrinaux. Les thèmes les plus élevés, tels que la Nature de l'Expiation, la Nécessité de la Régénération, la Durée du Châtiment Futur, sont critiqués dans la presse publique.

Beaucoup d'enfants de Dieu sont très affligés à ce sujet, et craignent pour la vérité de l'Évangile. Ils parlent comme s'il n'y avait pas d'autres agents dans le conflit que ceux de naissance mortelle. Ils perdent de vue les enjeux éternels en jeu, et les forces invisibles qui sont impliquées dans le conflit. Est-il probable que Dieu permette que son précieux Évangile soit éclipsé ou dépouillé de tous ses éléments essentiels ? L'a-t-il maintenu dans son intégrité pendant tous ces siècles, et est-il maintenant soudainement devenu un homme puissant qui ne peut sauver ? Quand il semblait que la doctrine évangélique s'était éteinte dans le monde au seizième siècle, parce qu'elle ne subsistait que parmi quelques obscurs et d'humbles saints, il a suscité un homme, qui a refoulé les marées de l'erreur, et a dressé une fois de plus l'étendard de la vérité de l'Évangile ; et ne peut-il pas le faire encore ?

Dans ces terribles ébranlements, pas un seul iota ou trait de lettre de la Parole de Dieu ne périra ; pas un seul grain de vérité ne tombera à terre ; pas une seule pierre de la forteresse ne sera délogée. Mais il est permis qu'ils surviennent, en partie pour éprouver l'ivraie et le blé comme un van ; mais principalement afin que tout ce qui est temporel et transitoire puisse disparaître, tandis que la simple vérité de Dieu devient plus apparente, et brille sans être cachée par l'échafaudage et les décombres avec lesquels les bâtisseurs ont obscurci sa symétrie et sa beauté : « *Les choses qui ne peuvent être ébranlées demeureront* ».

Les systèmes ecclésiastiques sont ébranlés.

Il ne suffit pas qu'un système religieux existe ; on lui demande assez rudement de justifier pourquoi il devrait continuer d'exister. L'esprit de l'époque est utilitaire et rechigne à considérer tout plaidoyer pour la clémence qui ne serait pas fondé sur une preuve évidente de service rendu à ses nécessités pressantes.

Les signes de ceci sont abondamment évidents. Maintenant, c'est la séparation de l'Église et de l'État qui est proposée ; une proposition qui remplit d'horreur ceux qui la considèrent comme nécessaire au maintien du christianisme parmi nous. Les enseignants de religion sont mis au défi de montrer les raisons pour lesquelles ils assument leur fonction, ou revendiquent des prérogatives spéciales.

Les méthodes de travail sont pesées dans la balance ; les plans missionnaires sont critiqués de manière incisive ; les services religieux sont métamorphosés. Le changement menace les coutumes les plus séculaires ; et tout cela est très affligeant pour ceux qui ont confondu l'essence avec la forme, le joyau avec l'écrin, l'esprit avec le temple dans lequel il habite. Mais ne craignons pas. Tout cela est permis pour les fins les plus sages. **Il y a beaucoup de bois, de foin et de chaume dans toutes nos structures qui ont besoin d'être brûlés ; mais pas une once d'or ou d'argent ne sera jamais détruite.**

Les vagues peuvent emporter les algues qui se sont attachées au mur du port ; mais elles échoueront à déloger une seule pierre constituante. La simplicité de la vie de l'Église primitive a été indubitablement recouverte de nombreuses excroissances qui entravent le progrès de l'Église et empêchent son œuvre ; et nous pouvons saluer toute visitation, aussi drastique soit-elle, qui la libérera. Mais l'Église elle-même est fondée sur un roc, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.

C'était un bien pour l'Église de Christ quand les jours de persécution pesaient durement sur elle. Jamais elle ne fut si pure, si spirituellement puissante, qu'alors. Et si de tels jours devaient jamais être autorisés à revenir, et que Dieu devait secouer son édifice avec les tourbillons féroces du martyr, il n'y aurait aucun besoin d'anxiété. Les opportunistes, les simples professants, les créatures de la mode seraient révélés ; mais ceux qui avaient expérimenté l'œuvre de Dieu dans leurs âmes persévéraient jusqu'à la fin, et leur vrai caractère serait manifesté : « *Les choses qui ne peuvent être ébranlées demeureront* ».

Nos caractères et nos vies sont constamment ébranlés.

Quel ébranlement nous a donné ce sermon qui a montré que toutes nos justices, sur lesquelles nous comptions si tendrement, n'étaient que des feuilles desséchées ! Quel ébranlement fut ce désastre commercial qui balaya d'un seul coup les économies et le crédit d'années, qui accaparaient le cœur, et ne nous laissa que ce que nous avions de valeur spirituelle ! Quel ébranlement fut cette tentation qui montra que notre prétendue absence de péché n'était qu'un rêve vide, et que nous étions aussi sensibles à la tentation que ceux dont nous nous étions vantés.

Quel a été le résultat net de tous ces ébranlements ? Un seul cheveu de nos têtes a-t-il péri ? Le vieil homme a péri ; mais l'homme intérieur a été renouvelé de jour en jour. Plus le marbre s'est usé, plus la statue a grandi. À mesure que les cintres de bois ont été abattus, la maçonnerie solide s'est révélée avec une perfection croissante : « *Les choses qui ne pouvaient être ébranlées sont demeurées* ».

« Continue, grand Esprit de Dieu : secoue avec tes tremblements de terre encore plus violemment ces caractères qui sont les nôtres, afin que tout ce qui n'est pas de toi, mais de nous, et donc faux et égoïste, puisse être révélé et renversé, pour que nous puissions apprendre nos vraies possessions. Et comme nous les voyons sauvées pour nous de l'épave générale, nous saurons que, nous ayant été données par toi-même, elles doivent participer de ta propre permanence et éternité. Laisse-nous apprendre le pire de nous-mêmes, afin que nous puissions apprendre à priser ton meilleur ! » Au plus, ces secousses sont temporaires. « Seulement cette fois », enfant de Dieu ! Puis, plus jamais !

Il y a quelques choses qui ne peuvent être ébranlées.

La Parole de Dieu. Le ciel et la terre peuvent passer ; mais la Parole de Dieu, jamais ! Toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme, ses opinions, ses prétentions, sa pompe et son orgueil, comme la fleur de l'herbe, belle, mais évanescence ; mais la Parole du Seigneur demeurera éternellement, et c'est cette Parole qui par l'Évangile est prêchée. Ne craignons pas la critique moderne ; elle ne peut nous dérober un seul iota ou trait de la vérité de Dieu. L'Écriture la secouera, comme l'Apôtre secoua la vipère qui s'était attachée à sa main, et n'en ressentit aucun mal.

L'amour de Dieu. L'amour de nos amis peut être ébranlé par une rumeur, un moment de négligence, un changement dans notre condition ; mais l'amour de Dieu est comme lui-même, immuable. Aucune tempête ne peut atteindre assez haut pour toucher l'empyrée de son amour. Il n'a jamais commencé à nous aimer pour quoi que ce soit en nous-mêmes, et il ne cessera pas de nous aimer à cause de ce qu'il découvre que nous sommes. L'amour de Dieu, qui est en Jésus-Christ notre Seigneur, est inattaquable par le changement ou le choc.

Le Royaume éternel de Dieu : « *Nous recevons un royaume qui ne peut être ébranlé* » (Hébreux 12.28). Au milieu de toutes nos révolutions et de nos changements politiques, ce Royaume vient. Il prend corps, forme et puissance. Il est maintenant dans le mystère, mais il sera bientôt révélé. Et il ne peut être touché par toute attaque soudaine ou révolte de la passion humaine : « *Le Dieu des cieux établira un royaume qui ne sera jamais détruit* ».

Comptons nos trésors inaliénables et impérissables ; et bien qu'autour de nous il y ait la terreur des ténèbres ou la peste de midi, nous serons gardés dans une paix parfaite ; comme lorsqu'un petit souverain contemple avec sérénité la foule se soulevant pour piller son palais, parce qu'il y a longtemps il a envoyé tous ses trésors pour qu'ils soient gardés dans les solides coffres de la Banque d'Angleterre.

Ce monde de changement et de tremblement de terre n'est pas notre repos ni notre demeure. Ceux-ci nous attendent là où Dieu vit, dans la cité qui a des fondements, et dans le pays où la tempête ne fait pas rage, mais où la mer de verre repose paisiblement au pied du trône de Dieu. Nous pouvons bien nous armer de courage et de patience, de révérence et de crainte pieuse ; puisque nous avons en nous-mêmes et là-haut ce qui participe de la nature de Dieu, et que ni le temps voleur ne peut le dérober, ni la teigne le corrompre, ni le changement l'affecter.

C'est à partir d'un esprit comme celui-ci que nous sommes capables d'offrir un service qui plaît à Dieu. Trop souvent, il y a une présomption de soi, une vaine gloire, une énergie de la chair, qui doit être au plus haut degré répréhensible à son œil saint et aimant. Cela participe tellement de l'agitation et de l'irritation du monde qui nous entoure.

Mais une fois que nous respirons l'Esprit de l'Éternel et de l'Infini, notre main devient plus ferme, notre cœur plus tranquille, et nous apprenons à recevoir sa grâce. Nous n'agonisons pas pour elle ; nous la réclamons et l'utilisons, et nous servons Dieu avec acceptation, par les mérites de Jésus-Christ notre Seigneur.

32. DIEU EST UN FEU DÉVORANT.

« *Notre Dieu est un feu dévorant* » (*Hébreux 12.29*).

Ceci est l'un des textes les plus courts de la Bible. Il prend rang avec ces trois autres phrases brèves qui déclarent la nature de Dieu : Dieu est Lumière, Dieu est Amour, Dieu est Vie. Mais pour beaucoup, c'est l'une des paroles les plus redoutables de toute l'Écriture. Elle s'enracine dans la mémoire ; revient continuellement à la conscience inquiète ; et fait sonner son tocsin d'alarme sauvage à l'oreille du chercheur anxieux. Et pourtant, il y a un aspect sous lequel on peut la considérer qui en fera l'un des passages les plus réconfortants et précieux de toute l'étendue de l'inspiration.

Le feu est en effet un mot qui évoque l'horreur. Être réveillé du sommeil par ce cri terrible fait trembler la chair et arrête le cœur. Un berceau de bébé enveloppé de flammes ; une forme bien-aimée soudainement engloutie dans une fournaise ardente ; un navire en feu au milieu de l'immense étendue de l'océan sans refuge, brûlant lentement jusqu'au niveau des vagues. Dans chacune de ces images, vous avez une suggestion d'horreur presque sans égale.

Et pourtant, malgré tout cela, quel réconfort, quelle atmosphère familiale et quelle bénédiction chaleureuse il y a dans la lueur bienveillante du feu de cheminée ! Il n'y a pas de signe de pauvreté plus abjecte que l'être sans feu. Et quelle que soit la chaleur des pièces en Russie ou en France, le voyageur aspire avidement à la flamme de la cheminée ouverte de son pays natal. D'ailleurs, que ferions-nous sans ce géant fort et débonnaire qui travaille pour nous si vaillamment ? Il tire nos voitures le long de la voie métallique. Il fait fonctionner les machines de nos usines. Il désagrège le minerai précieux de sa matrice rocheuse. Il induit une mollesse momentanée dans nos métaux les plus durs, de sorte que nous pouvons les façonner à notre volonté. Les arts de la vie civilisée seraient impossibles sans ce travailleur titanesque.

Il est donc évident que, bien que le Feu soit synonyme d'horreur et d'effroi, il est aussi plein de bénédiction et de bienveillance. Il n'est le premier que lorsque ses lois nécessaires sont violées. Il est le second lorsque ces lois sont rigoureusement et révérencieusement observées. Oui, et la destruction et la ruine ne sont-elles pas l'œuvre étrange et contre nature du feu ? Tandis que sa mission est de bénir, d'embellir et d'enrichir ; ne consumant que les scories, les épines et les détritiques, afin qu'il y ait une révélation plus claire des réalités durables sur lesquelles il n'a aucun pouvoir.

Quand, donc, notre Dieu est comparé au feu, est-ce seulement à cause des aspects les plus terribles de sa nature, qui doivent être redoutés par les transgresseurs ? N'y a-t-il pas aussi, et peut-être plus largement, une suggestion de ces qualités bienfaites qui sont nécessaires pour notre pureté et notre réconfort ? Il y a sûrement une forte saveur de telles caractéristiques dans l'assurance qui nous est donnée par le prophète Ésaïe : « *La lumière d'Israël sera un feu, et son Saint une flamme : et elle brûlera et dévorera ses épines et ses ronces en un seul jour* » (Ésaïe 10.17).

Le feu dans la Parole de Dieu n'est pas toujours terrible. Quand autrefois Dieu descendit sur le Sinaï, ses sommets supérieurs étaient voilés de plis impénétrables de fumée, comme la fumée d'une fournaise. Et au cœur de la fumée, il y avait l'apparence d'un feu dévorant. Il y a de l'e roi ici ! Des limites avaient été fixées pour tenir le peuple à distance ; mais un message spécial devait être jugé bon pour les avertir de ne pas les franchir pour regarder, de peur que le feu ne se déchaîne sur eux.

Mais il n'y avait aucun mal tant qu'ils restaient en dehors des barrières ; et quand Moïse entra dans le cœur même de celui-ci, il ne roussit pas un cheveu de sa tête, et ne lui fit pas plus de mal que lorsqu'il jouait autour du fragile buisson d'acacia, qui brûlait de feu sans être consumé, pas une feuille flétrie, ni une brindille brûlée. Il est tout à fait vrai que dans le pèlerinage du désert, il y avait beaucoup de l'aspect punitif dans le feu divin ; comme lorsqu'un feu sortit de l'Éternel et consuma les deux cent cinquante hommes avec des encensoirs qui s'étaient joints à la rébellion de Koré et avaient parlé avec mépris des serviteurs oints de Dieu : mais, d'autre part, il ne blessa pas une autre âme ; et ceux-ci furent détruits, terriblement certes, mais presque trop soudainement pour ressentir la vive douleur. Et assurément ce feu fit une œuvre bienfaitte en arrêtant la progression ultérieure du mal, qui aurait criblé toute la nation et conduit à leur destruction en tant que peuple.

Au temps d'Élie, le feu de Dieu consuma deux capitaines et leurs cinquantes ; mais les capitaines et leurs troupes étaient remplis d'insolence gratuite. Aucun mal ne fut fait à celui qui s'agenouilla au pied de la montagne, suppliant l'homme de Dieu avec révérence et humilité. Et quand, peu après, le grand prophète devait rentrer chez lui, ce fut un char de feu dans lequel il s'assit, comme dans quelque élément sympathique et amical, pour le transporter vers sa demeure.

Et le jour de la Pentecôte, quand chaque tête s'inclina sous le bruit comme d'un vent impétueux et puissant, un instant après chacun fut ceint de feu. Apôtres, disciples et femmes connurent pareillement cette investiture sacrée ; mais elle ne leur fit aucun mal.

Ils étaient loin d'être des caractères parfaits ; et pourtant il n'y avait manifestement rien à craindre dans la descente de ce baptême de feu. Ils furent baptisés du Saint-Esprit, mais ils ne furent pas consumés.

Ces exemples n'éclairent-ils pas notre texte ?

Notre dieu est un feu dévorant ; il y a de la terreur dans ce symbole.

Mais la terreur est réservée à ceux qui violent sans cesse et avec persistance ses lois et méprisent son amour. Pour ceux qui suivent volontairement des voies de péché, après avoir reçu la connaissance de la vérité, il y a sans doute une attente terrible du jugement et de l'indignation ardente. Sur ceux qui n'obéiront pas à l'Évangile du Seigneur Jésus, clairement présenté à eux, la vengeance sera exercée dans un feu flamboyant. Aucun mot ne peut exagérer la terreur, l'angoisse, l'aspect redoutable de leur sort. Le péché n'est pas une affaire légère.

Dans ce monde même, il est terriblement vengé. Parcourez certains services de nos hôpitaux, et dites-moi si quelque chose pourrait dépasser l'horreur, l'agonie, de la peine qui est infligée à ceux qui ont violé de manière flagrante les lois de la nature. Et, pour autant que nous puissions voir, les pénalités physiques qui suivent les méfaits ne sont pas pour la vie et la restauration, mais pour la mort et la destruction. Il est nécessaire que ces souffrances soient voilées aux yeux de l'homme ; mais elles doivent sûrement être prises en compte lorsque nous estimons le traitement de Dieu envers le péché. Et si une telle douleur, vive comme le feu, consume ceux qui violent la loi physique, nous devons sûrement admettre qu'il y a un sort encore plus terrible pour ceux qui violent les lois de l'amour de Dieu, de sa grâce et de sa miséricorde suppliante.

Dieu nous garde de dire un seul mot pour diminuer la crainte qu'ont les hommes des conséquences pénales du péché. Il y a un grand danger qu'au milieu de nos conceptions grandissantes de l'amour de Dieu, nous en venions à penser qu'il est tout à fait semblable à ce que nous sommes enclins à être dans nos rapports avec nos enfants, doux, facile et indulgent. Dieu est amour ; et pourtant il permet que le petit enfant soit brûlé, s'il joue imprudemment avec la flamme. Dieu est amour ; mais il permet aux corps de pourrir dans une maladie répugnante, sans espoir de guérison, si les hommes méprisent obstinément sa loi. Dieu est amour ; mais il permet que tout le cours d'une vie soit anéanti par un seul abandon à la transgression et au péché. Et ainsi, bien que Dieu soit amour, il est possible que les péchés soient punis par des souffrances, amères comme le ver rongeur, aiguës comme le feu qui ne s'éteint pas.

Si nous réalisions une fois ces choses (et nous devrions les réaliser si nous voulions considérer tranquillement les déclarations claires de la Parole de Dieu sur de telles questions), nous en viendrions à beaucoup mieux comprendre la nature désespérée du péché ; et à soupirer avec une compassion plus profonde sur ceux qui résistent obstinément à la grâce de Dieu, soit en suivant les voies mauvaises suggérées par leurs propres cœurs, soit menés captifs par le diable selon sa volonté.

Ô âme désobéissante, qui as lu ces mots jusqu'ici, arrête-toi et réfléchis à ton danger ! Prends garde de ne pas être comme la balle ou les épines, qui sont consumées par un feu inextinguible, de la part du Seigneur lui-même. Hâte-toi de te tourner vers lui et de vivre. Pourtant, si tu subis une ruine irrémédiable, souviens-toi que tu n'auras qu'à t'en prendre à toi-même ; parce que tu as enfreint les lois élémentaires de ta nature, et que tu t'es opposé au Dieu qui t'aime et qui voudrait te racheter, mais que tu as refusé et défié. Si seulement tu voulais plier ton cou obstiné et te soumettre pour t'abriter dans la personne et l'œuvre de Jésus, la sainteté parfaite de Dieu t'apporterait, non pas du mal, mais bénédiction et secours.

Notre dieu est un feu dévorant ; il y a du réconfort et de la bénédiction dans cette pensée.

Quand nous nous abandonnons à l'amour de Dieu, et que nous lui ouvrons nos cœurs, il entre en nous, et devient en nous un feu dévorant ; non pas pour nous-mêmes, mais pour le mal qui est en nous. De sorte que, dans un sens très profond et béni, on peut dire que nous demeurons avec le feu dévorant, et que nous marchons au milieu des flammes éternelles.

Le feu est chaleur. Nous parlons de désir ardent, d'émotion chaleureuse, de l'éclat et du feu de l'enthousiasme ; et quand nous parlons de Dieu étant en nous comme un feu, nous voulons dire qu'il produira en nous une affection forte et constante envers lui. Aspirez-vous à plus d'amour ? vous avez vraiment besoin de plus de Dieu : car Dieu est amour ; et quand il demeure dans le cœur, l'amour y demeure avec puissance. Et il n'y a aucune difficulté à l'aimer ou à aimer les hommes avec l'amour qui est entré en procession majestueuse lors de l'entrée de Dieu.

Vivez en Dieu, faites de la place pour que Dieu vive en vous ; et il ne manquera rien à l'amour qui illustrera dans l'action quotidienne chaque précepte du saint psaume de l'amour (1 Corinthiens 13). Le feu est lumière. Nous sommes suffisamment ténébreux dans notre état naturel.

Mais quand Dieu entre dans le tabernacle de notre être, la « Shekinah » commence à briller dans le lieu très saint, et déverse ses vagues de gloire à travers tout l'être : de sorte que le visage est baigné d'une lueur sainte, et qu'il y a une élasticité et une légèreté d'esprit évidentes qu'aucune joie du monde ne peut produire ni même imiter. La lumière qui brillait sur le visage de

Moïse était différente de celle qui brillait sur le visage de Jésus. Celle-là était projetée sur lui de l'extérieur ; celle-ci jaillissait de l'intérieur. Mais c'est cette dernière plutôt que la première qui est le vrai type de l'e et béni produit sur cette nature qui devient le temple du Dieu qui l'habite.

Le feu est pureté : « Combien de temps, pensez-vous, faudrait-il à un ouvrier avec marteau et ciseau pour extraire le minerai des rochers dans lesquels il est si étroitement incrusté ? Mais s'ils sont jetés dans le grand cylindre, et que les feux sont attisés jusqu'à une chaleur torride, et que le tirage rugit à travers la masse ardente, à la tombée de la nuit, le flot incandescent de métal pur et fluide, duquel toutes les scories et impuretés sont séparées, s'écoule dans le moule qui l'attend ! »

Ceci est une parabole de ce que Dieu fera pour nous. Bien plus : il brûlera le bois, le foin et le chaume, les impuretés et les scories, l'égoïsme et le mal de notre nature ; de sorte qu'à la fin, seuls l'or, l'argent et les pierres précieuses demeureront. Les liens qui nous enchaînent seront consumés ; mais pas un cheveu de nos têtes ne tombera à terre.

L'Éternel siègera comme celui qui a ne l'argent. Lui l'affineur, et lui le feu. Le contact avec Dieu, être baigné dans son Saint-Esprit, l'abandon perpétuel de la nature à lui, opérera un changement merveilleux en nous. Au début, la face du métal en fusion peut être sombre et livide ; rouge orange foncé, sur laquelle une flamme vacillante passera ; mais, à mesure que le processus se poursuit, la couleur deviendra plus claire, les fumées sombres se dissiperont, et le métal prendra l'apparence d'un miroir hautement poli, reflétant le visage de celui qui le contemple. Le processus peut être long ; mais le résultat est certain.

Le feu n'est-il pas douloureux et terrible, même s'il est appliqué par l'amour infini ? Il se peut qu'il en soit ainsi ; mais il ne nous imposera pas plus que nous ne pouvons supporter, et il nous rendra capables d'endurer. Et ce sera plus qu'une compensation, alors que nous découvrons l'un après l'autre les anciens maux perdre leur pouvoir. Nous ne serons jamais libres dans cette vie d'une tendance pécheresse, qui semble faire partie de notre nature humaine. Nous ne serons jamais non plus parfaits de ce côté-ci du ciel ; mais nous pouvons nous attendre à être progressivement transformés à l'image du Fils de Dieu.

Dieu, qui es comme un feu, sois un feu dévorant pour nos péchés innés ; brûle profondément dans nos cœurs les plus intimes, jusqu'à ce que tout ce qui t'afflige soit contraint de céder à la sainte intensité de ta grâce, et que tout notre être, libéré du péché, commence à te servir dans la sainteté et la justice, par Jésus-Christ, qui est venu allumer ton Feu Sacré sur la terre !

33. LE SAUVEUR IMMuable.

« *Jésus-Christ, le même hier, et aujourd'hui, et éternellement* » (Hébreux 13.8).

Trois fois dans ce chapitre, le chapitre final d'une Épître dont l'étude a été si agréable et utile, l'écrivain sacré exhorte ses lecteurs à penser avec bienveillance à ceux qui les dirigeaient. La pleine force du mot grec est mieux représentée par la traduction marginale guide, que par le mot diriger. Mais dans tous les cas, il faisait référence à ceux qui étaient les dirigeants spirituels et les enseignants du troupeau. Les trois injonctions sont : souvenez-vous (verset 7) ; Obéissez (verset 17) ; saluez (verset 23).

C'est un nom dont le ministre chrétien peut être fier que d'être appelé un leader. Mais à moins qu'il n'ait quelque autre titre à le revendiquer que celui qui vient de la force de caractère, de l'éloquence ou du pouvoir intellectuel, son nom ne sera qu'un son vide, le signe de ce qu'il pourrait être plutôt que de ce qu'il est. Ceux qui sont qualifiés pour diriger d'autres hommes doivent être eux-mêmes des disciples proches de Christ ; afin qu'ils puissent se tourner vers les autres et dire : « *Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Christ* » (Philippiens 3.17) ; « *Soyez tous mes imitateurs* ».

Mais le ministre chrétien doit aussi veiller sur les âmes (v. 17). Il n'est pas envoyé à sa charge pour prêcher de grands sermons, pour élaborer de brillantes oraisons, ou pour éblouir leurs intellects ; mais pour veiller sur leurs âmes, comme le berger veille sur ses troupeaux dispersés sur les collines, tandis que la lumière passe du gris du matin, à travers les teintes profondes de midi, jusqu'à la dernière lueur délicate du soir tout en haut des falaises les plus élevées. Il doit en effet veiller attentivement, car il devra rendre compte le soir ; de sa main chaque disparu sera requis.

On raconte du saint Melville que sa femme le trouvait parfois à genoux dans la nuit froide de l'hiver ; et quand elle lui demandait de retourner au lit, lui il répondait : « *J'ai quinze cents âmes à ma charge, et je crains que cela aille très mal pour certaines d'entre elles !* » Il n'est pas difficile de se souvenir d'hommes comme celui-là, de leur obéir ou de les saluer. Ils portent le signe de leur Maître sur leurs visages. Ils font partie des dons les plus précieux du Christ à son Église. Mais il y a cette tristesse liée à tous les dirigeants et enseignants humains. Quelque chers et utiles qu'ils soient, ils ne peuvent continuer à cause de la mort.

L'un après l'autre, ils passent dans le monde spirituel, pour entrer dans leur service plus élevé, pour rendre compte, pour voir le Maître qu'ils ont aimé. Le dernier sermon reste inachevé sur la table d'étude ; mais ils ne reviennent jamais pour le terminer. La parole finale est prononcée. La bénédiction de clôture est donnée. Le ministère est accompli. Mais quel soulagement de se tourner des hommes vers Christ : du changement constant des enseignants humains au Maître immuable ; des sous-bergers qui sont ici aujourd'hui mais partis demain, au Berger en chef et Évêque des âmes qui veille sur ses brebis dans les ombres du soir de cette ère, tout autant que dans les premiers rayons lumineux de son matin de Pentecôte !

Voici le sens de notre auteur (v. 7). Le verbe est au passé : « *Souvenez-vous de ceux qui vous ont dirigés, qui vous ont annoncé la parole de Dieu : considérant l'issue de leur vie, imitez leur foi* ».

Évidemment, ils avaient été récemment appelés à être témoins de la fin de la vie et du ministère de certains qui leur avaient été très précieux. Et, alors que leurs cœurs étaient dans la tristesse, leur attention fut détournée du guide et conducteur changeant vers le Seigneur toujours vivant et immuable, Jésus-Christ, qui est le même hier, aujourd'hui et éternellement.

Il est nié que le temps, l'humeur, les circonstances, la provocation ou la mort puissent altérer Jésus-Christ notre Seigneur.

Le temps nous change. Votre portrait, pris il y a des années, quand vous étiez dans la fleur de l'âge, est accroché aux murs de votre maison. Vous le comparez parfois tristement avec votre moi actuel. Alors l'œil brillait de feux qui ont été éteints par bien des larmes. Alors les cheveux étaient noirs comme le corbeau et épais, qui sont maintenant abondamment striés des symptômes gris de la décrépitude. Alors le visage était sans rides de souci, sans cicatrices de conflit ; mais maintenant combien fatigué et sillonné ! La forme droite est courbée, le pas a perdu son ressort.

Mais il existe une différence plus grande entre deux portraits mentaux et deux portraits physiques. Les opinions changent. Le radical devient conservateur ; le tempérament change, et les affections se refroidissent. Des noms et des visages qui nous faisaient autrefois frissonner sont rappelés sans émotion. Des couronnes fanées gisent là où jadis des fleurs de la plus rare texture exhalaient leur sou e en une adoration insu sante. Ainsi en est-il de ceux qui sont nés de femme. Le temps fait pour eux ce que les épreuves, l'autorité et la sou rance ne parviendraient pas à accomplir. Et parfois la question se pose : Le temps peut-il altérer celui dont le portrait est suspendu aux murs de nos cœurs, peint en couleurs impérissables par les mains des quatre Évangélistes ?

Bien sûr, le temps n'a aucun effet sur Dieu, qui est le « JE SUIS » ; éternel et immuable. Mais Jésus est homme aussi bien que Dieu. Il a des temps dans son être : l'hier du passé, l'aujourd'hui du présent, le demain du futur. C'est au moins une question de savoir si sa nature humaine, accordée aux expériences de l'homme, ne peut pas porter avec elle, même jusqu'à influencer son cœur royal, cette sensibilité au toucher du temps qui est caractéristique de notre race. Mais la question ne s'attarde qu'une seconde. Au moment où elle s'énonce, elle est noyée par le grand éclat de voix qui s'exclament : « *Il est le même dans le jour méridien du présent qu'il était dans l'hier de sa vie terrestre ; et il sera le même quand demain nous aurons laissé loin derrière nous les rivages du temps et que nous naviguerons avec lui sur les profondeurs sans marées et sans tempêtes de l'océan de l'éternité !* »

S'il nous était possible de demander aux bienheureux défunts s'ils l'avaient trouvé différent de ce qu'ils attendaient de lui d'après les pages des saints Évangiles, ils réitéreraient les paroles des anges ; ce même Jésus, ils nous diraient que ses cheveux sont blancs comme la neige, non pas à cause de l'âge, mais de la lumière d'une pureté intense ; que son visage brille encore comme le soleil dans sa force, sans aucun signe de déclin ; et que sa voix est aussi pleine que lorsqu'il a appelé Lazare hors du tombeau, aussi mélodieuse que lorsqu'elle a appelé Marie à le reconnaître. Le temps est déjoué en Jésus. Il est sorti de sa sphère et est imperméable à son emprise.

Les humeurs nous changent. Nous connaissons des gens qui sont comme des oranges un jour et des citrons le lendemain ; tantôt un jour d'été, et puis, un gel mordant ; tour à tour roc et roseau. Vous devez vous adapter à leur humeur changeante, demandant aujourd'hui ce que vous n'oserez pas mentionner demain ; et ainsi il y a une inquiétude et des manigances continuelles dans les cœurs de leurs amis.

Mais il n'en est pas ainsi avec Jésus. Jamais fatigué, ni contrarié, ni changeant. Sans ombre portée par le changement. Dans sa vie terrestre, partout où nous l'apercevons ; sur le flanc de la montagne, sur les eaux du lac, sous les oliviers le soir ; dans la synagogue, ou seul ; au travail dans la lumière du soleil, en prière au clair de lune, au souper dans la chambre haute, il était toujours le même Jésus. Et les exceptions apparentes quand, dans un but précis, il modifiait sa manière et se rendait étrange, ne faisaient que mettre en relief plus fort son identité essentielle. Et il en est ainsi aujourd'hui. Et nous deviendrons heureux et forts quand nous nous éloignerons de toute pensée des humeurs des autres ou des nôtres, et nous installerons sous l'empyrée immuable de son amour.

Les circonstances nous changent. Des hommes qui dans la pauvreté et l'obscurité ont été accessibles et accessibles, deviennent impérieux et hautains lorsqu'ils sont idolâtrés pour leur génie et adulés pour leur richesse. L'échanson qui aurait rendu n'importe quel service à Joseph en prison l'oublia lorsqu'il fut réintégré au palais. De nouveaux amis, de nouvelles sphères, de nouveaux environnements, transforment les hommes de façon remarquable.

Quel changement s'est opéré en Jésus-Christ depuis que des yeux mortels l'ont contemplé ! Couronné de gloire et d'honneur ; assis à la droite du Père ; occupé au gouvernement de tous les mondes ; adoré par les esprits les plus élevés. Cela peut-il être celui qui a foulé notre monde, confessant son ignorance des temps et des saisons, entouré d'une poignée de pauvres et de méprisés, un paria et un homme de douleur ? C'est bien lui. Mais il serait certainement trop demander qu'il soit tout à fait le même ! Non, mais il l'est. Et une preuve en est que les grâces qu'il a répandues sur le premier âge de l'Église étaient exactement de la même qualité que celles dont nous jouissons maintenant.

Nous savons que la texture de la lumière est inaltérée ; parce que l'analyse d'un rayon, qui vient de nous parvenir d'une étoile lointaine, d'où il est parti quand Adam franchissait le seuil d'Éden, est de nature précisément identique à l'analyse du rayon de lumière qui frappe maintenant cette page. Et nous savons que Jésus-Christ est le même qu'il était ; parce que la vie qui palpitait dans les premiers croyants a produit ces mêmes fruits qui sont évidents dans nos propres cœurs et vies, tous ayant émané de lui-même. Il doit gouverner les mondes ; mais il est toujours aussi accessible aux plus vils, aussi doux et tendre de cœur, aussi humble et aimable, que lorsque cette femme juive ne pouvait contenir son envie de la mère qui l'avait porté, et quand il s'asseyait pour se reposer parmi les sycomores de Béthanie, et que les sœurs se reposaient à ses pieds.

Le péché et la provocation nous changent. Nous pardonnons sept fois, mais nous traçons la limite à huit. Nos âmes se ferment à ceux qui ont trompé notre confiance. Nous sommes amicaux extérieurement, mais il y a du givre à l'intérieur. Nous pardonnons, mais nous n'oublions pas ; et nous ne sommes jamais les mêmes après qu'avant. Mais le péché ne peut changer le cœur de Christ, bien qu'il puisse affecter son comportement. S'il le pouvait, il aurait dû changer ses sentiments envers Pierre. Mais la seule altération apparente produite par ce triste reniement fut une tendresse et une prévenance accrues. *« Allez, dites à mes disciples, et à Pierre, que je suis ressuscité » (Marc 16.7). « Il fut vu de Céphas, puis des douze » (1 Corinthiens 15.5).*

« Il dit à Pierre : M'aimes-tu ? » (Jean 21.15).

Vos péchés peuvent être nombreux et aggravés ; et vous êtes disposé à penser que vous devriez abandonner toute profession d'être sien. Mais vous ne le connaissez pas. Il n'est pas inconscient de vos péchés ; il a remarqué chacun d'eux avec de vives douleurs. Son œil vous a suivi dans tous vos égarements capricieux ; mais il est absolument inchangé. Vous lui êtes aussi cher que lorsque, dans la première rougeur de votre jeune espérance, vous vous êtes agenouillé à ses pieds, et avez été revêtu, comme les anciens guerriers avaient coutume de l'être, d'une tunique immaculée pardessus votre armure d'épreuve. Rien de ce que vous avez dit ou fait n'a diminué son amour d'un seul grain, ou ne l'a détourné de l'épaisseur d'un cheveu.

Il vous a aimé dans l'éternité ; il a connu d'avance tout ce que vous seriez avant de fixer son cœur sur vous ; il ne peut être surpris par aucune explosion soudaine de votre mal. Vous pouvez l'être, mais lui ne peut pas l'être ; et il a pris en compte cela, et plus encore, quand il a entrepris de racheter. **Vos péchés, enfant de Dieu, ne peuvent pas plus altérer le cœur de votre Seigneur que l'irritabilité d'un enfant ne peut altérer celui de sa mère.**

Ce qui est affirmé.

Il est le même dans sa Personne (Hébreux 1.12). Son vêtement change. Il a échangé la gabardine du paysan pour les robes dont il s'est dépouillé à la veille de son incarnation, mais sous ces robes bat le même cœur qui se soulevait d'angoisse près de la tombe où gisait son ami mort. Nous verrons encore, bien que dans la gloire de la résurrection, le visage sur lequel perlaient les gouttes de sueur sanglante ; et nous toucherons les mains qui furent clouées à la croix ; et nous entendrons la voix du Fils de l'homme. Qu'est-ce que le mystère des quarante jours nous enseigne, sinon ceci, qu'il a emporté avec lui de la tombe, et vers sa demeure céleste, le corps identique de son incarnation ; bien que le corruptible ait revêtu l'incorruptibilité, et que le mortel ait revêtu l'immortalité ? Ainsi il est le même que « Jésus ».

Il est aussi le même dans son sacerdoce (Hébreux 7.24). Aaron mourut sur Hor, et tous ses successeurs en procession mystique le suivirent. Les anciens cimetières sont étroitement remplis des restes de prêtres, d'abbés et de pères. Les cendres des bergers sont mêlées à celles de leurs troupeaux. La charge demeure, mais les occupants passent. Mais Christ, comme le Prêtre Oint, est toujours le même. Infatigablement, il poursuit son œuvre choisie comme Médiateur, Prêtre et Intercesseur des hommes. Il ne faillit pas et ne se décourage pas.

Bien que le grand monde des hommes ne le connaisse ni ne lui prête attention, il le porte pourtant sur son cœur, comme lorsqu'il plaida pour la première fois pour ses meurtriers depuis sa croix. « *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !* » (*Luc 23.34*). est son cri constant et infatigable. Et bien que l'époque soit noire de tempête et rouge de sang, sa pitié jaillit comme l'une de ces fontaines perpétuelles que la chaleur ne peut dessécher, ni le froid geler ; parce qu'elles tirent leurs ressources de sources éternelles. Il est le même en tant que « Christ ».

Cela implique qu'il est Dieu. Cela implique aussi que les Évangiles sont une page de son journal éternel, et peuvent être considérés comme un récit fidèle de sa vie présente. Ce qu'il était, il l'est. Il navigue encore avec nous dans la barque ; marche l'après-midi avec nous vers Emmaüs ; se tient au milieu de nous à la tombée de la nuit, nous ouvrant les Écritures. Il réveille nos enfants le matin avec son « Talitha koumi » ; appelle les garçons sur ses genoux ; les regarde jouer ; et réprimande ceux qui voudraient interdire leurs Hosannas. Il nous nourrit de pain et de poisson ; allume des feux sur le sable pour nous réchauffer ; nous montre le bon côté du bateau pour nos filets ; et s'intéresse aux résultats de nos labeurs. Il nous emmène avec lui au sommet de la montagne de la Transfiguration, et dans les clairières de Gethsémané.

Quand nous sommes lents à croire, il est encore plus lent à la colère. Il nous enseigne beaucoup de choses, graduant ses leçons selon notre capacité à comprendre. Quand nous ne pouvons en supporter davantage, il tamise la lumière. Quand nous aspirons aux places élevées, il nous reprend. Quand nous sommes souillés, il lave nos pieds. Quand nous sommes en péril, il vient à notre secours à travers les vagues écumantes. Quand nous sommes las, il nous conduit à l'écart pour nous reposer.

Oh, ne lisez pas les Évangiles comme un simple récit du passé, mais comme une transcription de ce qu'il fait toujours. Chaque miracle, parabole et trait est un spécimen de faits éternels, qui se produisent par myriades, à chaque instant du jour et de la nuit ; les accomplissements du Seigneur toujours vivant, toujours à l'œuvre.

Aucun lac sans cette figure marchant sur ses eaux. Aucune tempête sans cette voix plus puissante que son rugissement. Aucun repas sans ce visage levé en bénédiction, ou cette main occupée à rompre. Aucune tombe sans ce cœur tendre touché par la tristesse. Aucun fardeau sans ces épaules volontaires pour partager le joug.

Oh, ne me ramène pas à travers les longs âges vers un Christ qui était ! Il est ! Il vit ! Il est ici ! Je ne peux plus jamais être seule, jamais tâtonner dans l'obscurité pour trouver une main, jamais être abandonnée ou délaissée. Jamais n'avoir besoin d'un Guide, d'un Maître, d'un Ami, ou d'un Époux pour mon âme.

Je l'ai, lui qui suffit à des myriades innombrables dans le midi sans date de l'éternité. Lui qui était tout dans l'hier du passé, et qui sera tout dans le demain du futur, est mien aujourd'hui ; et à chaque moment présent de mon existence, ici, et dans tous les mondes.

La Version Révisée ajoute un « oui » significatif à ce verset, pour faire ressortir l'accentuation emphatique que l'auteur met sur l'immuabilité de Jésus. Il est bien placé. Et avec quel tonnerre d'assentiment ce mot pourrait être prononcé ! Tous ceux qui sont de cet avis répondent OUI.

D'abord, l'innombrable compagnie des anges le prononce, puis les esprits des justes rendus parfaits le réaffirment ; puis l'univers des choses créées, dont la régularité des lois et des processus lui est due, éclate en un grand Amen. Dieu lui-même dit Amen ; *« car, pour ce qui concerne toutes les promesses de Dieu, c'est en lui qu'est le oui : c'est pourquoi encore l'Amen par lui est prononcé à la gloire de Dieu »* (2 Corinthiens 1.20).

34. LE CŒUR AFFERMI.

« C'est une bonne chose que le cœur soit affermi par la grâce ; non par les viandes, qui n'ont point profité à ceux qui s'y sont attachés » (Hébreux 13.9).

C'est une bonne chose d'avoir un cœur affermi. Chez trop d'entre nous, la vie intérieure est variable et inconstante. Parfois nous avons des jours de profond sérieux religieux, où il semble impossible de passer trop de temps dans la prière et la communion avec Dieu. L'air est si clair que nous pouvons voir au-delà des eaux de la mer qui nous sépare, jusqu'aux contours mêmes des rivages célestes. Mais très peu de chose su ra à troubler notre paix, et à amener un voile de brume sur nos âmes, pour nous envelopper peut-être pendant de longues semaines. Oh, qu'il nous soit donné un cœur affermi !

Or il y a une chose qui ne produira pas cet état béni d'affermissement. Et cela est indiqué par l'expression « viandes » ; qui représente le ritualisme de la loi juive. Il y a toujours une tendance dans le cœur humain vers une religion de rites. Il est tellement plus facile d'observer les prescriptions d'un cérémonial extérieur que de fortifier l'âme à la foi et à l'amour et au culte spirituel. Fixez au dévot une série d'observances extérieures, peu importe combien vos exigences sont rigoureuses et exigeantes, et le tout sera accompli ponctuellement et servilement, avec un sentiment secret de satisfaction d'être ainsi autorisé à faire quelque chose pour obtenir l'acceptation et la faveur de Dieu.

Il y a une grande augmentation de l'observance ritualiste parmi nous. Nous contemplons avec étonnement la tendance de notre époque vers les genuflexions ; les austérités du Carême ; l'observance minutieuse de services prolongés et incessants ; et toutes les exigences d'un rituel sévère. Des personnes qui ne donnent aucune preuve dans leur caractère ou leur comportement d'une religion réelle sont des plus pointilleuses dans ces rites religieux extérieurs.

De jeunes hommes apaiseront leur conscience après une journée de violation du sabbat par une célébration matinale. Dans de nombreux cas, ces choses sont des résurgences d'anciennes coutumes babyloniennes, introduites dans l'Église professante dans les jours les pires et les plus sombres de son histoire. Mais leur résurgence indique les fortes aspirations religieuses de la nature humaine, et la fascination qu'exercent les rites extérieurs à la place des réalités intérieures.

Mais les « viandes » ne peuvent jamais établir la vie intérieure. Le ritualiste le plus ardent doit confesser le sentiment d'insatisfaction et d'inquiétude intérieures, alors que l'âme est condamnée à arpenter continuellement le désert aride d'un formalisme lassant, où elle ne parvient pas aux verts pâturages ou aux eaux du repos. « Elles n'ont pas profité à ceux qui s'y sont adonnés ! »

Un autre obstacle à un cœur affermi provient de la curiosité qui court toujours après des doctrines diverses et étrangères. À toutes les époques de l'Église, des hommes ont saisi des aspects isolés de la vérité, les déformant hors de l'harmonie de l'Évangile, et les portant dans un excès exagéré et dangereux ; et dès qu'une vérité est considérée hors de sa place dans l'équilibre de l'Évangile, elle devient une hérésie, égarant les âmes par la tromperie des fausses lumières que les naufrageurs agitent le long de la plage. Et une fois que nous commençons à suivre les caprices et les notions des enseignants humains, en dehors de l'enseignement de l'Esprit de Dieu, nous entrons dans une condition instable et agitée, qui est l'antipode même du cœur affermi.

Il n'y a qu'un seul fondement qui ne vacille jamais, une seule condition qui ne change jamais : « *Il est bon que le cœur soit affermi par la grâce* » (Hébreux 13.9). Avant tout, bien sûr, le cœur affermi est le don de Dieu : « *Celui qui nous affermit avec vous en Christ, c'est Dieu* » (2 Corinthiens 1.21). « *L'Éternel t'affermira pour que tu sois un peuple saint pour lui-même* » (Deutéronome 28.9). « *Le Dieu de toute grâce vous perfectionnera, vous affermira, vous fortifiera, vous rendra inébranlables* » (1 Pierre 5.10). Nous devons donc le prier de nous donner le cœur affermi dans la grâce. Mais il y a aussi certaines conditions indiquées dans ce contexte auxquelles nous ferions bien de nous conformer.

Nous devons nous nourrir de Christ.

Le déni même du dixième verset prouve qu'il y a un autel dont nous avons le droit de manger. Non seulement les Juifs, mais aussi les chrétiens, mettent l'accent sur le fait de manger ; mais ah, combien différente est la nourriture qui forme leur régime ! Dans le cas de cet ancien système dont ces chrétiens hébreux venaient tout juste d'émerger, les prêtres mangeaient une portion considérable des sacrifices que le peuple offrait sur l'autel de Dieu.

C'était le moyen de leur subsistance. En considération du fait qu'ils étaient mis à part entièrement pour le service divin, et n'ayant aucun héritage dans le pays, « ils vivaient de l'autel ».

Mais nous, qui sommes prêtres par un droit plus divin, avons laissé derrière nous le Tabernacle, avec son rituel et ses sacrifices, et ne pouvons nous nourrir de ces viandes extérieures sans trahir la spiritualité de la sainte religion que nous professons. Notre autel est la croix. Notre sacrifice est le Sauveur mourant. Notre nourriture est de manger sa chair : « *C'est ici le pain qui descend du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point* ». « *Le pain est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde* » (Jean 6.50-51).

Manger consiste en trois processus : l'appréhension, la mastication et l'assimilation ; et chacun d'eux a son équivalent spirituel dans cette nourriture de Christ qui est la vie même de notre vie. Nous aussi, nous devons l'appréhender, par la lecture attentive de la Parole de Dieu. La Parole est dans les mots. Ses paroles sont esprit et vie. Nous n'avons pas besoin de les lire constamment, pas plus que nous ne devrions manger constamment. Mais tout comme un bon repas continuera à nous nourrir longtemps après que nous l'ayons pris, et même quand nous avons cessé d'y penser, ainsi une étude prolongée et priante de la Parole de Dieu nourrira nos âmes longtemps après.

Nous aussi, nous devons accomplir le second processus de manger en méditant longuement et profondément sur tout ce qui nous est révélé dans la Parole concernant la personne et l'œuvre du Seigneur Jésus. C'est seulement en permettant à notre cœur et à notre esprit de demeurer dans la méditation de ces thèmes sacrés qu'ils deviennent assez réels pour nous nourrir. Mieux vaut lire moins et méditer davantage, que lire beaucoup et méditer peu.

Nous aussi devons assimiler Christ, jusqu'à ce qu'il devienne partie intégrante de notre être même, et que nous commencions à vivre, non plus nous, parce que Christ vit en nous, et est devenu notre vie même. Notre Seigneur a dit à ses disciples qu'il vivait par le Père ; et a dit que, s'ils désiraient vivre de la même manière d'état de dépendance envers lui, ils doivent « *le manger* » (Jean 6.57). Dans le cas du Christ lui-même, son être avait atteint un tel degré d'union avec celui de son Père que le voir ou l'entendre ou le connaître, c'était voir et entendre et connaître Dieu. Et si seulement nous passions plus de temps seuls avec lui dans une communion priante et aimante, un grand changement s'opérerait aussi en nous, et nous serions transformés à son image en étapes successives de gloire en gloire.

À intervalles réguliers, nous nous réunissons autour de la table du Seigneur pour manger le pain et boire le vin. Mais notre nourriture de lui devrait être aussi fréquente que nos repas ordinaires quotidiens. Pourquoi devrions-nous nourrir l'esprit moins que nous ne le faisons pour le corps ? Hélas ! comme nous choyons ce dernier, et affamons le premier, jusqu'à ce que nous dépassions le sens du désir !

Nous gâtons notre appétit en le nourrissant des douceurs écœurantes et des bouchées des sens. Nous nous contentons de vivre comme des parasites des sucs des autres, au lieu d'acquérir la nourriture de première main pour nous-mêmes. Quoi d'étonnant que nous soyons emportés à tout vent de doctrine, et que nous manquions d'un cœur affermi ? Et peut-être n'y aurait-il rien de mieux pour l'ensemble de nous, peuple chrétien, qu'un réveil de l'étude biblique, une consécration renouvelée de l'heure matinale, un maintien régulier et systématique de moments de communion prolongée avec notre Maître et Seigneur.

Si nous voulons nous nourrir de Christ, nous devons sortir hors du camp. Dans le rituel solennel du grand Jour des Expiations, il était ordonné que les corps de toutes les victimes qui avaient subi la mort comme sacrifices pour le péché, et dont le sang avait été aspergé devant le propitiatoire, devait être brûlé hors du camp (Lévitique 16.27). Et dans cette spécification mystérieuse, deux vérités étaient probablement symbolisées. Premièrement, que dans la plénitude des temps, Jésus, le véritable sacrifice pour le péché du monde, souleva hors de la porte de la ville ; et deuxièmement, que les hommes doivent laisser derrière eux les principes et les rites des systèmes terrestres, s'ils veulent réaliser toute la béatitude de l'acceptation par Dieu à travers le sacrifice de Christ.

Si donc nous voulons avoir Jésus comme notre nourriture, notre joie, notre vie, nous ne devons pas nous attendre à le trouver dans les camps qui ont été dressés par les hommes de ce monde. Nous devons sortir de tous ces lieux ; du camp de la religiosité du monde tout autant que de celui de sa sensualité ; des tentes de son formalisme et de son ritualisme, aussi bien que de celles de sa vanité.

La politique de sortir hors du camp est le seul chemin sûr pour nous-mêmes, comme c'est le seul qui soit utile pour le monde lui-même. Il y en a beaucoup qui soutiennent que la politique la plus sage est de rester à l'intérieur du camp, cherchant à élever ses valeurs morales. Ils ne réalisent pas que, si nous adoptons leur conseil, nous devons y rester seuls ; car notre Seigneur est déjà parti. Il est sûrement inconvenant que nous trouvions un foyer là où il est expulsé. Qu'y a-t-il en nous qui nous rend si bienvenus, quand notre Maître a été rejeté au sort des plus vils criminels ? D'ailleurs, il ne faudra pas longtemps avant que nous découvriions qu'au lieu que nous influencions le camp pour le bien, l'atmosphère du camp nous infectera de son mal.

Au lieu de l'élever, elle nous rabaissera. Le seul principe pour faire bouger le monde est d'imiter Archimède en obtenant un point en dehors de celui-ci. Tous les hommes qui ont laissé une marque dans l'élévation de leur époque, ont été contraints de rejoindre l'armée de pèlerins qui passe constamment par les portes de la ville et prend

position près de la croix sur laquelle Jésus est mort. En regardant en arrière vers ce lieu mémorable, nous semblons le voir rempli des apôtres, martyrs, réformateurs et prophètes de tous les âges, qui nous invitent à les rejoindre. Il nous reste à dire si nous allons nous attarder parmi le luxe et les fascinations qui nous attirent vers le camp ; ou si nous oserons prendre notre croix et suivre notre Maître le long de la Via Dolorosa, portant son opprobre. Ah, jeunes cœurs, disciples secrets, hésitants entre deux opinions, l'issue d'un tel choix ne peut être douteuse !

Si nous sortons hors du camp, nous devons porter son opprobre. On raconte du bon Charles Siméon, de Cambridge, qu'au commencement de sa carrière comme pasteur évangélique à Cambridge, il rencontra des abus et une opposition si virulents que son esprit semblait sur le point d'être écrasé. Se tournant vers la Parole de Dieu pour y trouver direction et encouragement, son regard tomba sur le passage suivant : « *Comme ils sortaient, ils trouvèrent un homme de Cyrène, nommé Simon ; ils le contraignirent à porter sa croix* » (Matthieu 27.32).

La similitude du nom avec le sien l'arrêta, et il fut animé d'un nouveau courage à la pensée de son union avec les souffrances de Jésus. Il en est ainsi pour nous tous. Si nous sommes outragés pour le nom de Jésus, heureux sommes-nous ; et nous devrions nous réjouir, dans la mesure où nous avons part aux souffrances de Christ, afin que, lorsque sa gloire sera révélée, nous soyons aussi dans l'allégresse et dans une joie débordante.

Comme il est merveilleux d'apprendre l'étroitesse des liens par lesquels nous sommes liés aux saints du passé ! Lorsque nous sommes outragés parce que nous sommes chrétiens, nous savons quelque chose de ce que Moïse a ressenti lorsqu'il était raillé dans le palais royal d'Égypte à cause de son origine hébraïque ; mais « il estimait l'opprobre de Christ comme une richesse plus grande que tous les trésors de l'Égypte, parce qu'il avait les regards fixés sur la rémunération ».

Mais tout en portant l'opprobre de christ, nous trouverons la seule cité permanente.

Il est très remarquable que, alors que nous nous arrachons de la porte de la cité, et disons adieu à ce qui avait semblé être un symbole des édifices les plus durables de la permanence terrestre, nous sortons en réalité du transitoire et de l'irréel pour devenir citoyens de la seule Cité durable et permanente. Les plus grandes cités de la grandeur humaine n'ont pas perduré. Babylone, Ninive, les puissantes cités du Mexique ; toutes ont disparu. Ensevelies sous des monticules, sur lesquels l'herbe pousse luxuriante ; tandis que les bêtes sauvages rampent à travers les vestiges en décomposition du passé.

Mais, au milieu de tout cela, il y a surgit d'âge en âge une structure permanente, une Cité durable, une confédération qui se rassemble autour du Sauveur immuable, et n'a en elle aucun élément de déclin. Vivons-nous assez dans cette Cité dans notre expérience habituelle ? Il est possible de fouler ses rues d'or tandis que nous cheminons péniblement le long des artères des cités terrestres ; de nous mêler à ses compagnies bénies, et de partager ses saints exercices, bien qu'apparemment nous passions nos jours dans de sombres bureaux citadins, et parmi des compagnons avides d'argent.

Le vrai pèlerin vers la Cité vit réellement dans la Cité. Ce ne sera pas long, et elle ne sera pas seulement un objet pour la foi et la vision spirituelle, elle deviendra manifeste. Voyez, elle vient ! elle vient ! la Cité sainte venant du ciel d'auprès de Dieu, rayonnante de sa lumière, résonnante de chants, la demeure des saints, la métropole d'une terre rachetée, l'Épouse de l'Agneau, pour qui l'univers fut créé.

35. LA PRIÈRE DE CLÔTURE.

« Que le Dieu de paix, qui a ramené d'entre les morts notre Seigneur Jésus, ce grand Berger des brebis, par le sang de l'alliance éternelle, vous rende parfaits en toute bonne œuvre pour faire sa volonté, opérant en vous ce qui est agréable à ses yeux, par Jésus-Christ ; à qui soit la gloire aux siècles des siècles » (Hébreux 13.20-21).

Tout au long de cette Épître, l'écrivain inspiré s'est adressé à l'homme. À travers des paragraphes successifs, il a déversé un flot ardent d'arguments, de remontrances ou d'appels ; tantôt faisant retentir le tonnerre du Sinaï dans toute sa puissance, tantôt le gémissement du cœur brisé du Calvaire, et finalement convoquant les noms les plus honorés de l'histoire hébraïque pour appuyer ses paroles.

Tout cela est maintenant terminé. Il ne peut plus rien dire. Le labourage, les semailles et le hersage sont pareillement achevés. Il doit se tourner de la terre vers le ciel, de l'homme vers Dieu ; et laisser ses convertis et son œuvre à cet Être glorieux dont il s'était efforcé de plaider la cause si fidèlement, et qui seul pouvait couronner ses travaux de succès. Il y a de nombreux élans magnifiques de prière qui commencent ces Épîtres ; mais parmi eux tous, il est impossible d'en trouver un plus frappant ou plus beau que celui-ci.

Le fardeau de la prière est que ces chrétiens hébreux puissent être rendus parfaits pour faire la volonté de Dieu. Le mot « parfait » signifie remettre en place, ou articuler. Naturellement, nous sommes désarticulés, ou, au mieux, nous fonctionnons avec raideur ; mais l'idéal de la vie chrétienne est d'être si parfaitement « ajusté » que les desseins de Dieu puissent être facilement et complètement réalisés en nous.

Il n'y a pas de but plus élevé dans la vie que de faire la volonté de Dieu. C'était l'objet suprême pour lequel notre Sauveur a vécu. Cela l'a fait descendre du ciel. Cela a déterminé chacune de ses actions. Cela a nourri sa vie intérieure d'une nourriture cachée. Cela a éclairci et illuminé son jugement. Cela l'a conduit avec une décision inébranlable dans la vallée de la mort. Cela fut le soutien et la consolation de son esprit alors qu'il buvait la coupe amère de l'agonie. Tout au long de sa vie mortelle, son unique cri joyeux d'assurance et de victoire fut : *« Je prends plaisir à faire ta volonté, mon Dieu ; oui, ta loi est au dedans de mon cœur » (Psaume 40.8).*

Et les vies humaines s'élèvent des terres basses vers les hauteurs des hautes terres dans la mesure où elles font la volonté de Dieu sur la terre comme elle est faite au ciel.

Si chaque lecteur de ces lignes voulait décider à partir de ce moment de faire la volonté de Dieu dans les plus petites choses, avec un soin scrupuleux, ne comptant rien comme insignifiant, ne reculant devant aucun sacrifice, n'évitant aucun commandement ; la vie prendrait un aspect entièrement nouveau.

Il pourrait y avoir une expérience momentanée de souffrance et de douleur ; mais elle serait suivie par la lumière de la résurrection, et le cantique nouveau du ciel, se glissant comme le matin à travers les chambres de l'âme.

Dieu est amour ; faire sa volonté, c'est répandre l'amour à pleines mains de bénédiction sur un monde las. Dieu est lumière ; faire sa volonté, c'est marcher sur un sentier qui brille de plus en plus jusqu'au jour parfait. Dieu est vie ; faire sa volonté, c'est manger de l'Arbre de Vie, et vivre pour toujours, et boire à longs traits de la vie plus abondante que Jésus donne. Dieu est le Dieu d'espérance ; faire sa volonté, c'est être rempli de toute joie et de paix, et abonder en espérance. Dieu est le Dieu de toute consolation ; faire sa volonté, c'est être consolé dans toute notre tribulation par le tendre amour d'une mère. Dieu est le Dieu de paix ; faire sa volonté, c'est apprendre le secret du calme intérieur, qu'aucune tempête ne peut atteindre, qu'aucune tourmente ne peut troubler. Dieu est le Dieu de vérité ; faire sa volonté, c'est être du côté gagnant, et être assuré du temps où il fera paraître notre justice comme la lumière, et notre droit comme le midi.

Pourquoi ne voudriez-vous pas, mes lecteurs, qui avez suivi ces chapitres jusqu'ici au dernier, résoudre dès ce moment que votre volonté dira désormais « Oui » à la volonté de Dieu, et que vous vivrez ce qu'il veut et opère en vous ? Probablement, dès le début, vous serez éprouvés par votre attitude envers une chose particulière. N'essayez pas de répondre à toutes les suggestions ou questions qui peuvent être soulevées tumultueusement en vous, mais traitez immédiatement et de manière décisive ce seul point. Osez dire, à cet égard : « *Je veux ta volonté, mon Dieu !* » Et immédiatement la porte s'ouvrira sur le ravissement d'une vie nouvelle. Mais souvenez-vous que sa volonté doit être faite dans chaque œuvre à laquelle vous mettez vos mains ; et alors chaque œuvre sera bonne.

Nous ne pouvons pas dire comment les impulsions mystérieuses de notre volonté sont capables de s'exprimer dans nos membres. Nous savons seulement que ce que nous voulons en nous-mêmes est instantanément réalisé par le merveilleux mécanisme des nerfs et des muscles.

Et nous percevons rapidement quand, à cause d'une blessure ou d'une dislocation, le mandat de la volonté échoue à être instantanément et complètement accompli. Et nous ne nous reposons pas tant que la communication complète n'est pas restaurée.

Mais dans tout cela, il y a une profonde analogie spirituelle. Nous sommes membres, par la grâce, du corps de Christ. La volonté réside en lui ; et si nous vivions comme nous le devrions, nous serions sans cesse conscients de ses saintes impulsions, nous retirant de ceci, ou nous incitant à cela. Notre volonté ne serait pas anéantie, mais choisirait d'œuvrer dans une obéissance et une subordination perpétuelles à la volonté de son Roi. Hélas ! tel n'est pas notre cas. Nous sommes trop peu sensibles à ces saintes impulsions. En de rares occasions, nous les réalisons et y cédon. Mais combien d'entre elles échouent à nous atteindre ou à nous émouvoir, parce que nous sommes déboîtés ! Quelle prière pourrait mieux convenir à nos lèvres que celle-ci : que le Dieu de paix, le vrai chirurgien des âmes, nous remette en place, pour faire sa volonté, avec une exactitude, une promptitude et une plénitude infaillibles !

L'appel est fait au Dieu de paix.

Lui dont la nature n'est jamais balayée par les tempêtes du désir ou de l'inquiétude ; dont le seul but est d'introduire la paix dans le cœur et la vie ; dont l'amour pour nous ne tolérera pas de déception dans l'accomplissement de notre plus haute béatitude, lui doit entreprendre cette fonction ; il le fera très tendrement et délicatement ; et il ne se reposera pas jusqu'à ce que l'obstruction à l'afflux de sa nature est supprimée, et il y a une harmonie parfaite entre les incitations de sa volonté et notre réponse immédiate et joyeuse.

Il a ramené d'entre les morts notre Seigneur Jésus, ce grand Berger des brebis. Nous avoir donné un Berger était beaucoup ; mais nous avoir donné un si grand Berger est merveilleux. Il est le grand Berger qui est mort, tout comme il est le bon Berger qui connaît son troupeau, et le souverain Berger qui revient. Il est grand, à cause de la dignité intrinsèque de sa nature ; à cause de ses qualifications personnelles pour nous sauver et nous bénir ; à cause de la grandeur de ses souffrances inconnues ; et à cause de la hauteur de gloire à laquelle le Père l'a exalté.

Les mots « ramené » sont très expressifs. Ils contiennent l'idée de « fait remonter ». Il s'agit de plus que la réanimation du corps mort de Christ. Il y a aussi inclus son exaltation par la main droite de Dieu, pour être un Prince et un Sauveur. Et, assurément, si notre Dieu nous a donné un tel Berger, et l'a élevé à une telle gloire, afin qu'il puisse nous aider plus efficacement, il y a toutes les raisons pour que nous comptions avec

confiance sur le fait qu'il accomplira tout ce qui peut être nécessaire en nous, comme il a accompli tout ce qui était nécessaire pour nous.

Il respectera certainement l'alliance éternelle, qui a été scellée par le sang. Dieu est entré dans une alliance éternelle avec nous pour être notre Dieu et Ami. Cette alliance, qui ne dépend de rien en nous, mais repose sur sa propre nature immuable, a été ratifiée par le sang précieux de son Fils. Comme la première alliance fut scellée par le sang répandu des bêtes immolées, ainsi la seconde fut scellée par le sang précieux de Christ. « *Ceci est mon sang de la nouvelle alliance, qui est répandu pour plusieurs pour la rémission des péchés* » (Matthieu 26.28).

Ainsi parla notre Sauveur la veille de sa mort, avec un poids de signification que cette Épître était nécessaire pour expliquer. Et est-il probable que celui qui est entré dans une telle alliance avec nos âmes ; une alliance si éternelle, si divine, si solennelle ; s'en détourne jamais, ou permette que quoi que ce soit reste inachevé qui puisse être nécessaire pour assurer son opération parfaite et efficace ? Cela ne peut être ! Nous pouvons compter, sans la moindre hésitation, sur le Dieu de paix faisant tout ce qui est requis pour nous perfectionner dans toute bonne œuvre pour faire sa volonté.

La méthode divine sera d'œuvrer en nous.

Il est nécessaire d'abord que nous soyons ajustés afin qu'il n'y ait ni gaspillage ni détournement de l'énergie divine. Quand cela sera fait, alors elle commencera à passer en nous et à travers nous en puissantes marées de puissance. « *Dieu opérant en vous !* » C'est une expression merveilleuse ! Nous savons comment la vapeur œuvre puissamment à l'intérieur du cylindre, forçant le lourd piston à monter et descendre. Nous savons comment la sève œuvre puissamment à l'intérieur des branches, se forçant à sortir en bourgeon, en feuille et en fleur. Nous lisons qu'il y eut un temps où des hommes et des femmes étaient si possédés de démons qu'ils parlaient et agissaient selon les impulsions intérieures qui les guidaient. Ce sont des approximations de la conception du texte, qui s'élève infiniment au-delà.

N'avons-nous pas tous été conscients de certaines de ces œuvres ? Elles n'agissent pas en nous avec puissance comme elles le faisaient chez l'apôtre Paul, parce que nous ne nous y sommes pas abandonnés comme lui. Pourtant, nous les avons connues quand le souffle de la sainte résolution a balayé notre nature ; ou nous avons conçu quelque noble dessein ; ou avons été poussés à quelque acte de sacrifice de soi pour les autres. Ce sont là les œuvres de Dieu dans le cœur, non seulement dans la tornade, mais dans le zéphyr ; non dans le tonnerre seul, mais dans la petite voix tranquille.

Chaque soupir pour une vie meilleure, chaque résolution forte et sincère, chaque détermination à laisser les filets et les barques de pêche pour suivre Jésus, chaque appétit pour la communion fraternelle, chaque aspiration vers le ciel ; tout cela est le résultat de l'œuvre intérieure de Dieu.

Comme nous devrions être attentifs à recueillir chaque impulsion divine et à la traduire en action ! Nous devons mettre en œuvre ce qu'il opère en nous. Nous devons travailler selon son action, qui agit en nous avec puissance. Nous devons être prompts à saisir l'expression fugitive et passagère, en l'incarnant dans l'acte permanent.

Il ne semble pas si difficile de vivre et de travailler pour Dieu quand on réalise que le Dieu éternel agit avec puissance en nous. Vous ne pouvez pas être suffisamment patient envers ce malade querelleur, votre patience est épuisée ; mais Dieu œuvre sa patience en vous : laissez-la s'exprimer à travers vous. Vous ne pouvez pas rassembler la force nécessaire pour ce devoir chrétien évident ; mais Dieu fait croître ce fruit dans votre nature la plus intime ; contentez-vous de le laisser se manifester par vous. Vous êtes incapable de soutenir cette œuvre chrétienne, avec ses multiples exigences ; mais mettez-vous de côté, et laissez le Dieu éternel œuvrer en vous et à travers vous, pour accomplir par sa force ce que vous ne pouvez faire dans votre faiblesse.

Le chrétien est l'atelier de Dieu. Dans cette nature mortelle mais renouvelée, le divin Artisan est à l'œuvre, élaborant des produits d'une beauté exquise et d'une habileté merveilleuse. Puissions-nous être moins empressés à donner au monde nous-mêmes, et plus déterminés à ce qu'il y ait une manifestation à travers toutes les portes de notre être de l'œuvre intérieure merveilleuse du Dieu de paix !

Alors nous pourrions dire, avec quelque approche des paroles de notre Seigneur, à ceux qui demandent des preuves de sa résurrection et de sa vie : *« comment dis-tu : Montre-nous le Père ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même; et le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les œuvres »* (Jean 14.9-10).

Le résultat sera que nous serons agréables à ses yeux, par Jésus-Christ. Nos bonnes œuvres ne peuvent jamais être le fondement de notre acceptation ou de notre justification. Les meilleures d'entre elles ne peuvent plaire à Dieu que par Jésus-Christ. Nos larmes les plus pures ont besoin d'être lavées à nouveau dans son sang. Nos actions les plus saintes ont besoin d'être purifiées avant de pouvoir être vues par un Dieu saint. Nos meilleures prières et nos meilleurs dons ont besoin d'être déposés sur l'autel qui sanctifie tout ce qu'il touche.

Nous ne pourrions pas nous tenir devant Dieu un seul instant, si ce n'est par ce sacrifice substitutif unique et suffisant, offert une fois pour toutes par Jésus sur la croix, et maintenant plaidé par lui devant le trône.

En même temps, notre Père prend plaisir à notre loyauté obéissante à sa volonté. Il nous donne ce témoignage, que nous lui plaisons ; comme Énoch le fit, qui marcha avec lui avant le déluge. Et ce devrait être l'ambition constante de nos vies de marcher ainsi pour lui plaire, et d'obtenir de lui un faible écho de ces paroles mémorables qui accueillirent notre Sauveur lorsqu'il entra dans les eaux du Baptême : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection* » (Matthieu 3.17).

À lui soit la gloire pour toujours et à jamais ! Dès que l'âme est en règle avec Dieu, elle devient un véhicule pour Dieu ; et ainsi un revenu de gloire commence à s'accumuler pour Dieu, qui ne cesse pas, mais augmente au fil des années. Et le temps ne viendra jamais où l'esprit ne déversera plus ses joyeuses réjouissances à la gloire de celui à qui revient la louange de tous.

Si votre vie n'apporte pas gloire à Dieu, veillez à ce que vous vous mettiez immédiatement au travail pour en déterminer la cause. L'ayant apprise, qu'elle soit traitée sans délai. Remettez-vous entre les mains de Dieu pour qu'il vous rende juste et vous garde ainsi. Et commencez ainsi un chant d'amour et de louange, qui s'élèvera à travers tous les âges à venir, au Père qui vous a choisi en Christ, au Sauveur qui vous a racheté par son sang, et à l'Esprit qui sanctifie le cœur ; une Trinité adorable, à qui soit la gloire pour toujours et à jamais !

Amen.

*« Que l'Éternel te bénisse, et qu'il te garde !
Que l'Éternel fasse luire sa face sur toi, et qu'il t'accorde sa grâce !
Que l'Éternel tourne sa face vers toi, et qu'il te donne la paix ! »*
Livre des nombres chapitre 6 versets 24 à 26